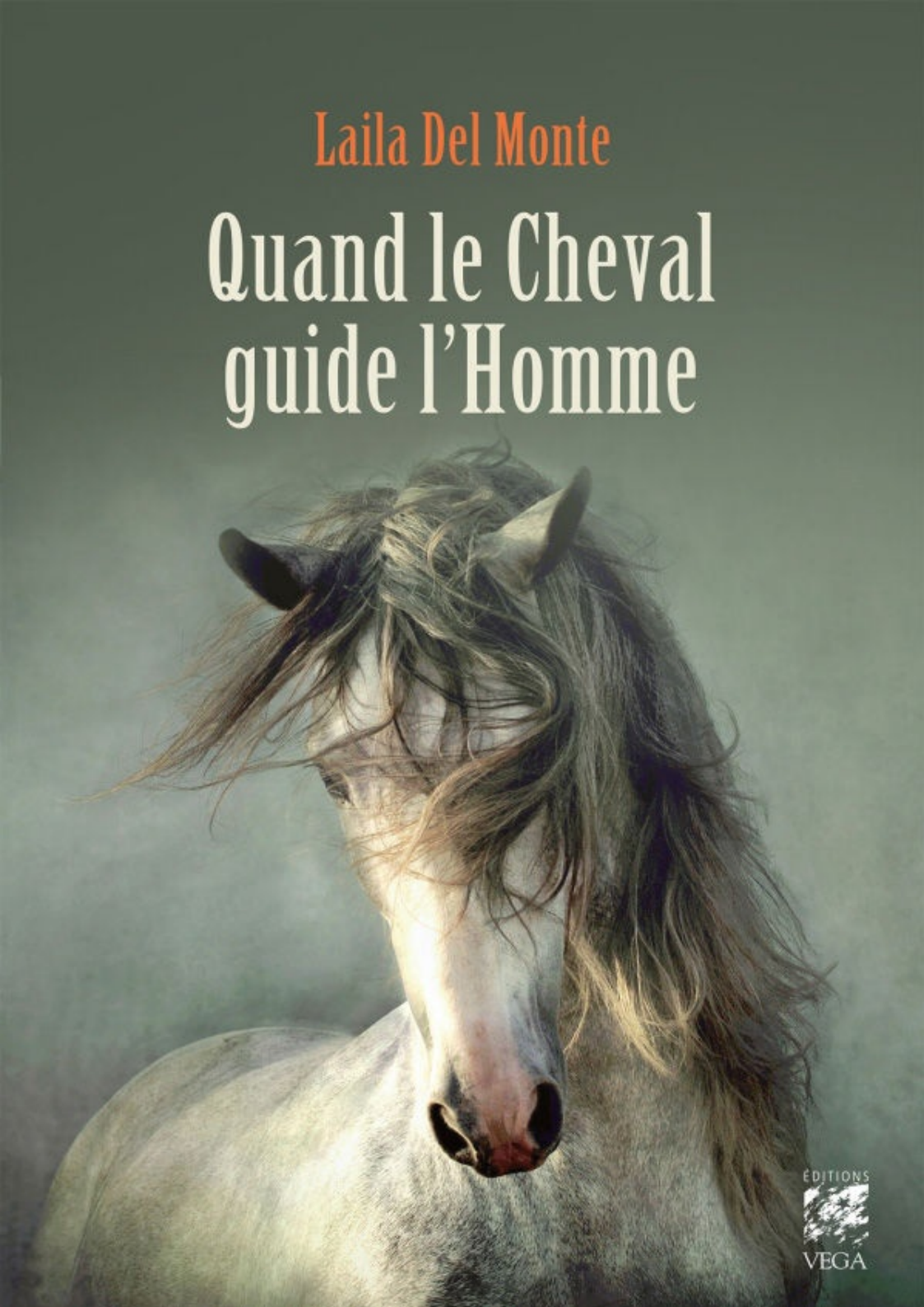
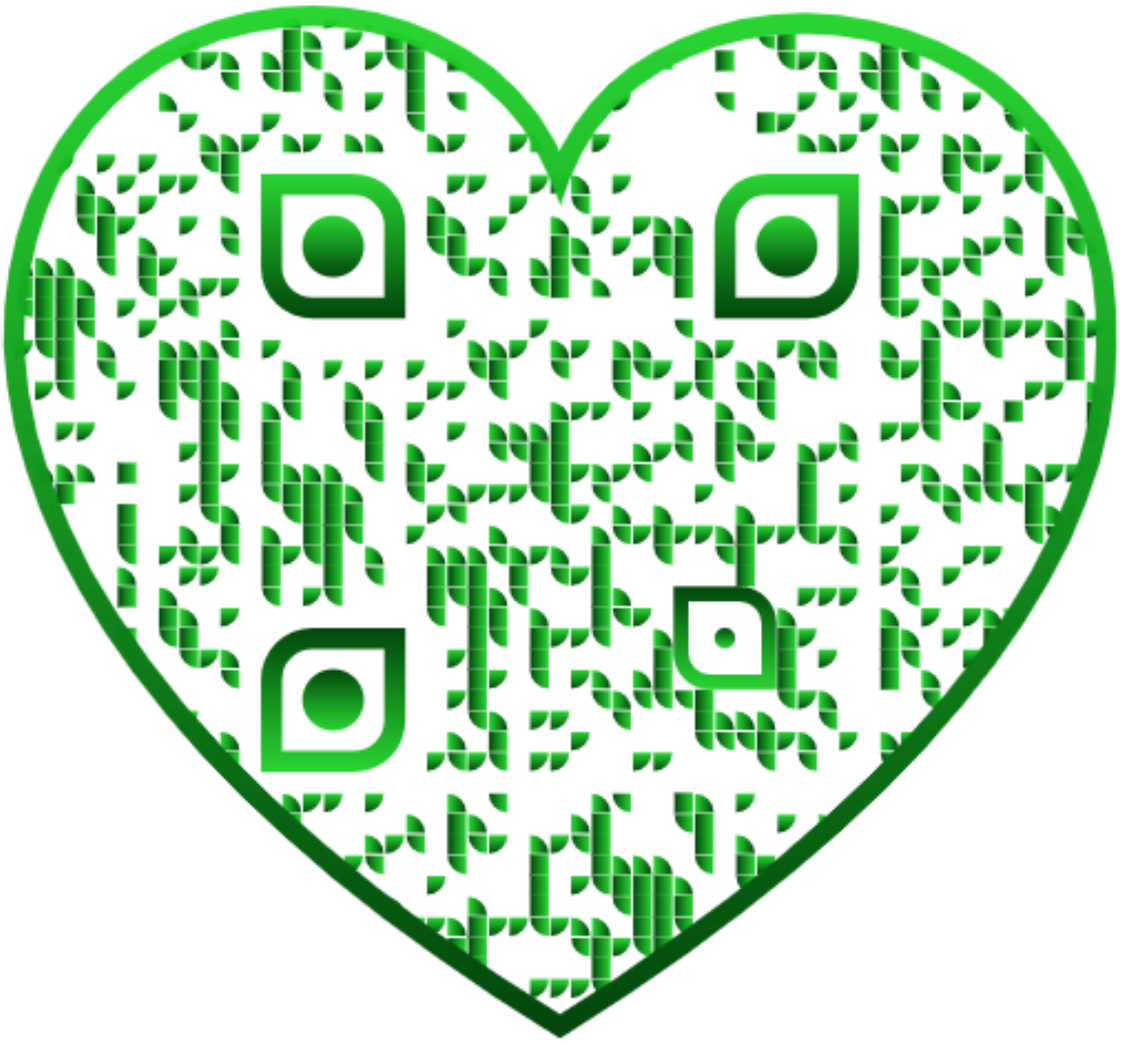
Laila Del Monte

Quand le Cheval guide l'Homme



ÉDITIONS VEGA



Laila del Monte

Quand le Cheval guide l'Homme

Éditions Véga
19, rue Saint-Séverin
75005 Paris

Du même auteur, chez le même éditeur

Communiquer avec les animaux

Les Animaux… Leur chemin vers l'autre monde

Little Wolf,
Comment j'ai appris à communiquer avec les Animaux

Photographies © J. R. Hanley
www.robinhanley.com

© éditions Véga, 2015

Tous droits de traduction, reproduction
et adaptation réservés pour tous pays

www.editions-tredaniel.com
info@guytredaniel.fr
ISBN : 978-2-81321-249-8

À la mémoire de mon père, Aaron Sanford.

« Qui a la compassion possède tous
les enseignements,
qui ne l'a pas n'en possède aucun. »

Shabkar Tsok Druk Rangdrol

« La vraie bonté de l'homme ne peut se manifester en toute pureté et en toute liberté qu'à l'égard de ceux qui ne représentent aucune force. Le véritable test moral de l'humanité (le plus radical, qui se situe à un niveau si profond qu'il échappe à notre regard), ce sont ses relations avec ceux qui sont à sa merci : les animaux. Et c'est ici que s'est produite la faillite fondamentale de l'homme, si fondamentale que toutes les autres en découlent. »

Milan Kundera, *L'Insoutenable légèreté de l'être*

Ce livre a certes une orientation fictionnelle, mais il se fonde sur des faits historiques et des cas réels. Toutes les descriptions de situations de chevaux retracent des histoires vraies.

REMERCIEMENTS

Je remercie de tout mon cœur mes amis. Sans leur aide et leur soutien, ce livre n’aurait pas vu le jour : Martine R., amie et exemple extraordinaire de bonté et d'humilité, qui corrige avec grande patience et améliore la langue française de tous mes livres. Martine m'a aussi proposé des éléments pour ce livre. Sonia Matt, grande amie et présidente de notre association Peace for Horses, pour son amour des chevaux et son soutien. De tout mon cœur, Cécile, cavalière et amie qui m'a fourni de nombreux éléments pour ce livre. Maurice, maréchal-ferrant, qui a touché mon cœur et m'a gentiment parlé de sa jeunesse de moniteur. Patrizio Allori, ami et grand homme de cheval, avec qui j'ai énormément appris au sujet des chevaux. Valérie Grenon, merveilleuse amie, productrice et membre fondatrice de Peace for Horses, pour sa passion et son soutien toujours présents. Mes amis au Ranch islandais, Ilka, Lotard et Ute chez qui j'ai passé de nombreux séjours : merci pour leur hospitalité et pour leur partage de la connaissance des

chevaux. Merci aussi à Lia pour les traductions et son amitié. Puis, tous mes amis, tous ceux que j'aime et que je ne mentionne pas ici car je ne parle que de ceux liés aux livres.

Merci à mes chers enfants Shaul et Enosh, mes plus grandes sources d'amour, d'inspiration créatrice sans qui rien ne serait possible. Je les remercie aussi pour leur appui et leurs révisions dans d'autres langues.

Merci à ma chère maman Michèle pour son amour, sa patience avec moi et ses révisions de texte en anglais.

Merci à mon cher père, maintenant de l'autre Côté, que j'aimerai pour l'éternité. Sans son grand amour et sa confiance en moi, je n'aurais jamais écrit. Écrivain, il n'est certes plus là pour me donner des conseils de vive voix, mais il continue à m'aider.

SOMMAIRE

Préface

Chapitre Un : Hercule

Chapitre Deux : Conocer

Chapitre Trois : Sereno

Chapitre Quatre : Esplendido

Chapitre Cinq : Terre Nouvelle

Chapitre Six : Malinalli

Chapitre Sept : Nabuni

Chapitre Huit : Pacande et Quanah

Chapitre Neuf : Erev Rachman

Chapitre Dix : Sheba et Salomon

Chapitre Onze : Sarantsatsral

Chapitre Douze : Tao

Chapitre Treize : Panacée

Chapitre Quatorze : Incitatus

Chapitre Quinze : Porvenir

Chapitre Seize : Kanthaka

J’aimerais dédier ce livre à tous les chevaux que j'ai connus ici sur Terre : à tous ceux que j'ai aimés, à tous ceux avec qui j'ai communiqué, à tous ceux pour qui j'ai pleuré, à tous ceux que j'ai voulus aider et sortir de la misère sans pouvoir rien faire, à tous les chevaux malades grâce auxquels j'ai découvert l'existence de la Grâce Divine et à tous ceux qui sont partis de l'autre Côté. C'est par eux que j'ai tout appris.

PRÉFACE
(Traduit de l'italien)

Justifier auprès des hommes un message fondamental avec *éthique* au sujet des chevaux est une œuvre difficile à réaliser.

Laila est arrivée à nous faire voyager dans le monde des esprits, pour que nous puissions comprendre, avec les yeux de la conscience, qui sont réellement nos partenaires animaux.

Seule une fée, c'est ainsi que je l'ai toujours définie et appelée (en la faisant rire), peut nous conduire avec le cœur dans un monde d'émotion, en nous aidant à comprendre non seulement les animaux et leurs points de vue, mais surtout nous-mêmes.

Je suis entraîneur professionnel de chevaux et aujourd'hui je m'occupe beaucoup de rééducation de chevaux dits « à problèmes ».

Avec d'autres entraîneurs, collègues de travail

européens ou natifs amérindiens, nous sommes tous d'accord sur un point : il y a chez les êtres humains des lacunes dans les connaissances, lacunes qui sont la raison de comportements qualifiés d'« anormaux » chez les chevaux.

Cela amène certains équidés à manifester des réactions considérées comme non productives pour des objectifs de *performances* à atteindre ou, dans certains cas, des attitudes violentes et agressives.

L'hypersensibilité ainsi que la vulnérabilité sensitive et émotionnelle sont les réactions que je rencontre le plus fréquemment dans mon travail.

Il m'est arrivé de relever aussi, spécialement chez les chevaux d'élite, de rares cas d'agressivité violente (problèmes de dominance sur base hormonale ou vulnérabilité émotionnelle extrême).

Je n'ai aucun doute à cet égard : de toutes ces réactions, nous en sommes la cause.

Nos yeux de la conscience (c'est-à-dire la connaissance des exigences primordiales et naturelles du cheval) sont trop souvent brouillés par des finalités au service de notre ego comme le prestige ou l'ambition.

Dans ce sens, je suis le premier à devoir faire un examen de conscience.

J'ai commencé ma carrière dans la compétition, car c'était le seul moyen, d'après ma pauvre opinion de cette époque-là, de montrer mes qualités d'entraîneur

et de cavalier : ego.

Mais où étaient donc passés l'homme et sa conscience ?

Heureusement, certains véritables *horse-men* et hommes spirituels cheyennes ont commencé à ouvrir mes « yeux de la conscience ».

Je ne crois pas avoir été un élève facile : trop de faiblesses humaines dans mon être d'homme ! Mais pour cela, je crois aujourd'hui que vraiment tout un chacun est capable de s'améliorer et d'évoluer.

La rencontre avec Laila del Monte a été une étape fondamentale dans cette évolution.

Aujourd'hui à distance, mais toujours en contact par voie hertzienne et surtout spirituelle, nous nous battons tous les deux, avec des armes différentes, pour protéger des lacunes de la conscience humaine ces merveilleux enseignants équins.

Parfois, malgré toutes leurs bonnes intentions, certains cavaliers ont du mal à pénétrer le monde émotionnel, spirituel et sensitif du cheval.

J'enseigne en répétant très souvent : « Pensez à la façon dont le cheval voit le monde, avec ses priorités à lui ! Oubliez pour un instant les vôtres… »

Laila nous prend par la main et nous amène là où, pour nous, il serait très difficile d'arriver seuls : directement en contact avec l'esprit de l'animal, celui

que les Cheyennes définissent comme *« nêmehôtotse-môhénnà-tassoon »* (« depuis la profondeur de son esprit »).

L'enseignement de Nuno Oliveira a aussi été un exemple concret de prise de conscience dans ce sens.

Sans négliger l'importance de la technique, toucher l'esprit du cheval pour s'harmoniser avec ses nécessités génétiques nous conduit à nous ouvrir à une collaboration plus profonde, qualifiée par Oliveira d'« art de l'équitation », à ne pas mettre sur le même plan que l'aspect sportif de cette discipline.

Il s'agit de la même capacité qui a permis aux guerriers et chasseurs natifs (great-plains Indians) d'obtenir des performances incroyables avec leurs montures, les Mustangs.

La symbiose et la fusion de deux esprits en un, c'est la finalité éthique pour apprendre à respecter ces animaux.

Avec Laila, nous sommes conscients que, dans notre bataille, le pire ennemi est la compétition à haut niveau où, malheureusement, se rencontrent trop souvent des situations qu'on aimerait ne *jamais* voir… Et cela dans chaque discipline, aucune n'étant exclue.

Le problème n'est pas ce que nous demandons au cheval, mais plutôt le degré de conscience que nous mettons dans cette requête.

Nous sommes tous en évolution, je ne veux pas parler ici comme perché moi-même sur un piédestal.

Je suis un simple être humain, je suis donc exposé à faire des erreurs, mais mon désir le plus grand est de ne pas en faire avec les chevaux.

Je continue donc de chercher à améliorer mes faiblesses humaines. Si j'apprends à être plus fort mentalement en ne me laissant pas déborder par des pensées chaotiques et si je développe mes capacités de perception, je pourrai mieux comprendre et aider les chevaux.

Donc merci à Laila pour ce voyage dans lequel elle nous guide vers la connaissance de réalités cachées aux yeux mais non pas au cœur.

Merci pour son immense énergie, qui nous bouscule en nous couvrant d'un manteau de responsabilité.

Merci, Laila, pour nous apprendre encore une fois, comme le disait Oliveira, à écouter le cœur avant nos ambitions techniques.

Pendant mes quarante années de métier, j'ai travaillé avec une multitude de cavaliers de tous niveaux. Certains sont devenus de véritables amis car nous parlons le même langage (celui des valeurs envers les chevaux), d'autres se sont simplement éloignés.

J'espère seulement que tout le monde, et spécialement le cavalier d'*élite*, pourra trouver le temps de lire ce livre et d'entreprendre le voyage, jusqu'à trouver la véritable essence des chevaux et de soi.

J’espère que cette œuvre issue de l’énergie volcanique de Laila va contribuer à recruter d’autres membres pour faire grandir la petite armée de professionnels ou non, engagés à diffuser cette prise de conscience et à provoquer une amélioration de la qualité des conditions de vie des chevaux.

J’espère aussi que ce livre va amener un plus grand nombre à considérer la *dignité* de ces animaux comme nous le faisons pour les personnes que nous aimons, et que nous n’aurions *jamais* envie de vendre pour la simple raison qu’elles ne sont pas à la hauteur de nos attentes…

Aujourd’hui, avec Laila, nous pouvons compter sur des professionnels qui se battent avec nous dans cet esprit et qui le démontrent avec des faits concrets dans des domaines aussi divers que l’élevage, la médecine vétérinaire spécialisée en ostéopathie et physiothérapie, le dressage, la compétition…

Exemples à suivre, guerriers d’une bataille de valeurs humaines qui nous montrent la route vers l’*éthique*, concept qui n’est pas une utopie.

Niaish Laila, Mahèô Shivandom

Patrizio Allori

PLEIN CIEL

J’avais un cheval
Dans un champ de ciel
Et je m’enfonçais
Dans le jour ardent.
Rien ne m’arrêtait
J’allais sans savoir,
C’était un navire
Plutôt qu’un cheval,
C’était un désir
Plutôt qu’un navire,
C’était un cheval
Comme on n’en voit pas,
Tête de coursier,
Robe de délire,
Un vent qui hennit
En se répandant.
Je montais toujours
Et faisais des signes :
« Suivez mon chemin,
Vous pouvez venir,
Mes meilleurs amis,
La route est sereine,
Le ciel est ouvert.
Mais qui parle ainsi ?
Je me perds de vue
Dans cette altitude,
Me distinguez-vous,

Je suis celui qui
Parlait tout à l’heure,
Suis-je encore celui
Qui parle à présent,
Vous-mêmes, amis,
Êtes-vous les mêmes ?
L’un efface l’autre
Et change en montant. »

Jules Supervielle

1

Hercule

Chapitre 1

HERCULE

Il ne me reste plus qu'un obstacle.

« Vas-y, Hercule, nous y sommes presque, nous allons battre le record du monde. »

Je sens, sous moi, le corps fluide et puissant d'Hercule, qui s'élève avec fougue et grâce pour vaincre notre dernier obstacle ; il n'y a plus que le sifflement de la brise dans mes oreilles, l'odeur douce et moite du poil brun d'Hercule. Nos esprits unis dans un même but. Tout s'arrête, comme si le soupir des spectateurs arrêtait le temps à jamais. C'est notre moment unique à nous, il n'y a plus de temps, juste mon souffle dans le sien, la culmination de toutes nos victoires internationales, de nos efforts, de tous nos désirs, vers cette ultime épreuve qui est là, juste devant nous. Je serre les jambes, je retiens ma respiration, je pénètre au plus profond dans l'esprit d'Hercule, je tiens le sien avec le mien, enlacés fermement tels la lame de l'épée et son pommeau. Et, ainsi alliés, nous nous dirigeons vers le dernier obstacle du parcours,

notre épreuve finale, nous ne sommes plus qu'un.

Hercule s'élance vers le haut, avec une forte propulsion des postérieurs, un bref instant où nous sommes unis dans l'immensité du ciel bleu, dans cette perfection absolue, au-dessus de notre mètre soixante-huit. Il n'y a que ce moment qui existe, ma vie entière existe pour cet instant unique.

Je vois défiler dans mon esprit la dernière victoire et sa médaille d'or, les nombreuses médailles d'argent, les voyages, les paysages vallonnés de différentes contrées, les heures passées à rouler dans le van auprès d'Hercule, mon corps épuisé et meurtri, les préoccupations, les espoirs, les victoires, les rares échecs…

La barre n'a pas été effleurée, nous redescendons vers le bas. Ça y est ! Mon cœur explose de joie dans la réalisation soudaine de notre victoire, j'entends les applaudissements au loin… Je me penche en avant pour féliciter Hercule, le caresser : « Mon Hercule, mon fidèle compagnon, bravo, tu as réussi encore une fois. Nous sommes champions maintenant ! Posséder la coupe du championnat du Monde ! Tu te rends compte ? Toi et moi ensemble ! » Je sens la terre sous les sabots d'Hercule.

Du noir, que du noir, où suis-je ? Où est Hercule ? Je cherche son toucher, son odeur douce et moite si

chaude, rassurante et familière. Où est-il ?

Je ne vois rien, c'est sombre, je n'arrive pas à me dégager. Où est Hercule ? Où sont les gens ? Où est Hercule ?

Des ombres enchevêtrées autour de moi qui me retiennent, je n'arrive pas à m'en extraire. Pourquoi est-ce si sombre ? Je dois trouver Hercule…

L'obscurité me colle, elle est compacte, vaseuse, j'essaie de m'en défaire, une certaine angoisse me grippe. Hercule, où es-tu ? Je ne sens plus son poil sous mes mains, son odeur agréable si familière s'est envolée. Dieu, si tu existes, rends-moi Hercule, rends-le-moi ! Où est-il ? Je ne veux pas vivre sans lui !

Je me sens soudain happé vers le haut, je monte de plus en plus vite, je ne sais pas où je vais, mais je flotte toujours, tiré, aspiré vers le haut. Je suis dans un lieu maintenant, mais je ne vois pas bien, je cherche toujours Hercule. Où est-il ? Des chimères s'agglomèrent autour de moi, je ne sais pas si elles sont humaines ou animales, dans les ténèbres je n'entrevois pas bien ce qu'elles sont. Où suis-je ? Tout se meut autour de moi comme si cet endroit était en perpétuel mouvement. Cependant je n'ai pas l'impression d'aller quelque part : c'est comme si je tournais en rond. Il faut que je trouve Hercule, je ne peux pas vivre sans lui. Je n'ai pas de temps non plus, peut-être que je viens d'arriver ou peut-être que j'ai toujours été ici, je ne sais pas. J'erre comme une âme en peine. Et si je ne trouve pas Hercule ? C'est bien

cela, je suis une âme en peine. Que vais-je faire ? Comment me sortir de là ?

S’il vous plaît, quelqu’un ! Aidez-moi ! Aidez-moi !

2
Conocer

Chapitre 2

CONOCER

À cet instant précis, je vois une lumière éblouissante telle celle d'un astre s'approcher de moi. La sensation est tellement intense que j'oublie tout, mon cœur explose de paix, de joie et d'amour, c'est indescriptible, je n'ai jamais ressenti cela auparavant. Cette lumière est tangible, elle est réelle, intelligente et rayonne de bonté. Je reconnais la forme et la présence de Conocer, mon cheval tant aimé et si familier à la fois, mon alezan[1]. Seulement sa robe scintille d'éclats de soleil maintenant, une senteur enivrante d'oliban et de myrrhe transpire de son corps. Je suis ébloui, je comprends son esprit sans paroles, l'amour qui émane de lui et que je ressens me transporte. Il est venu m'accueillir, il est venu me chercher. Il n'est pas seul mais je ne vois que lui. M'accueillir où ? Que fait-il là ? Où suis-je ?

Conocer, mon alezan, mon meilleur ami de jeunesse, j'ai tout appris avec lui. C'est grâce à lui que

je suis devenu plus tard un grand cavalier de sport : supportant ma maladresse, mon manque de connaissances, mes impatiences de jeune garçon. Combien de fois ai-je pensé après que, si j'avais pu le comprendre, je lui aurais peut-être offert une meilleure vie… Mais c'était trop tard. Un jour, il broutait tranquillement dans le pré en compagnie des autres et le lendemain, il n'était plus là…

J'avais seize ans.

Enlevé. Mon seul ami, mon compagnon de jeux, le confident de mes joies, de mes tristesses, il n'était plus là. Nous entreprîmes des recherches élaborées pendant des années, il y eut des soupçons, des pistes, de l'espoir qui n'aboutirent jamais. Pourquoi me l'avait-on enlevé ? Qui ? Sûrement pour le revendre, bien qu'identifié par des papiers, à des maquignons dans les pays de l'Est. Peut-être lui avait-on fait de nouveaux papiers ? Peut-être pour le vendre à l'abattoir ? Pour de la viande ? Je l'ai imaginé transporté, battu, maltraité par des cavaliers inexorables, la cravache à la main, le mors[2] blessant sa bouche, revendu par des marchands, attaché à l'anneau d'un mur, l'odeur âcre de l'urine montant à ses narines, jeté dans des camions, suffoquant, sans air, avec des chevaux morbides déjà, mourant de faim et de soif, abandonné, tout seul, torturé par les mouches, dans le froid, la boue, l'eau glauque des marécages, des cadavres de chevaux gisant autour de lui, la puanteur… Mon Conocer, mon cher Conocer que j'ai tant aimé, où étais-tu ? Ton souvenir m'a hanté toute ma vie. Combien de fois mon

esprit torturé a repassé des scènes de toutes les possibilités, sans jamais rien savoir. Cette horrible angoisse dans les tripes, ce vide qui vous étreint le cœur, mes accès de rage pendant lesquels j'ai hurlé son nom, pleuré, crié, supplié le ciel de me le rendre. Rien de tout cela ne me l'a ramené. Impossible de retourner en arrière. Le Créateur n'était pas là, il ne m'entendait pas, c'était une grande farce, il n'y avait pas de Créateur.

Je suis descendu tout au fond du gouffre de l'enfer de mon esprit, je connaissais si bien ce chemin tortueux.

Après, je suis devenu moniteur avec quatre de mes amis… Des années de pur bonheur et de rigolade, mais je n'ai jamais oublié mon Conocer.

Et puis un jour, beaucoup plus tard, bien après mon monitorat et mes années d'enseignement au centre équestre, Hercule est arrivé dans ma vie… Au début, pourtant, je n'en voulais pas ! Grâce à Hercule, j'ai repris goût au sport, j'étais motivé, j'allais devenir le meilleur pour leur montrer, leur montrer à tous.

« Il n'y a pas d'enfer ici. L'enfer est chez vous. »

Conocer me parle, ou plutôt j'entends, je comprends ce qu'il me transmet en pensées car les sensations me transpercent directement, au plus profond de mon être. « Ici, *l'enfer n'existe pas*. » À cet instant je me sens enveloppé d'une vague d'amour sublime qui inonde

mon être d'une douce lumière. Tout s'efface, plus de peine, plus de douleur plus de fatigue dans mon corps. Je ne me suis jamais senti aussi bien. Jamais je n'aurais pensé qu'il fût possible de se sentir comme cela ! Je suis comme à l'intérieur de la magnificence de Conocer, je fais partie de lui mais en même temps mon esprit peut penser et capter séparément de lui. Il me transmet des pensées, ou plutôt des notions en ondes. Celles-ci sont formées de pensées sans langage, de sensations et d'images aux couleurs extraordinairement vives. Ce qui est étonnant, c'est que ces ondes vibrent comme si elles existaient et avaient une conscience par elles-mêmes. Je comprends ce que me communique Conocer d'une façon simple, authentique et complète. Je me rends aussi compte que cela est un langage et que je n'avais jamais compris celui d'aucun être vivant auparavant ! Cette compréhension se fait sans autre pensée ou analyse, elle est juste là et c'est tout. Pourtant avec la réalisation vient la perception que cette dernière ne se perdrait jamais car elle fait partie de moi et de l'endroit où je me trouve avec Conocer.

« Nous allons te montrer beaucoup de choses, mais tu ne pourras pas rester, il faudra repartir. »

Repartir où ?

Cette question reste sans réponse, car je me sens tout à coup soulevé dans la nuée d'amour de Conocer.

Je suis avec Conocer dans une vallée d'émeraude qui s'étend à l'infini. Ce qui paraît être de l'herbe, ce sont des particules de lumière qui vibrent. L'herbe

elle-même respire et parle. Chaque pas que je fais sur ce sol me remplit d'énergie. Il y a devant nous ce qui semble être une étendue d'eau, elle brille et scintille de couleurs arc-en-ciel. L'air embaume de senteurs extraordinaires et envoûtantes. Autour du lac, il y a un groupe de chevaux bais[3] qui boivent. Ils sont tous lumineux, semblent détendus et sereins. Leurs mouvements sont synchronisés tous ensemble ou par groupes de deux. Je comprends parfaitement leur esprit comme si je faisais partie de leur cercle, pourtant je suis un peu à part. Je remarque que leur intention est commune, harmonieuse et qu'ils se meuvent en un commun accord.

« Ils viennent ici pour se reposer, m'explique Conocer. Ensuite, ils vont dans des lieux qui leur correspondent. Ce sont plutôt des états de conscience qui concordent avec leur niveau de fréquence. Ici, tu peux modifier ta conscience comme tu le souhaites, ce qui te permet d'entrevoir ces chevaux par exemple. »

Conocer m'indique au centre du groupe un poulain bai, accompagné d'une jument baie foncée avec une liste[4] blanche et d'un poney alezan. Ce premier a beaucoup souffert. Il a été retrouvé par une humaine au bord d'une route.

Le poulain se dirige vers moi d'un pas ondulant. Il s'adresse à moi. Ce ne sont pas précisément des mots avec des sons, pourtant je conçois tous les détails avec une clarté extraordinaire. Le message semble apparaître dans des bulles d'arc-en-ciel, comme entourées de silence. Son contenu est transmis

directement à mon esprit avec netteté. Je perçois des images, des sons, des sensations tactiles, des odeurs et des goûts. Le poulain bai s'appelle Miel. Je vois une image de sa gardienne Iris et, bien que celle-ci ne soit pas présente avec nous, je pressens son histoire.

C'est étrange, je vois Iris et, à la fois, je recueille son vécu, comme si j'étais elle, alors qu'elle n'est pas là. Iris est blonde, jeune et fine : « Je l'ai trouvé au bout de ma rue, assoiffé, frigorifié et terrorisé. Il avait à peine trois jours, le cordon ombilical pendait encore. Je l'ai recueilli, nourri et élevé tout en recherchant activement sa mère et les personnes qui avaient pu le perdre. Pourtant, après avoir alerté les gendarmes, les vétérinaires et tous les centres équestres, personne ne s'est jamais manifesté…

Nous lui avons donc trouvé une nounou : une ponette shetland[5] sauvée de l'abattoir.

Nous avons vécu quatre mois de bonheur quotidien avec lui. Je me suis investi corps et âme pour sauver ce petit bout, pour qu'il ait une vraie vie de cheval et qu'il soit éduqué et apte à vivre dans un monde d'humains.

Malheureusement, le 19 décembre à midi quinze, lors d'une partie de jeux avec Nico le poney et la ponette, Miel a voulu sauter la clôture… L'atterrissage lui a été fatal : il a glissé et s'est cassé une jambe…

Les vétérinaires ont tout fait pour trouver une solution, mais c'était mal cassé, une mauvaise fracture selon eux, il aurait fallu l'immobiliser pendant des

mois sans aucune certitude qu'il ne se remette… »

Miel imprime instantanément sur mon esprit qu'il est complètement comblé maintenant : des sensations de jubilation d'avoir retrouvé son compagnon de jeux Éole, l'autre poney alezan. Il m'indique que c'est celui qui se trouve avec la jument baie foncée à la liste blanche. Éole avait vécu avec la maman d'Iris. Éole était parti avant lui.

À cet instant, je commence à prendre conscience que l'endroit où je me trouve, ce n'est peut-être pas la Terre… Alors si ce n'est pas la Terre, où suis-je ?

« Chez toi, me transmet Conocer. Tu viens d'ici et tu y retourneras mais tu ne peux pas rester, il te faudra repartir. »

Repartir où ? Je suis si bien ici, dans ce lieu magnifique en compagnie de Conocer, enrobé de son amour. Je ne veux pas partir !

Conocer me regarde d'un air triste si l'on peut qualifier de triste les ressentis dans cet endroit, puis me fait signe de le suivre. Je marche à ses côtés sans aucune difficulté ni fatigue. Nous traversons des vallées riantes sous un ciel azur et de nombreuses rivières aux eaux bleu profond, des forêts denses et silencieuses illuminées d'une lumière diffuse comme dans une cathédrale, des montagnes immenses aux couleurs violettes et ocre, des plages au sable d'or encadrées de buissons-ardents comme du feu vivant. Je sens la brise dans mes cheveux, la lumière toujours présente pénètre au fond de moi et y instille un bien-être indescriptible. Je suis en paix aux côtés de mon

cher Conocer, baigné de sa senteur mystique d'oliban et de myrrhe, je pourrais marcher ainsi éternellement. Puis nous traversons des steppes d'un pourpre profond comme la nuit pour déboucher dans une forêt où une lueur tamisée et diffuse s'étend comme une nuée autour de moi. C'est un lieu mystérieux, doux comme un berceau. Tout est simple et sobre ici, je me sens très léger, comme si cette ambiance flottait aussi à l'intérieur de moi.

---

1 Alezan : Couleur de robe composée de poils roux à bruns avec les crins et les extrémités de la même couleur ou d'une nuance plus claire que la robe.

2 Le mors est une pièce de harnachement dans la bouche du cheval. Il permet au cavalier de contrôler la vitesse et la direction de son cheval avec la bride et les rênes.

3 Bai : Robe dans les tons roux à marron foncé. La crinière, la queue et le bas des membres sont noirs.

4 Dans le domaine de l'hippologie, bande de poils blancs sur le front et le chanfrein de certains chevaux.

5 Le Shetland est une race de poney dont l'origine est située sur les îles Shetland, au nord de l'Écosse. Il était utilisé dans les mines pour le transport du charbon et des métaux. Maintenant, c'est un poney de loisirs.

3

Serena

Chapitre 3

SERENO

Je vois ce qui semblerait être un petit cheval gris foncé et zébré s'approcher de moi. La forme de sa tête ressemble à celle d'un âne, ses yeux sont grands et doux. Il me regarde et je me sens glisser dans les profondeurs moites de ses yeux. Conocer me fait comprendre qu'il n'est pas loin et qu'il me laisse un temps en présence de Sereno. Et dans les yeux de Sereno, je me sens me perdre comme si je n'existais plus, comme si j'avais perdu mon identité.

Sereno m'exprime, dans ce langage sans mots qui semble être propre à cet endroit, que son aspect physique est semblable à celui des premiers chevaux sur notre Terre il y a 3,5 millions d'années.

Je vois un lieu, qui me rappelle une clairière, peuplé de petits chevaux, certains à l'image de petits zèbres et d'autres aux robes de couleurs foncées. Ils semblent jouer dans des étangs verts miniatures entourés de

feuillages divers. Ils émettent des sons très jolis, semblables à des éclats de rire argentés, et les mélodies qui jaillissent lorsque leurs petits sabots frappent le sol me remplissent d'enchantement. Ces petits chevaux, sveltes et légers, sautillent à tour de rôle autour de moi. Sereno m'indique que l'on m'a amené ici pour que je puisse réviser ma vie et qu'il restera à mes côtés pour m'aider. Je ne comprends pas tout à fait pourquoi je dois faire cela, mais j'ai la sensation que c'est nécessaire pour que je puisse rester ici : je saisis qu'il y a ici des étapes successives qui toutes me mènent vers une progression.

Tout à coup, je me vois enfant à la ferme de mes parents agriculteurs. Nous sommes six dans la fratrie. Je suis l'aîné de deux frères et trois sœurs. Je suis en train d'atteler des chevaux et des bœufs. À l'époque, c'est ce que nous faisions. J'ai dix ans. Je fais mon travail avec précipitation, j'ai peur de ne pas finir à temps, je risque de me faire gronder par mon père. Je tire sur la bouche d'un cheval, ce dernier me regarde et je suis percé par la sensation de lui avoir fait mal, mais je n'ai pas le temps, je dois finir le travail demandé par mon père. Tout d'un coup, je ressens simultanément les émotions des chevaux et des bœufs ainsi que leur fatigue, j'ai subitement très mal aux bras et la sensation du vent frais sur ma peau semble porter la résignation de tous ces animaux de la ferme. Je suis rempli d'une grande tristesse. Je perçois tous leurs émois et leurs inquiétudes comme si c'étaient les

miens. Je suis moi et eux à la fois, jamais je ne me suis senti ainsi. Je vois comme eux, j'entends comme eux, je sens comme eux, je goûte comme eux, je touche comme eux : j'appréhende tout comme eux. Je découvre un nouveau monde que je ne connaissais pas. Je vois le vert des pâturages autour de moi, il est plus large et vibrant qu'à travers mes yeux, je sens le parfum odorant du foin, son goût quand je mâche et la sensation d'apaisement que cela me procure. Je me délecte un temps de ces nouvelles sensations. Tout me semble plus simple et à la fois plus intense que les sensations que j'avais, moi, alors gamin de dix ans. Comment est-ce possible ?

Ce qui m'étonne le plus cependant, ce sont leurs émotions. Je ressens profondément la relation entre notre vieille jument grise Irma de Flandres et Ithaque, le hongre[1] bai que mon père avait acheté il y a quelques mois. J'avais entendu hennir Irma à maintes reprises quand on mettait le nouveau bai au travail, mais je n'avais pas remarqué l'intensité de l'attachement qu'ils se portaient…

Et simultanément, je ressentais l'état de mon père qui gouvernait la ferme avec une main de fer. Enfants et ouvriers, nous étions tous à ses ordres et soucieux de lui plaire. À l'instant, mes sentiments d'enfant sont ravivés comme quand je me démenais pour lui faire plaisir et que ce n'était jamais assez bien. J'éprouve la rancœur qui s'était incrustée en moi à ce jeune âge. Je

prends conscience de la façon dont cela a affecté toutes mes relations et mes actions postérieures ainsi que mon comportement envers les chevaux dans ma vie. Cependant, il n'y a aucun jugement de ma part ni de la part de Sereno, j'observe juste mes actions et je peux aussi simultanément capter les émotions les plus intimes et les plus cachées de mon père, ainsi que sa propre enfance et la relation qu'il a eue avec ma mère. Je vois défiler devant moi des scènes d'enfance avec ses mots injustes qui m'arrachent le cœur et sa main dure qui me frappe. J'endure à nouveau toutes mes peurs et mes larmes d'enfant, mais avec détachement. À la fois, je suis submergé par une vague de tendresse pour lui, je ne lui en veux plus : il était qui il est. Je conçois maintenant ses actions dans la toile de ma vie, dont il est un des fils, et tout prend du sens. Je me demande si je vais le revoir un jour…

À cet instant, je sens comme un voile de douceur effleurer mon front. Sereno a posé légèrement la tête sur mon épaule. Un parfum subtil de fleurs et de verdure se dégage de lui. Je suis empli d'un amour indicible tout en voyant défiler devant moi les scènes de ma vie : je fugue un jour, quittant la ferme, je pars sans prévenir, déterminé à ne plus jamais revenir.

Ici, aux côtés de Sereno, je constate l'effet de mon départ sur ma mère : je la vois prostrée, la tête dans les mains, elle pleure dans la cuisine. Mon père est en colère, il me traite de tous les noms, ses cris résonnent dans la maison. Ma mère subit, elle ne sait pas me défendre, elle n'a jamais su, elle n'en a pas la force.

Jamais je n'aurais pensé à quel point mes actes affectaient mon entourage. J'expérimente les émotions profondes de chacun, le désespoir de mon père sous sa colère, le chagrin et la culpabilité de ma mère. Je pleure comme si j'étais à leur place. À chaque frôlement de tête de Sereno, la senteur riche de fleurs et de verdure pénètre encore plus entièrement en moi et avec elle s'accroît la bienveillance envers ma famille, mon entourage et ma propre vie. C'est comme si j'étais moi et eux à la fois, je vois en avant, en arrière et tout autour. Il n'y a pas vraiment de linéarité dans ma vie, tout est entremêlé par mes perceptions, cependant il semblerait qu'il y ait un ordre parfait dans tous les événements.

Puis il y a la disparition de Conocer à seize ans. Je choisis de ne pas repasser cette période de ma vie pour l'instant, je pourrai le faire plus tard, quand je serai prêt.

Je me vois à dix-huit ans, quittant pour de bon la maison familiale pour entrer dans un haras. J'y travaille pendant quatre mois. Ensuite l'apparition des tracteurs entraîne une diminution des effectifs animaux… Moins d'étalons, donc moins de personnel pour s'en occuper. Je change alors de haras. Je revois maintenant le regard bienveillant de monsieur Pierre qui m'a pris sous son aile.

Nous étions cinq jeunes pour débourrer[2] les chevaux. Je revois les visages de tous mes compagnons de jeunesse : Jean, François, Jean-Jacques et Martin. J'ai l'impression de les connaître maintenant

comme jamais. Je connais leur famille, leur vécu et leurs émotions intimes. Monsieur Pierre nous a tous fait passer nos examens pour obtenir le monitorat afin d'enseigner l'équitation. Étant jeune et désireux de faire de la compétition, je prends la direction des clubs pour enseigner. Cependant je me retrouve d'abord étalonnier[3]. Cinq mois à l'année, je suis envoyé dans diverses écuries avec la responsabilité d'un ou deux étalons. Tous les éleveurs de la région viennent déposer leurs juments pour la saillie. Je connais tous ces éleveurs. D'ici, dans cet espace silencieux, avec Sereno à mes côtés, je ne vois pas les choses de la même façon. Je vis intensément l'énergie puissante et virile des étalons comme si c'était la mienne, je subis la façon dont ils subissent les brimades, l'enfermement, l'isolement. Je connais l'état des juments, certaines avec de la peur et de l'appréhension… Les cris des éleveurs. Je souffre toutes les saillies forcées. J'entends les hennissements de terreur. Je me sens comme si c'est moi qui essaie de m'échapper. Nous sommes impuissantes, forcées brutalement. Je pleure comme les juments après l'acte de saillie, épuisées, confuses, endolories.

Sereno appuie sa tête contre moi. Il n'y a aucun jugement ici, juste un amour infini qui me permet de découvrir comment se sentaient tous les chevaux et les autres animaux que j'ai côtoyés dans leurs plaisirs, leurs peines et leurs chagrins. J'étais étalonnier, j'ai fait comme j'avais appris. Maintenant que j'éprouve ce que ressentent les juments, je les comprends : elles ont besoin de choisir le moment, de se préparer pendant la

parade nuptiale dont les codes sont appris lors de la vie en troupeau.

Je suis happé dans une spirale de sensations que je ne comprends pas, que je n'ai jamais connues.

Cinq ans. Je repasse avec concision, sans le vouloir, tous les détails de cette période de ma vie. La palette de couleurs est plus intense que mes souvenirs et la possibilité de pénétrer les émotions secrètes de tous ceux qui m'entourent est surprenante de vérité. *C'est là que je me rends compte qu'hommes et bêtes, nous sommes égaux, tous un, comme des fils multicolores tissés dans cette toile qui est ma vie, des liens qui vibrent intensément par leurs émotions et leurs pensées, ces fils ont leur propre conscience, ils s'entremêlent et, de cette façon, nous nous affectons les uns et les autres.* Je me rends compte aussi que n'étant qu'une même toile, la souffrance des bêtes avec qui je travaille agit sur mon être, mes réflexions et toutes mes cellules. Je croyais que j'étais humain et eux animaux, que nous étions à part, séparés, mais il n'en est pas ainsi. Cette révélation me trouble, les images s'arrêtent un temps. Cinq ans. Je viens de démêler en quelques instants le sens important de ces cinq ans, la possibilité qu'il m'avait été donné de savoir, mais à cette période, je n'étais pas assez lucide, n'étant pas prêt pour l'être. Sereno s'approche de moi paisiblement, il m'entoure de sa senteur verte consolante et aérienne, il me fait entendre que nous continuerons plus tard. Les images et les ressentis se

dissipent. Je le regarde s'éloigner, sa robe de rayon de cendre se dissout dans la brume.

J'ai l'impression de flotter encore une fois vers le haut, pris par une impulsion, un mouvement en forme d'hélice. Je sens la présence de Conocer à nouveau à mes côtés et mon cœur s'emplit de ravissement. J'ai l'impression de galoper, ou plutôt de voler tellement mon mouvement est rapide, aisé, je me sens libre comme je ne l'ai jamais été. Pendant cet envol, je me rends compte qu'ici il n'y a plus d'entraves ni de dogmes, plus de lois ni de règles, plus d'idéologies. Je me rappelle que mon nom est Alex mais ici ce nom n'a plus d'importance. Les expériences de ma vie semblent si lointaines. Je me sens très grand, infiniment libre et éternel. Libre d'aller et venir où je le souhaite, juste dirigé par mes pensées. Je n'ai pas de notion de temps. Il semblerait qu'ici le temps n'existe pas. Je suis conscient du mouvement linéaire de ma vie mais j'en suis dégagé, même si c'est ma propre existence. Ici, il n'existe pas de vie individuelle car nous sommes tous les uns et les autres, c'est cette sensation exquise qui accroît cette aisance de liberté absolue.

Conocer m'indique de regarder plus bas. J'aperçois un lieu, si je peux appeler cela un lieu, extrêmement verdoyant. Il y a une palette infinie de tons verts qui varient du vert clair à l'émeraude, au vert sombre et profond. Là-bas se trouve un groupe de chevaux qui

broutent, ils vivent entourés de cette nuée vaporeuse, comme un ciel de lumière cobalt. Conocer m'indique en pensée : « Ce sont les premiers chevaux habitant l'Amérique du Nord, il y a douze mille ans, pour le temps terrestre. Ces chevaux se sont éteints très rapidement à cause de l'arrivée des hommes primitifs sur leur Terre. Ces derniers se rendant vite compte que ces animaux étaient une proie facile, ce fut le début de ce qu'est la chasse pour vous… Une habitude qui perdure. »

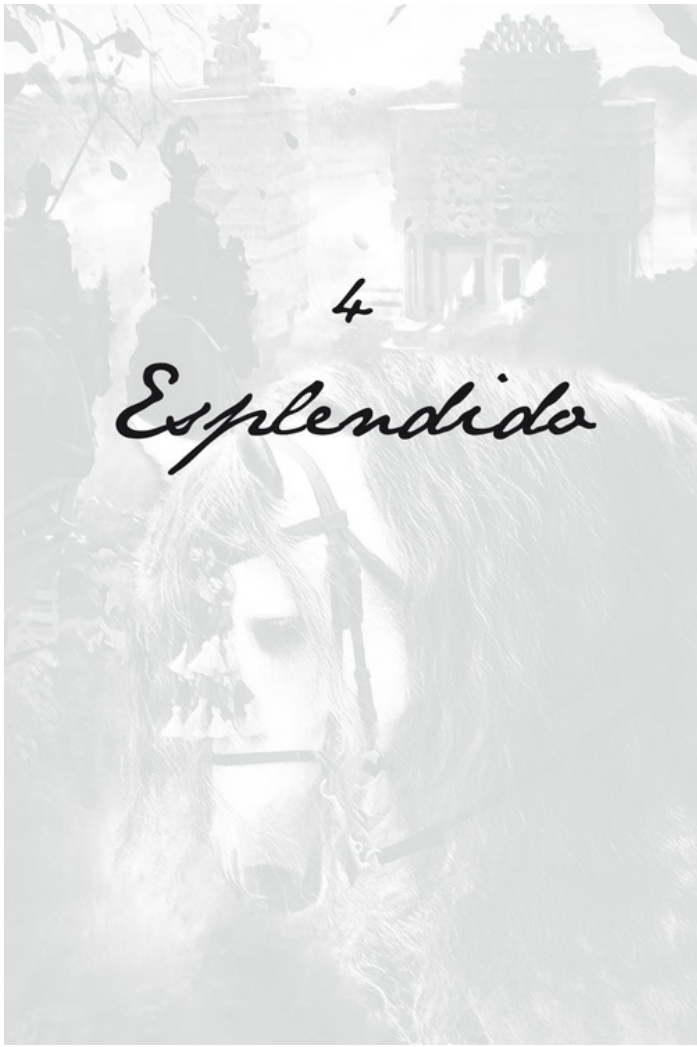
Par le fait de poser mon regard sur ces chevaux, la lumière bleue s'intensifie, l'air semble raréfié maintenant, presque moelleux et luminescent de douceur. Je sens profondément l'étincelle du sacré au cœur de chaque cheval, mon souffle s'étend et s'installe au centre de chacun et respire avec eux. Ses naseaux humant cette lumière, Conocer me regarde de ses yeux dorés qui me transpercent. Une vague sensation me vient, comme si je me rappelais quelque chose que j'ai oublié, mais c'est furtif et très lointain, j'ai de la peine à le capter.

---

1 Hongre : Cheval castré. La castration est pratiquée couramment pour qu'un cheval soit plus calme et plus apte au travail.

2 Débourrage : Travail consistant à amener le cheval à accepter la selle et le filet.

3 Etalonnier : Celui qui assure la réalisation des saillies pour les étalons. L'étalonnier est principalement appelé pendant la saison de monte (printemps-été). De nos jours, l'insémination artifcielle est plus courante et pratiquée par un vétérinaire équin.



4

Esplendido

Chapitre 4

ESPLENDIDO

Conocer m'enveloppe soudain dans la force centrifuge de son élan et je me retrouve au sol. Immédiatement, un groupe de dix-sept chevaux nous entoure. Un immense étalon gris à la crinière noire se sépare d'une jument baie aux yeux de miel et s'approche de nous. Il m'indique qu'il s'appelle Esplendido. Il était à une période sur Terre le cheval d'Hernán Cortés et a joué un rôle spécifique dans l'histoire de notre planète. Son groupe de seize, dont il est le *leader*, a repeuplé de chevaux le continent d'Amérique du Nord.

« C'était pour l'évolution de notre propre groupe et pour vous, humains, me fait-il savoir. Ceux d'entre nous qui ne souhaitaient pas expérimenter la domestication et l'approche de l'homme sont retournés à l'état sauvage. Ils ont formé les groupes de chevaux que vous appelez des Mustangs[1]. »

Esplendido s'approche encore de moi. Une

sensation de toute-puissance considérable se dégage de lui. Je sens un être complètement libre, sans crainte. Il m'indique en pensées qu'il a apprivoisé ses peurs et ses faiblesses à travers diverses étapes successives. À l'instant, il souhaite me parler de la situation des chevaux à l'heure actuelle et il m'explique que j'aurai un rôle important à jouer pour eux. Je ne comprends pas très bien de quoi il s'agit, mais je n'ai pas le temps de le lui demander car des images viennent soudain devant moi, accompagnées de sons et d'odeurs. C'est un état d'espèce d'omniscience car je vois et puis aussi je peux me projeter séparément à l'intérieur de chaque image et suivre son déroulement dans le temps où elle a existé, sans pour autant perdre le flot intensif du reste des visions que m'envoie parallèlement Esplendido. Je suis frappé par la vivacité et la force de ces images, par la rapidité avec laquelle celles-ci défilent et par ma capacité à les mémoriser. À chaque contemplation d'une scène, c'est comme si elle se trouvait gravée en ma conscience à jamais.

Esplendido m'explique : « Les humains, dont tu fais partie, ne peuvent plus fermer les yeux sur autant de maltraitance. Ce n'est pas ainsi pour tous, mais de nombreux chevaux souffrent, ils souffrent pour vous et par vous. »

Je vois soudain des images extrêmes et je les éprouve simultanément. Je sens l'effet tactile et douloureux des multiples mors sévères dans la bouche, des enrênements[2], des picots dans les guêtres, du choc des douches froides, de l'impact brutal des barres de

saut en aluminium, de la brûlure insupportable des éperons[3] électriques sur mes flancs. Je vois des capsules de bière derrière les guêtres et les protège-boulets de plus en plus serrés pour que le cheval saute plus haut, toujours plus haut. Je vois et je sens la douleur insoutenable de l'acide frotté sur les jambes pour les lever plus haut… Toujours plus haut… Je sens cette masse de douleur comme si c'était moi qui l'expérimentais. Mon cœur pleure pour eux de frustration et de désespoir. Je vis les longues heures d'enfermement dans les cellules de prison que l'on nomme des box : impossible de sortir la tête, l'obscurité toujours présente, les murs en béton suintants et l'odeur âcre de l'urine sur la paille.

J'endure dans toutes les fibres de mon corps l'ennui, le désir de sortir, bouger, partir au galop dans les étendues, me détendre, m'amuser, donner des coups de cul, mais non… Encore des contraintes, sortir au manège et travailler comme eux ils veulent, toujours comme eux ils veulent. Je souffre de la peine engendrée par les multiples séparations avec les compagnons, du stress des compétitions, des longs déplacements dans les vans, de la rage des cavaliers, des insultes, de l'incompréhension. C'est toujours la faute des chevaux… Notre faute. Pourquoi ?

Je renifle des odeurs âcres d'ammoniac qui montent vers mes naseaux, mes pieds sont torturés dans des fers mal ajustés, ma bouche blessée, mon corps meurtri par les sangles trop serrées, je cherche à me dégager, je tremble au sifflement de la cravache, de la chambrière,

j'ai mal au dos, j'ai mal à la bouche, je suis épouvanté, je me mets debout, je ne vois plus rien, il y a juste cette terreur qui m'envahit, je veux galoper loin, très loin en compagnie des miens, mais je ne peux pas, je suis coincé ici entre quatre murs étroits, sombres et couverts de spores. Enfermé dans la poussière et la paille, la panique monte de plus en plus, j'essaie de me jeter contre les grilles du box, je ne peux pas sortir…

Je suis épuisé par toutes ces images et ces émotions…

Comment est-il possible que je n'aie pas vu ce qui se passait pour d'autres chevaux, pas senti tout cela avant ? Je suis cavalier depuis toujours, je connaissais les chevaux comme personne. Comment n'ai-je pas su ? Pourquoi n'ai-je rien fait ? Suis-je un barbare ? Je ne pensais qu'au prix final, à la réussite, à la compétition, je n'ai pas vu ce qui se passait. Pourquoi ?

« Tu n'es pas ici pour te juger ou être jugé, Alex. Tu as toi-même choisi de venir ici, cette expérience fait partie de ton évolution. *C'est pour apprendre que nous partageons tous une même terre et un même esprit. Seuls la compréhension, l'amour et la compassion peuvent modifier les conditions.* »

Esplendido m'envoie des sensations : j'ai chaud maintenant, très chaud, je transpire, mon ventre est noué, mon cœur palpite… J'ouvre les yeux… Tout tourne autour de moi, soudain j'ai le vertige, je vois du sable, l'air est chaud et sec, je suis dans des écuries, il

y a des gens qui courent dans tous les sens, très affairés, des voix d'hommes qui crient, des voix dures, impatientes, des voix qui vous rentrent dans les tripes et vous inondent de peur, d'angoisse… Qui va-t-on choisir ? Qui va partir ?

J'entends à nouveau la voix assurée mais douce d'Esplendido. « À notre départ de la Péninsule ibérique, c'est le fils unique d'un *hidalgo*[4], Hernán Cortés lui-même, qui est venu nous choisir dans les écuries de Medellín. Nous étions une vingtaine. Nous tous sommes originaires des plaines de Córdoba. Je suis de race andalouse, mais il y a parmi nous des descendants des chevaux arabes et barbes. Nous savions déjà qu'il allait venir et choisir certains d'entre nous, cela faisait longtemps que nous avions capté ces pensées de voyage.

Il m'a élu… C'est moi qu'il allait prendre…

Je regarde au loin la douce jument, ma belle baie, Poesía. Nous savions tous les deux qu'elle ne serait pas choisie, elle n'est pas assez forte et dernièrement elle a développé une infection à l'œil droit. Elle me regarde de son bel œil voilé[5] ; je sais qu'à mon retour, elle sera aveugle. Si je reviens un jour… Sera-t-elle là ? J'aspire à sentir sa douce odeur parfumée de foin et de fleurs qui se dégage harmonieusement de son beau corps robuste. Je sens à distance son angoisse qu'elle cherche à ne pas montrer. Elle est courageuse, ma douce Poesía, la reverrai-je ? Peut-être la garderont-ils en vie : elle plaît à la fille du maître d'écurie. Ils nous séparent toujours, car je suis étalon,

mais nous sommes en permanence connectés, nous nous voyons à distance, je sens ses pensées et ses ressentis de loin.

Ils me sortent du box, en compagnie des quinze autres chevaux : dix étalons et cinq juments. Je passe juste devant Poesía, je me rue vers elle, mais un brusque coup de cravache me ramène dans la file. On me tire violemment sur les rênes, je me débats pour la chercher malgré la douleur dans ma bouche… Le parfum de son poil couleur cannelle à pleins poumons… Je sens que ma tête va exploser, se séparer de mon corps. Mon meneur a une main de fer… Pour la dernière fois, la douce fragrance de Poesía…

La fragrance du jasmin étoilé m'emplit les naseaux. Il fait beau, l'air est doux et parfumé. Nous ne sommes pas loin de la mer : nous traversons des plaines et des jardins. L'on nous amène près de la mer, nous allons embarquer pour Cuba. Sur le quai, il y a onze navires majestueux et cinq cent huit soldats. Les juments sont fébriles, surtout l'amie et compagne de Poesía, Linda Doncella, qui porte la vie en elle. Cette dernière est anxieuse, agitée et refuse la montée sur le navire. Les hommes crient, poussent, frappent, mais elle tient tête et se cabre. Je ne peux pas l'aider, je vois la scène de loin, ils nous ont séparés des juments. Les hommes s'énervent, pressés par le temps ; ils ne peuvent pas y aller trop fort à cause du poulain qui est en elle. Cortés a insisté pour qu'on l'amène même dans cet état : il veut repeupler les nouvelles terres.

Finalement, en désespoir de cause, ils appellent Pedro, un *sanador*[6], qui a un fluide spécial dans les mains. C'est un homme calme, simple, de famille pauvre. Celui-ci arrive en courant, il pose la main sur l'encolure de Linda Doncella. Je sens d'ici l'odeur moite du poil qui exhale des vapeurs acides dues à la peur. Les soldats se moquent de Pedro, ils font des grimaces, lui lancent des insultes et jettent même de petits cailloux autour de lui pour le déconcentrer. Pedro est la risée de l'équipage. Cependant, nous, les chevaux, nous l'apprécions, il nous comprend plus que les autres et il sait nous guérir quand nous avons des blessures. Il travaille dans l'écurie familiale de Cortés. Nous lui faisons confiance. Quand il pose sa main chaude et trapue sur l'un d'entre nous, une détente délicieuse et soporifique nous gagne, nous nous sentons légers comme des nuages, nos douleurs disparaissent et, avec elles, nos peurs et notre agitation.

Pedro ne prête aucune attention aux moqueries des autres. Il est dans une bulle de connexion avec Linda Doncella.

Celle-ci, sous l'effet apaisant de cette main humaine, se calme petit à petit, ses yeux reprennent leur taille habituelle, son regard devient plus vif, son souffle revient à la normale, elle se décontracte. Elle accepte de monter sur la planche pour embarquer.

Les hommes sont en groupes sur le quai et font un

grand vacarme. Ils sont excités, nerveux, anxieux, ils parlent de terres, d'esclaves comme les Tainos[7], de femmes et d'or. Ils parlent de l'existence d'une terre au-delà de l'horizon, là où le soleil se couche. Ces soldats ont vécu dans la pauvreté des régions surpeuplées d'Espagne. Ils ont soif d'aventure et cherchent une nouvelle vie où régnera l'abondance. Ils ont suivi Cortés parce que ce dernier est connu pour son courage, qu'il prend des risques et qu'il a financé lui-même en partie l'expédition. Les soldats savent qu'il est prêt à tout. Nous, les chevaux, le savons aussi. Cortés a un esprit d'acier qui n'est pas prêt à faire des concessions. Il faut se soumettre à lui. Il mène avec une main de fer. Moi, Esplendido, j'arrive à le supporter mais pour cela je dois plier ma volonté à la sienne. Il est fier de ma stature, de mon élégance, de ma rapidité. Il tient à moi, il me concède des faveurs auxquelles n'ont pas droit les autres : des moments de liberté, des friandises. Il fait attention à moi, me préserve, se rend compte quand je suis épuisé. Il ne se l'avouera jamais : il aime les moments partagés avec moi. Si seulement il pouvait comprendre comme Pedro ou faire un pas vers moi, nous pourrions établir une véritable collaboration fondée sur le respect mutuel. Mais il est occupé ailleurs. Bien que sur mon dos, il a très souvent l'esprit tourné vers les conquêtes : des images constantes de terres, de femmes et d'honneurs de rois défilent dans sa tête. Il oublie souvent ma présence et je dois céder à sa volonté.

Nous sommes embarqués dans de larges navires. Le voyage est long, difficile, sans espace, il fait sombre, nous sommes attachés. L'on nous donne du foin mais il a une odeur de pourriture, tout est tellement humide ici. L'odeur âcre de l'ammoniac de notre urine se fait de plus en plus forte sur la paille, sous nos pieds. Certains hommes sont malades, ils ne viennent plus enlever nos crottins. Il n'y a plus beaucoup d'eau fraîche, nous sommes rationnés, l'on nous donne de l'eau saumâtre. De gros rats qui mangent nos graines parcourent le bateau : je crains que nous ne tombions tous malades. El Cordobès, un puissant étalon de race espagnole, tousse à n'en plus finir. Le grand bai, Mateo el Grande, lui, ne se sent pas bien non plus. Il est à mes côtés, une plaie purulente s'est développée sur son antérieur droit. Cortés lui-même est venu le voir, l'a ausculté et a parlé de l'abattre devant nous tous. La plaie dégage une odeur nauséabonde, je crains pour lui. Nous sommes tous fatigués, fébriles et angoissés. Notre poil est devenu terne, il est constamment humide, collant, sale. Allons-nous tous mourir ici, dans la soute de ce navire ? Qu'en est-il des juments ? De Linda Doncella ? A-t-elle mis bas ? Nous n'avons aucun contact : les juments sont réparties sur deux autres navires. Pedro vient nous voir deux fois par jour, quand il le peut. Les autres le laissent faire, ayant bien compris qu'il a un effet spécial sur nous : sans lui, nous ne serions plus là. Pedro applique des herbes sur la plaie de Mateo el Grande et il nous réconforte. À travers son esprit, nous voyons des images de la mer d'un bleu cobalt étincelant et d'une

terre bientôt accessible. De même, nous percevons de vastes étendues d'herbe pour brouter et des lacs d'azur pour nous désaltérer. Grâce aux images perçues à travers l'esprit calme et limpide de Pedro, nous avons une notion du temps, ici, tout au fond de la soute de ce large navire qui vogue depuis si longtemps sur cette mer infinie.

Pedro vient nous annoncer que nous arrivons à terre. Il est heureux comme un enfant, car nous allons tous nous remettre en état. Cependant ce n'est qu'une escale de quelques jours pour se ravitailler et réparer les navires. Ensuite, nous irons avec Cortés et ses hommes à la recherche d'une terre magique qui est là où le soleil se couche dans une lumière d'or.

Moi, Esplendido, et nous autres, chevaux, sommes tous heureux de voir la lumière de l'aube, de sentir le parfum de l'herbe et de brouter tranquillement sur cette terre lointaine qu'ils appellent Cuba. Je vois Linda Doncella au loin ; ils la tiennent séparée de nous, les étalons. Elle est fatiguée, mais son ventre est encore gros et ballonné. Linda m'envoie un message en pensée. À nouveau nous sommes tous, notre groupe de seize, connectés en esprit. Je suis le leader de tous et je les réunis avec mon esprit. »

1 Mustang : Cheval sauvage du Nord-Ouest des Etats-Unis.

2 Enrênements : Moyens mécaniques plus ou moins durs pour agir sur l'attitude du cheval.

3 Eperon : Instrument coupant qui se fixe sur la cheville, utilisé dans les disciplines équestres. Il existe des règles pour l'usage de l'éperon.

4 Noble espagnol.

5 Un des symptômes de l'uvéite qui est une inflammation de l'enveloppe uvéale de l'œil (principale cause de cécité chez le cheval).

6 Guérisseur.

7 Amérindiens de Cuba, esclaves donnés aux premiers Espagnols arrivés sur cette île.

5
Terre Nouvelle

Chapitre 5

TERRE NOUVELLE

Nous sommes arrivés le 22 avril 1519[1] à Cozumelou. Des hommes viennent nous accueillir. Hernán Cortés reste sur mon dos. Comme il a remarqué que dans cette contrée il n'y a pas de chevaux, il reste sur moi pour paraître plus grand et maintenir sa dominance. Il cherche à parler au chef de tribu, mais ce dernier se trouve dans une cité qu'ils nomment Tenochtitlan. Des hommes au corps bronzé, demi-nus[2], semblent être effrayés face à nous. Certains s'approchent un peu pour nous toucher, mais rebroussent chemin en courant. Ce qui les déconcerte encore plus, ce sont nos hennissements et nos ronflements. Ils sont plusieurs à nous observer de loin ; quant à nous, nous ne prenons pas garde à eux, tout affairés à brouter enfin sous des arbres !

Un groupe d'hommes, au torse nu et portant des plumes, s'approche de nous et me présente ce qui semble être une substance dure de couleur dorée. Je

renifle mais cela n'a pas d'odeur et ce n'est pas mangeable. Cortés, en voyant cela, jette à terre les plumes de couleur qui lui ont été offertes ainsi que la nourriture présentée dans des paniers. Il s'empare avidement de la substance dorée. Je ne comprends pas l'intérêt qu'il a pour cela. Ses yeux luisent tout d'un coup, son corps se tend, ses mains se crispent. Je n'y prête pas plus attention : les humains ont des habitudes différentes des nôtres.

Peut-être est-ce une friandise rare, spéciale ?

Après cette rencontre avec les hommes à pied et demi-nus, nous continuons notre route. Maintenant nous avons à manger et de l'eau fraîche à boire. Se joignent à nous d'autres hommes et d'autres chevaux.

Par la suite, au bord d'un ruisseau, Linda Doncella met bas son poulain : il est noir comme la nuit et porte une étoile blanche sur le front. Linda Doncella est soulagée, heureuse, mais inquiète. Elle ne se sent pas en sécurité, elle n'est pas sûre de pouvoir le protéger. Que va-t-il arriver à son poulain dans ce lieu inconnu avec ces hommes avides d'aventures ? Elle n'arrive pas à capter leurs intentions. Cortés le baptise avec l'eau du ruisseau et le nomme Estelar, « l'Étoilé ». Le poulain et sa mère resteront en compagnie de Pedro et de quelques hommes, car nous devons continuer notre chemin, toujours poussés par la volonté sans trêve de Cortés.

Après avoir traversé de nombreuses plaines et montagnes, nous arrivons à Tabasco. Là, des hommes

mi-nus nous attendent, très courroucés apparemment : ils font un grand vacarme avec leurs cris et commencent à jeter des lances. Cortés me tient d'une main de fer, j'entends les coups de feu siffler, je me cabre, affolé, mais Cortés me tient toujours et nous partons au galop.

Le galop vers l'enfer. J'entends les flèches qui sifflent, le son des pierres projetées, les impacts des balles, les cris des hommes.

Je vois la lueur des flammes, des hommes qui s'effondrent au sol en gémissant, le pourpre du sang qui se mêle à la poussière de cette nouvelle terre, le sang entremêlé de Natifs et de Conquistadors, ce sang qui coule uni en un seul ruisseau, il coule sous nos sabots pendant que nous galopons vers l'infini… Cette bataille est sans fin, je suis aveuglé par le métal luisant des épées, des lances, je vois les plumes multicolores des coiffes souillées de sable, je sens l'odeur des boucliers en cuir des Natifs, je sens le relent amer du sang, c'est le sang écarlate de Mateo el Grande gisant au sol, la jambe coupée… C'est son sang cramoisi maintenant qui coule à flots de ses naseaux. J'entends ses hennissements d'agonie, je veux l'aider mais je ne peux pas : Cortés me donne un coup dans les flancs. Les yeux de Mateo s'égarent, ils cherchent, ils se voilent de blanc, alors que Cortés me tient toujours et me jette dans cette course éperdue à travers cette masse grondante d'hommes qui s'entre-tuent, ce vacarme chaotique.

Et puis tout se fige, Cortés m'impose l'arrêt, je vois

quelques hommes mi-nus, confus et épouvantés, qui s'enfuient en courant.

Le silence.

Cortés me fait faire le tour du champ de bataille, il ne parle pas, il ne pense plus, il n'y a plus que le silence pesant qui enterre à jamais les gémissements des hommes.

Autour de nous, des hommes gisants. Il n'y a plus de mouvement, seul le flot pourpre du sang mêlé des hommes anéantis et des bêtes effondrées continue son ruissellement inexorable. Mais Cortés ne s'arrête toujours pas. Il parcourt le champ de bataille et calcule le nombre de morts et de vivants.

Mateo, lui, est parti à jamais, il ne me reste plus que son regard égaré dans mon cœur. À ses pieds, une jument grise. Elle n'a plus qu'un œil vitreux maintenant, l'autre est transpercé par une flèche, sa tête est une grande plaie béante, mais je la reconnais, c'est Alba de Luz, la compagne tant aimée de Mateo. Elle a dû se traîner vers lui dans ses derniers efforts, car son cavalier gît plus loin, le cœur transpercé d'une lance. Au moins, ils se seront éteints ensemble, unis dans l'agonie. Partis vers un monde meilleur, un monde où il n'y a pas de terres à conquérir, pas d'êtres à soumettre, pas de pouvoir, aucune fortune à gagner : un monde où les seuls mérites qui comptent sont ceux de l'amour.

Cortés boit le vin parfumé et écarlate à la bouteille,

il rit aux éclats avec ses hommes : ils célèbrent leur victoire. Nous, chevaux, sommes attachés plus loin et nous pleurons la perte de Mateo et d'Alba. Les hommes triomphants nous donnent quelques friandises, nous flattent : c'est grâce à nous que la bataille a été gagnée ! Les Natifs ont pensé que les hommes et nous sommes un seul corps de demi-dieux.

Nous, les chevaux ! Grâce à nous ? Nous n'avons pourtant rien choisi… Nous avons été menés par la force de volonté d'un seul homme, dont l'ambition nous a entraînés, hommes et bêtes, dans une spirale descendante de violence et de terreur. Cet homme a encerclé son esprit sur le nôtre, il nous a asservis pour mieux conquérir… Nous n'avons plus de liberté ni de libre arbitre. Nous sommes des esclaves.

---

1 1519 est l'année au cours de laquelle Cortés arrive au Mexique.

2 Ce sont les Mayas.

6
Malinalli

Chapitre 6

MALINALLI

Esclaves

Vingt femmes sont données en cadeau aux demi-dieux par les Mayas Chontalde Pontonchan.

Elle est là, captive, comme une jument sauvage capturée. Elle se tient au centre du groupe des femmes assises qui toutes sont attachées, prostrées, les yeux rivés vers le sol, accablées. Nous, chevaux, nous les regardons sans pouvoir rien faire. Nous savons ce que c'est que d'être attachés : avoir la peur aux tripes de ne pas savoir ce qui va arriver, de ne pas être maître de sa propre vie. Les femmes esclaves ne savent pas où elles seront menées. Avec qui ? Que va-t-il leur arriver ? Vont-elles vivre ? Et si les demi-dieux blancs les sacrifient ? Les violent ? Les vendent ? Les tuent ? Va-t-on les séparer ?

Nous sommes mal à l'aise, inquiets, fébriles, sur l'œil, car l'angoisse et le tourment des femmes

esclaves coulent au plus profond de nos entrailles, comme un fleuve sombre et nauséabond, dont la source jaillit tout au fond de notre mémoire ancienne.

Cette femme, elle est là, défiant le destin, bravant le temps. Elle se tient très droite, ses longs cheveux noirs couvrant ses seins nus, fermes et ronds, ses yeux noirs luisants, avec des pupilles de charbon portant d'innombrables contes… Incitant au rêve, comme les yeux sombres étoilés de ma Poesía, ma chère jument.

Un flot de pensées et d'images déferle de cette femme, de la même façon que pour Poesía quand elle me parlait autrefois, avant que nous n'entreprenions le grand voyage. Déconcerté, je pose toute mon attention sur cette humaine, capable de communiquer comme les chevaux. Les impressions flottent entre nous, simples et limpides, entremêlées de couleurs éclatantes, d'émotions, de pensées, de sons et d'odeurs. Il y a des accents, des pauses, des interrogations, des rires… Elle me transmet tout cela à distance : « Captive, j'épie les moindres mouvements de ta crinière noire dans la brise, j'essaye de sentir ta peau épicée de cannelle. »

Je comprends que cette femme est un pont entre nous et eux, les autres humains, elle parle notre langage.

Cortés s'approche du groupe des esclaves et indique qu'il veut voir cette femme. Je l'entends prononcer son nom : Malinalli[1]. Elle se tient droite et fière, pourtant elle a très peur, pour elle et pour toutes les autres

femmes dont elle se sent responsable. Un membre du groupe informe Cortés que Malinalli est âgée d'à peu près vingt-deux ans et qu'elle est née dans une région frontalière entre la vallée de Mexico, gouvernée par les Aztèques, et les états maya de la péninsule du Yucatán. Cortés indique d'un geste à Malinalli de parler et de dire d'où elle provient exactement. Un vent léger s'interposant entre ses mots et mon ouïe, je n'entends pas les sons mais je perçois les représentations qui émanent d'elle pendant sa prise de parole. Elle évoque des images d'herbes hautes, émeraude et lumineuses, des brins d'herbes conscientes qui rêvent et rient au vent, des herbes tressées en crin aux senteurs embaumantes sucrées, des herbes qui forment la chevelure abondante et parfumée d'une femme : son nom donné par son père bien aimé, son nom signifie « La déesse de l'herbe ». Plus tard, on la surnommera Tenepal, « Celle qui parle avec vivacité ». Malinalli, tout en parlant, projette des tableaux d'une enfance heureuse : je la vois, les tresses noires au vent, courant et sautillant pieds nus dans l'herbe haute, l'herbe odorante qui se confond avec sa jupe vert clair. Elle rit aux éclats en compagnie de ses sœurs, elle joue à cache-cache, elle mordille des fleurs jaunes aromatisées avec ses dents blanches, comme ma Poesía d'autrefois, encore jeune pouliche libre et insouciante.

Mais un jour, son père meurt, son père qu'elle aime tant. Comme elle est la fille aînée, celui-ci lui avait appris à parler les langages multiples des hommes, mais aussi le langage de l'esprit. Il l'avait amenée loin

dans les plaines, lui montrant chaque fleur, chaque plante ainsi que le langage secret de chacun. Il l'avait instruite du fait que les plantes étaient conscientes et qu'elles parlaient, sur la façon de se connecter à leur esprit. Il lui avait révélé aussi comment, grâce à elles, soulager les maladies du corps et de l'âme. Il lui avait répété qu'il fallait qu'elle apprenne vite parce qu'un jour elle en aurait besoin.

Son père, qu'elle aimait tant, lui avait expliqué comment interpréter ses rêves et guider sa vie à travers eux : un jour elle s'en servirait pour sauver son peuple, c'était donc important qu'elle apprenne, maintenant. Il lui avait appris à aimer l'aube et le coucher du soleil, à aimer le soleil brûlant ainsi que le vent, le froid ainsi que la pluie. Il lui avait révélé comment s'extasier devant la moindre bestiole et respecter tout ce qui vivait. Il lui avait appris que les frontières étaient créées par les hommes, que le soleil, les étoiles, les animaux et les plantes n'avaient pas de frontières.

Il lui avait enseigné le langage secret des animaux, le langage de l'esprit. Ainsi, elle pourrait se connecter à eux, elle pourrait les aider et aider son peuple, parce qu'un jour, il y aurait beaucoup de changements sur cette terre avec l'arrivée de demi-dieux blancs. Elle aurait alors besoin de beaucoup de force qui lui viendrait des animaux, des esprits de la nature et des esprits du ciel. Bientôt, il ne serait plus là avec elle, mais il la guiderait de loin, toujours, et elle ne perdrait pas sa force.

Son père bien-aimé, le seigneur de Paynala, un jour,

est mort soudainement. On le retrouva au pied d'un arbre, les yeux tournés vers le ciel, une main sur le cœur, tenant une fleur blanche. Cette fleur était pour elle, Malinalli. La dernière fleur.

Ensuite, ce fut le long cheminement dans la vallée des larmes et avec chaque larme, du chagrin et de l'amertume en plus.

Sa mère se remarie assez rapidement. Un homme grand et sec, différent, autoritaire, qui n'aime guère la petite fille car trop vive et parlant trop. Il établit des règles, des lois, des interdictions. Elle apprend à se taire, à observer, à analyser les mots, à écouter les pensées des autres.

Sa mère donne ensuite naissance à un fils vers lequel l'attention et l'amour de la famille se tournent. Malinalli sait qu'elle est de trop, son beau-père la traite de plus en plus mal parce qu'elle est la fille d'un autre… Sa mère ne la regarde plus, ne la protège pas, elle est faible de cœur, mais la fillette ne lui en veut pas.

Un jour, des marchands d'esclaves mayas de Ximacango frappent à la porte de la maison familiale pour la chercher… Sur décision du beau-père. Malinalli comprend soudain la prophétie de son père. Maintenant, elle va entrer dans l'obscurité de la forêt : une période sombre de sa vie déjà toute tracée. Sans se retourner ni même regarder sa mère, elle part la tête haute, sa chevelure noire au vent, car elle seule connaît son sort. Elle est vendue plusieurs fois. Les marchands

veulent briser son esprit, mais l'esprit ne se brise pas. C'est une étincelle… Une étincelle éternelle qui perdure. Son père lui avait dit : « Ni le couteau dans la plaie, ni le feu sur ta peau, ni les coups, ni l'étreinte charnelle des hommes ne pourront défaire ton esprit. Ton esprit ardent perdure à jamais et brille jusque dans le ciel. Je le verrai toujours. Regarde-moi, appelle-moi et je te protégerai ! »

Moi, Esplendido, cheval privilégié du grand Conquistador, je pense en découvrant son récit à tous les chevaux battus que j'avais vus, arrachés à leur mère, séparés de leurs frères, envoyés loin, très loin, enfermés, incompris et essayant toujours de comprendre de leur mieux ce que les humains voulaient d'eux, sans savoir quoi faire de plus pour plaire. Attachés tellement de fois, vendus et revendus, souffrant de soif, de faim, des cris, des coups… Je repense à leur regard terne, sans vie, sans éclat, le corps vide, l'esprit ailleurs… Mais c'est vrai, l'étincelle de leur volonté est encore bien là, tout au fond : d'ici, elle se voit.

Alors Malinalli raconte comment sa famille avait feint sa mort pour expliquer sa disparition du village. À la suite de ventes successives, elle fut amenée à Potonchan, puis de là, donnée aux hommes blancs, aux demi-dieux. La Malinche[2] se tait et, droite comme un arbre, elle plante son regard profond dans celui de Cortés. Il fait très chaud. L'espace est pesant de ce récit, de toutes les choses vécues et non dites, des souffrances non exprimées, mais sa fierté et sa force de

vie sont telles que son énergie subtile subjugue les hommes présents. Ceux-ci retiennent leur souffle, ensorcelés par sa grâce, sa beauté captivante et sa vivacité d'esprit. Tous se demandent lequel recevra cette séduisante femme. Cortés hésite un instant, puis il lui dit qu'elle s'appellera dorénavant Doña Marina. Il la donne en cadeau à Alonso Hernándo, le membre de son expédition de la plus noble naissance.

C'est à l'étalon de pure race que l'on donne la plus somptueuse jument. »

Doña Marina

« Son corps souple et robuste est maintenant revêtu de robes de velours pourpre et de soie. Sa chevelure brune est tressée et bridée, ses pieds nus délicats sont étreints dans des chaussons et son arôme de cannelle est étouffé par des poudres et des parfums. Doña Marina n'est plus esclave, elle a gagné sa liberté. Mais cette liberté n'est pas entière : Doña Marina traduit le nahuatl[3] et le maya yucatèque[4] aux côtés d'Hernán Cortés, elle apprend l'espagnol pour traduire les conversations entre celui-ci et l'empereur Moctezuma II… La Malinche maintenant rebaptisée Doña Marina peut conseiller les deux camps, aztèque et espagnol, dans la négociation… Son art de la diplomatie lui a octroyé sa liberté mais l'attache en même temps car elle est prise entre les deux camps. Maîtresse, traîtresse ou sauveuse ? Chacun la considère différemment. Elle, Malinalli ou Doña Marina, est un être de la nature,

unique. Guidée par son destin, elle ne peut pas faillir à sa tâche. »

Esplendido, le sublime étalon gris, est tout d'un coup en face de moi, je sors du tourbillon d'images et de perceptions envoyées par lui. J'entends sa voix puissante qui me parle à nouveau.

« La Malinche a cédé sa liberté pour sauver son peuple. Sans elle et son intervention auprès des deux camps, les Conquistadors auraient été beaucoup plus violents et destructeurs. Tu as remarqué, elle parle plusieurs langues et grâce à sa sensibilité extrême, elle comprend et parle notre langage aussi, à nous, les animaux. *C'est en comprenant le langage et l'esprit de chaque être vivant que nous nous rendons compte que nous sommes tous pareils, ainsi, nous pouvons nous unir et collaborer au lieu de chercher à conquérir et à dominer.*

Regarde-nous, ici, de ce côté, nous sommes complètement libres de corps et libres d'esprit.

L'esclavage des hommes et des bêtes de votre côté existe parce que vous n'êtes pas libres. La pratique de la libération commence par le respect de la liberté et du libre arbitre de chaque être vivant.

Regarde ce qu'il se passe de votre côté. »

À nouveau, un flot d'images et d'émotions se déploie devant moi, Alex, cavalier professionnel. J'observe la scène bouche bée : des chevaux entassés les uns sur les autres dans des vans sans eau ni

nourriture, ils étouffent. Ils ne savent pas où ils vont mais ils savent que ce n'est pas pour leur bien.

« Est-ce que cela te rappelle quelque chose qui fait partie de votre Histoire récente d'êtres humains ? »

Le degré d'anxiété, de panique et de frayeur grimpe de façon vertigineuse, ils se piétinent, ils piaffent, mais il n'y a pas de place, impossible de sortir de là, ni même la possibilité de tourner la tête. Impossible de respirer, pas d'air…

Le van s'arrête soudain, il y a des cris, des voix d'hommes, le grincement de la portière qui s'ouvre, les chevaux sortent pêle-mêle précipitamment, épouvantés, inondés de sueur, les yeux exorbités. On les dirige à violents coups de bâtons dans des enclos sombres en béton. Je sens les coups comme s'ils frappaient ma propre chair déchirée. Je suis l'un d'eux maintenant, plein d'appréhension. Ma bouche est sèche, mes membres endoloris, mes pieds meurtris par le béton. Nous sommes entassés tous ensemble dans cet enclos. L'effluve moite et âcre de la peur et de la prostration monte à mes narines. Un des chevaux bais à mes côtés, qui était haletant, s'écroule. Son cœur a explosé.

« On ne peut soumettre ni contraindre ou dominer un autre être vivant. » La voix d'Esplendido me sort de ces images cauchemardesques. « Le tyran croit qu'il domine l'autre, mais c'est lui qui est véritablement assujetti. Les jougs du tyran sont ses désirs, ses peurs et ses illusions. Ceux-ci freinent sa libération vers la

conscience.

Ici tu es esprit, tu es libre, mais là-bas, sur Terre, il faut acquérir l'affranchissement en respectant la liberté et le choix de chaque être. Ainsi, tu gagnes en conscience. La conscience est la seule réalité qui soit. Le reste est servitude : aux conditions externes, aux autres et à toi-même. Cela, tu ne le vois pas, mais c'est un asservissement tout de même. La conscience t'affranchit de cette illusion, la conscience, c'est la seule et unique liberté. »

J'essaie de réfléchir à la signification du mot conscience mais je n'en ai pas le temps.

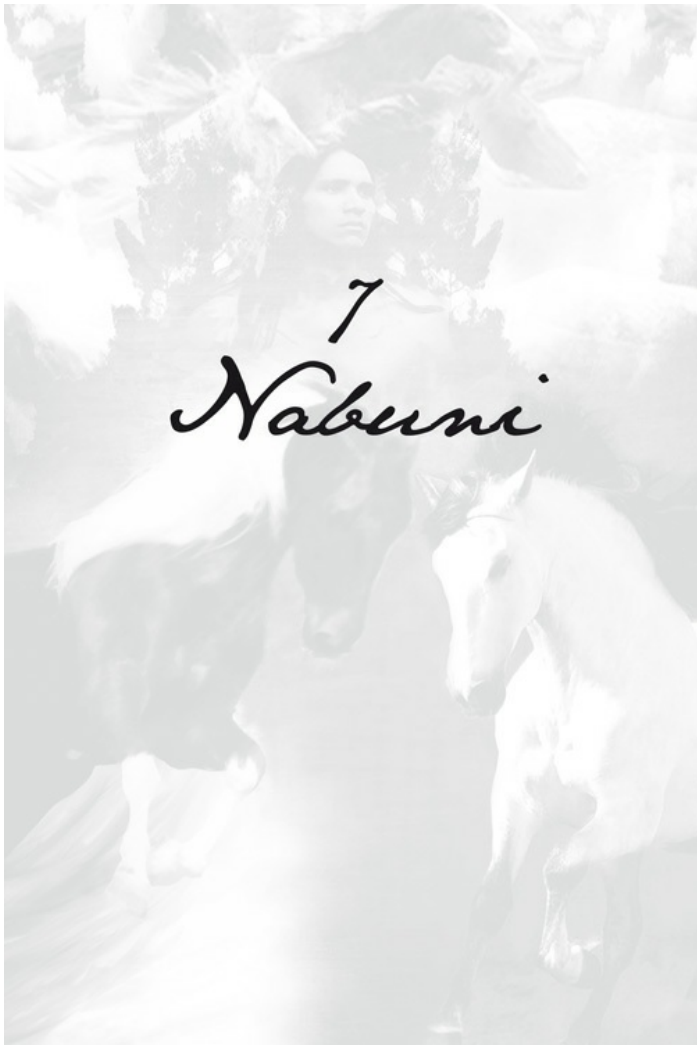
---

1 La Malinche (v. 1496-v. 1529 ou 1551), aussi nommée Malintzin, fut baptisée Doña Marina par les Conquistadors espagnols. Elle provenait des Nahua. Maîtresse de Hernan Cortés, elle joua un rôle important dans la conquête du Mexique, car elle fut son interprète et son intermédiaire.

2 Nom donné plus tard à Malinalli. De nos jours, au Mexique, la Malinche est une figure populaire très présente, aux différents aspects contradictoires : à la fois le symbole de la trahison, la victime consentante (la Chingada) ou simplement la mère symbolique du peuple mexicain moderne.

3 Langue du centre du Mexique.

4 Langue amérindienne de la famille des langues mayas.



7
Nabeni

Chapitre 7

NABUNI

« Viens, me dit Esplendido. Tu vas connaître Nabuni. » Un cheval noir à la longue crinière blanche s'avance agilement vers nous. Il est de taille moyenne. Ses oreilles courtes sont aux aguets, ses sabots sont petits et durs, ses yeux sont grands et lumineux, le blanc de l'œil est très prononcé. Je remarque les reflets argentés sur ses flancs et à la base de sa queue. Un arôme délicieux de *sweetgrass*[1] et de baies douces émane de lui. Je me tourne vers Esplendido. Un Mustang ? « Oui, me communique Esplendido. Nabuni provient de la descendance d'Estelar, le poulain de Linda Doncella. Estelar avait l'esprit libre et le cœur rebelle. Un beau jour, il s'est échappé avec d'autres chevaux et les Conquistadors, malgré tous leurs efforts, n'ont jamais pu les capturer. Entre eux, ils ont formé un groupe de chevaux autonomes et indomptés, libres comme le vent et extrêmement véloces. Ils se sont propagés dans les grandes plaines et ont vécu

longtemps sans que les humains ne les approchent jamais. Son nom veut dire “Aube”. Il porte en lui la promesse de meilleurs jours pour les chevaux de votre Terre.

Le groupe de Nabuni était mené par Tahtatzi-Nupi, “Étoile du matin”, un étalon blanc à la crinière et à la queue noires. Les chevaux sauvages sillonnaient les grandes plaines avec célérité, se désaltéraient dans les ruisseaux d’eau claire et se nourrissaient des hautes herbes jaunes des plaines. Tu sais, Alex, les Conquistadors établirent une loi qui stipulait que les Natifs n’avaient pas le droit de monter à cheval, ni de porter des armes, et ils leur faisaient croire que, nous, les chevaux, nous étions féroces au point de dévorer la chair humaine. Les Natifs avaient peur au début des *God Dogs*[2], “grands chiens magiques de Dieu”, mais ils se rendirent vite compte que nous étions des bêtes dociles et qu’eux aussi pouvaient nous monter pour acquérir plus de force et de liberté de mouvement.

Nabuni et Tahtatzi-Nupi furent attrapés au lasso un matin à l’aube par un Comanche guerrier du nom de Tosaguara, “Ours blanc”.

Au début, les chevaux résistèrent de toutes leurs forces contre la perte de leur liberté et cette cohabitation forcée avec l’homme, mais la nature intuitive et la dextérité de Tosaguara les séduisirent et ils se laissèrent dompter.

Nous, les chevaux, nous sommes des êtres libres avec un libre arbitre. Nous acceptons de venir à vous. Mais nous ne venons pas que pour vous, les hommes.

Nous venons pour vivre notre vie de chevaux et évoluer nous-mêmes. En choisissant de collaborer avec vous, nous pouvons vous aider dans votre évolution. Ce choix se fait dans cette dimension. Quand nous sommes sur Terre avec notre personnalité, nous oublions ce choix, nous sommes sujets aux lois de la matière et nous devons subir les actes et les décisions des hommes. Certains nous laissent en liberté dans un pré pour nous aider et nous aimer, d'autres nous travaillent à des fins diverses, d'autres encore nous asservissent. Cependant, à travers nous, votre évolution spirituelle peut s'accélérer si vous êtes à notre écoute, si vous nous traitez avec respect, comme les êtres sensibles que nous sommes, et si vous cherchez à déceler notre nature profonde. Cette prise de conscience vous permettra de concevoir enfin que nous sommes tous semblables. En nous respectant, vous apprenez aussi à vous estimer vous-mêmes. C'est le début du long parcours vers l'éveil de votre conscience. Qui sommes-nous réellement tous, nous, les êtres vivants possédant une conscience ? D'où venons-nous ?

C'est pourquoi tu rencontres ici Nabuni. Son cavalier compagnon, Tosaguara a accompli cette réalisation lors de sa vie terrestre. »

Je reçois subitement l'image du jeune Tosaguara. Il est svelte mais large d'épaules et musclé, il porte une chemise de peau de daim et des jambières de cuir tanné couvertes de fourrure. Il monte à cru, je le vois

accomplir toutes sortes d'acrobaties à cheval. Ses mouvements sont précis et ajustés à Nabuni, ils forment une seule entité, crinière blanche et chevelure noire entremêlées dans le vent, galopant à une vitesse exaltante.

Nabuni me transmet à travers ses grands yeux intelligents : « Avec Tosaguara, nous avons chassé le bison, l'élan et l'antilope. Grâce à moi et à Tahtatzi-Nupi, lui et ses compagnons de clan pouvaient s'approcher du groupe de bisons sans danger et abattre l'animal qu'ils avaient élu avec leurs flèches. Tosaguara avait été choisi comme leader du groupe de chasseurs car c'était un guerrier accompli, courageux, et un homme de bon jugement. Les jours de chasse, nous partions toujours à l'aube et nous traversions de nombreux ravins. Je sentais l'excitation contrôlée de Tosaguara et des autres guerriers du clan. Nous approchions toujours le groupe de bisons par l'arrière. Puis nous encerclions à demi le troupeau sans qu'aucun de ses membres ne nous voie et, au signal de Tosaguara, nous galopions à toute vitesse autour des bisons maintenant affolés. Tosaguara me guidait juste avec la pression de ses jambes, sans corde ni filet. Il me montait à cru, le torse nu. Dès qu'ils nous voyaient arriver, les bisons mâles se plaçaient rapidement à l'extérieur du cercle, les femelles au centre. Comme ils étaient surpris par l'attaque soudaine, les abattre au galop devenait tâche facile pour Tosaguara.

Je suis juste derrière le bison maintenant, Tosaguara s'apprête à lancer sa flèche dans un des organes de la

proie, je sens l'odeur chaleureuse de Tosaguara, de sa peau brûlée par le soleil et de sa sueur qui se mêle à l'odeur forte du bison, dont l'exhalaison acide trahit la peur. Dès que je perçois le son de la flèche qui pénètre la chair de l'animal, j'exécute un demi-tour rapide pour éviter que le bison blessé ne nous charge. Nous revenons à l'attaque à plein galop et Tosaguara se penche dangereusement de côté, tenant miraculeusement sur ma croupe par la force de ses jambes, je contracte mes muscles mais je sais que le fougueux Tosaguara ne tombera jamais. Il achève d'un coup vif l'animal qui essaie de fuir devant nous en projetant sa lance fermement dans son cœur.

Nous rentrons au camp victorieux, les femmes iront dépecer l'animal abattu. Tosaguara utilisera toutes les parties de l'animal pour nourrir et vêtir les membres de sa famille et de son clan.

Tahtatzi-Nupi, "Étoile du matin", était monté par Teconiuap, "le Brave", frère de Tosaguara. Nous avons parcouru ensemble des kilomètres au galop avec ce clan à une allure fulgurante, inconcevable pour les autres humains. Nous vivions avec lui une vie de nomades. Ensemble, dans une ambiance de brise douce et tiède du printemps, nous avons vécu des aventures enivrantes avec des chevauchées infinies à travers les champs jaunes de fleurs, les tourbillons de poussière, les bourrasques soudaines, les pluies, les tempêtes et le souffle glacial des grandes plaines. Nous avons parcouru les étendues vastes et vertes des

plaines où broutent les bisons pour chasser, gagner des batailles et voler furtivement dans la nuit des chevaux aux Espagnols ainsi qu'à d'autres clans indiens. Tosaguara et son frère étaient intrépides, courageux et excellents cavaliers. Tosaguara et moi formions une unité, il était un beau demi-dieu, invincible. J'étais son cheval, voué à lui, je lisais son esprit, je connaissais ses moindres pensées qu'il me signalait rapidement, silencieusement et je répondais avec vivacité. *Nous ne formions qu'un.*

J'ai perdu ma liberté sauvage dans les grandes plaines pour trouver une union absolue avec Tosaguara. C'était une vie de félicité parfaite. Tahtatzi-Nupi et moi étions toujours libres d'aller où bon nous semblait, Tosaguara nous appelait de sa voix sonore et mélodieuse et si nous étions trop loin, il nous envoyait des images avec son esprit et nous venions le retrouver au galop.

Puis, un jour, Tosaguara et son frère Teconiuap se sont unis au clan Quahadi[3], les mangeurs d'antilope, dont le *leader* était le féroce guerrier Quanah Parker, fils de la blanche Nadua[4], "Celle qui est trouvée". »

---

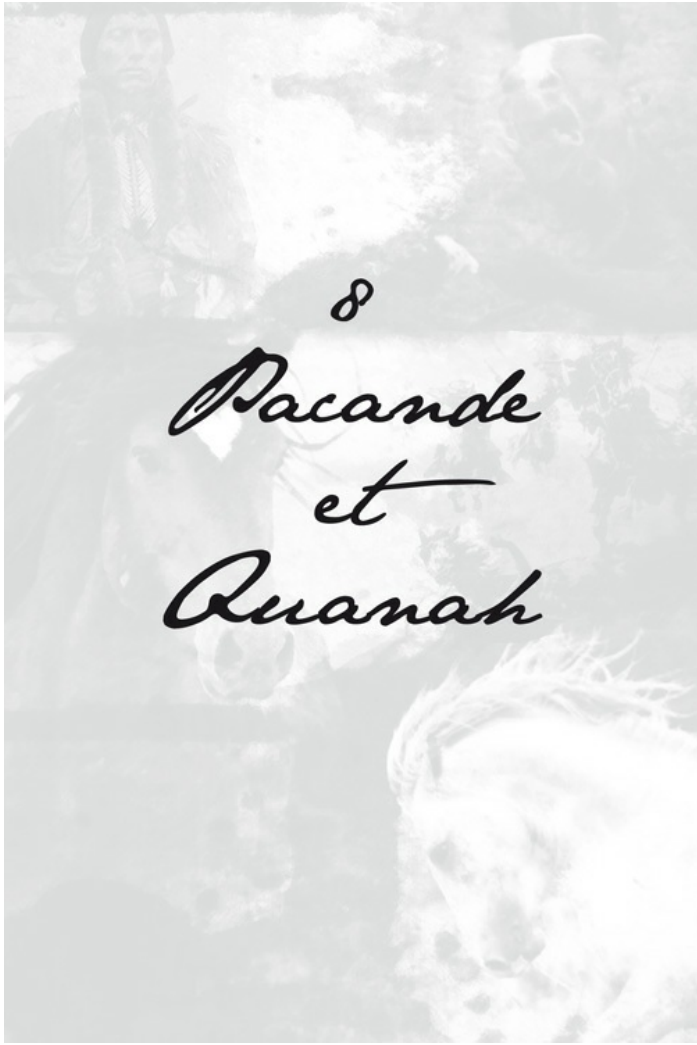
1 Herbe odorante souvent tressée par les Amérindiens et brûlée dans les cérémonies.

2 « Les Chiens de Dieu », expression utilisée au début par les

Comanches pour désigner les chevaux.

3 Clan amérindien dont le territoire est Llano Estacado. Son nom signifie « antilope » car ces animaux étaient nombreux dans cette zone.

4 Quanah Parker était le fils de Nadua, Cynthia Parker en américain, et du Comanche Noconie, surnommé Peta Nocona par les Blancs, lui-même fils du réputé Iron Jacket.



8
Pacande et Quanah

Chapitre 8

PACANDE ET QUANAH

« Je me rappellerai toujours le moment où j'ai vu Quanah la première fois. Il monte un cheval blanc nommé Pacande, "La Flèche", dont les flancs et la poitrine sont couverts de cuir brut pour le protéger. Quanah m'impressionne, il est grand de stature, robuste et très puissant. Il est torse nu et porte des jambières de cuir de daim tanné et des mocassins. Sous la peinture noire de guerre qui couvre son visage, je perçois son teint cuivré, ses pommettes hautes et saillantes. Ses longs cheveux noirs sont tressés et recouverts de fourrure sous sa longue coiffe de plumes d'aigle. Il porte des lances et des flèches à la main. Et surtout, ses yeux sont d'un bleu azur intense, tels ceux d'un aigle qui perce le ciel. Ses yeux sont bleus parce qu'il est le fils d'une Blanche capturée et d'un Comanche.

Pacande me montre en un instant sa vie avec son *leader* humain, Quanah le chef du clan Quahadi.

Guerrier féroce, infatigable, stoïque, parfois sans pitié, c'est un homme au cœur ferme mais généreux. Pacande m'indique qu'il est en symbiose parfaite avec Quanah : de l'extérieur on ne voit pas de séparation entre lui et sa monture. Quanah est un cavalier suprême, un homme de bravoure et d'habileté. À lui seul, il est apte à soulever un compagnon guerrier tombé au sol en plein galop. Il est loyal et dévoué aux membres de son clan, jamais il ne laisserait l'un de ses compagnons être scalpé, déshonoré ou mutilé. Jamais il ne torture ses prisonniers ni ne tue les femmes et les enfants. Pacande est heureux d'être le cheval de Quanah, dont il partage la vie épanouie, gorgée d'aventures, de périls et de péripéties.

C'est lui, Quanah, le dernier chef de la tribu Comanche, celui qui n'a jamais perdu une bataille face à l'homme blanc. Maintenant, Tosaguara et son frère Teconiuap, moi et Tahtatzi-Nupi, nous sommes unis à son clan et notre vie va changer. Nous allons avoir notre première bataille avec notre nouvelle tribu. Pour cela Tosaguara reçoit une potion spéciale préparée par le *medecineman*[1] pour nous transmettre du pouvoir. Tosaguara crache le breuvage au goût de plantes amères et de cendre dans ma bouche.

Cependant mon destin prend un autre sort, je ne participerai pas à cette bataille, après tout, car il y avait Weakeah.

J'avais déjà entendu son nom à plusieurs reprises. Quanah parlait souvent le soir et tard dans la nuit

autour du feu avec Tosaguara. Ils étaient devenus inséparables, comme des frères. Je broutais non loin, en compagnie de Pacante et de Tahtatzi-Nupi. Quanah parlait de la jeune Weakeah qu'il aimait depuis sa plus tendre enfance et qui était promise à un autre par son père, Chief Old Bear. Quanah passait de la colère au désespoir et donc, avec Tosaguara, ils élaborèrent ensemble un plan pour la sauver de ce mariage malchanceux. Un soir, au crépuscule, Tosaguara m'amena avec Pacante et Quanah pour rencontrer Weakeah. Il me fit comprendre que je ne devais pas faire de bruit car c'était une rencontre secrète.

Nous attendions, cachés discrètement dans l'ombre des arbres. Il faisait frais et légèrement humide. J'avais appris à rester complètement immobile, aux aguets, à l'écoute des moindres pensées et mouvements de Tosaguara.

La silhouette gracieuse d'une jeune femme se dessine à l'horizon, elle s'approche d'un pas feutré et je peux la regarder plus amplement. Tosaguara retient son souffle, ébloui par cette beauté. Weakeah a une démarche légère et discrète d'antilope, ses pieds menus chaussés de mocassins brodés effleurent le sol. Une jupe souple de peau de daim, enlaçant sa taille fine, oscille comme un roseau flexible à chacune de ses foulées. Une blouse coupée de peau d'animal couvre sa poitrine ronde. Ses longues manches garnies de franges lui donnent un air gracieux de petit animal sauvage en mouvement et les broderies de perles colorées sur sa jupe chatoient comme des lucioles au

clair de lune. Ses bracelets d'os et de perles carillonnent d'un son tamisé argenté tel le babillage des oiseaux nocturnes. Ses cheveux caramel mi-longs et lisses encadrent son visage charnu aux pommettes hautes et aux lèvres pulpeuses. Ses pétillants yeux noisette, maquillés de lignes jaunes et rouges, l'intérieur de ses oreilles enduit de peinture rouge et les cercles orange dessinés sur ses joues lui donnent l'apparence d'un oiseau exotique.

Quanah descend rapidement du dos de Pacante et étreint affectueusement la jeune femme. À son tour, Tosaguara met pied à terre et me mène vers elle. Il faut faire vite, il y a peu de temps pour notre première rencontre. Weakeah me tient par l'encolure et hume mes narines. J'aspire la fragrance de cèdre et de lilas des grandes plaines qui émane de sa peau fine couleur de cannelle. Elle me caresse, me soufflant de tendres mots. Je saisis qu'elle cherche à me comprendre et à me connaître pour me monter avec aise le jour de la fuite. Tosaguara veille et il susurre à voix basse qu'elle doit vite retourner au camp. Weakeah s'en va discrètement et disparaît entre les feuillages sombres éclairés par les rayons de lune.

Chief Old Bear, le père de Weakeah, a promis sa main à Tennap, le fils d'Ekitaocup. Celui-ci est riche et possède de nombreux chevaux. Seulement, Weakeah aime Quanah qui a pour seule richesse son cheval Pacante. Ekitaocup avait offert dix chevaux à Chief Old Bear en échange de la main de sa fille.

Quanah, inconsolable à l'idée de céder sa bien-aimée à un autre, prête serment qu'il sauvera Weakeah de cette union malheureuse avec Tennap. Il partage un jour sa détresse avec les membres de son clan qui, par dévouement, lui présentent un beau matin dix chevaux à offrir au Chief Old Bear. Seulement, Tennap est tenu au courant et il devance son rival, offrant maintenant au père de Weakeah vingt chevaux.

Weakeah, désespérée, supplie son père de ne pas la donner à Tennap, mais le grand chef, malgré sa dévotion pour sa fille, ne peut pas céder, il ne peut pas transgresser les coutumes ancestrales.

Quanah réunit à nouveau les membres de son clan et leur propose le plan qu'il a élaboré auparavant avec Tosaguara : Weakeah va s'échapper avec lui et c'est moi, Nabuni, qui la porterai vers sa liberté. Quanah et Tosaguara m'ont choisi car ils me font complètement confiance. Nous savons tous que si le clan de Chief Old Bear nous rattrape, Weakeah et Tosaguara seront certainement mis à mort. De plus, Pacante et nous, les chevaux, nous serons capturés et donnés en cadeau à d'autres membres de leur tribu. Pour moi, c'est inimaginable d'être avec un autre cavalier que mon vaillant Tosaguara.

La date de la nuit de l'évasion est déterminée. Il a été convenu que Weakeah attendra le moment propice où tous seront endormis et qu'elle s'esquivera du tipi familial. Elle nous enverra alors comme signal le son d'un oiseau nocturne répété trois fois. Les chiens du

camp la connaissent bien, elle espère qu'ils ne feront pas de bruit : elle leur parlera avant, leur promettant un surplus de nourriture ce soir-là.

Nous sommes cachés derrière les arbres et nous l'attendons. Tosaguara est à pied à côté de moi, il a posé la main sur mon encolure, il me donnera le signal d'une légère pression de cette main et dès que Weakeah sera sur mon dos, il montera Paracoa, « Arc-en-ciel », un cheval gris réputé pour sa vélocité.

Je vois la silhouette de Weakeah qui se glisse furtivement entre les arbres et je sens sa fragrance de lilas et de cèdre. Quanah est devant, sur Pacante, et Tosaguara derrière, sur Paracoa. Weakeah vient vers moi avec célérité et saute agilement sur mon dos, son poids est léger et l'appui de ses jambes est solide et feutré. Nous partons à la hâte mais dans un silence secret, doucement tout d'abord pour éviter de faire crépiter les feuilles sèches et les brindilles qui parsèment le sol, puis, une fois hors de portée d'ouïe, nous partons à plein galop. Je suis juste derrière Pacante et Quanah, toute la nuit au galop, sans nous arrêter à peine juste pour nous faire boire de temps en temps à un ruisseau. Nous rejoignons les autres membres de Quahadi, qui forment une longue ligne protectrice de chevaux, de lances et de plumes d'aigle derrière moi et Weakeah.

Pendant des jours et des jours, nous cheminons ainsi de nuit et nous nous reposons la journée pour que nous puissions brouter, car il ne faut pas que le clan de

Chief Old Bear nous rattrape. Ensuite, il faut séparer les membres de Quahadi en petits groupes afin de ne pas attirer l'attention. Cependant, Weakeah et moi sommes toujours accompagnés de Tosaguara et Paracoa. Quanah, lui, prend d'autres chemins car il est plus facilement reconnaissable. Nous arrivons à la frontière du Texas dans un lieu aride, après avoir traversé des montagnes pratiquement inaccessibles. C'est là que nous retrouvons Quanah qui choisit de s'arrêter enfin et de monter les tipis. Il y a une source d'eau limpide non loin, assez pure et abondante. Nous vivons dans cet endroit désertique quelque temps. Heureusement, ma vie trépidante avec Tosaguara reprend : il m'amène régulièrement hors du campement pour chasser et pour aller voler d'autres chevaux, des poneys ou des mules aux Blancs ou à d'autres clans. Weakeah reçoit bientôt un autre cheval, une jument baie avec une marque en forme de cœur sur le front, du nom de Temmugit, "Colibri", enlevée lors d'un des raids contre un autre clan. Au début de son arrivée à notre campement, la jument était tout affolée et craintive, mais Weakeah, en excellente cavalière d'une grande sensibilité et aussi en très habile chasseuse à l'antilope au lasso, l'a vite amadouée. Maintenant, Temmugit aime aller à la chasse. Au début je l'accompagnais pour la tranquilliser et lui servir d'exemple. Maintenant elle est sécurisée et s'aventure seule avec Weakeah pendant des journées entières. Temmugit est devenue ma compagne, j'aime être près d'elle et brouter sereinement au retour de mes aventures périlleuses

avec Tosaguara.

La tribu de Quanah prospère dans ce lieu impénétrable et aride. Nous sommes de nombreux chevaux maintenant car beaucoup d'entre nous ont été volés pendant les raids dans les ranchs des Texans. Nous, les chevaux, sommes le cœur et l'essence de vie pour les Comanches, leur force et leur richesse. Ces derniers le savent : ils nous estiment, nous traitent toujours avec égards et nous respectent, tout en nous laissant libres. Un Comanche à pied sans son cheval n'est plus grand-chose…

Petit à petit, la tribu de Quanah grandit aussi en nombre d'humains car les guerriers ont été chercher des femmes pour vivre avec eux. Finalement, au bout d'un an, après maintes délibérations, une trêve de paix est conclue sur les lieux entre Quanah, Tennap et Chief Old Bear et nous repartons vivre avec la tribu de ce dernier. Une nouvelle tribu est formée, dont Quanah est reconnu comme le grand chef. Elle est réputée dans plusieurs États pour son intrépidité et son invulnérabilité. Dans cette tribu, nous sommes une multitude de chevaux musclés, agiles, véloces et infatigables, tous à l'écoute du sifflement discret des hommes. Cette tribu s'appelle Quahadi. Tosaguara et moi, Nabuni, sommes toujours aux côtés de Quanah et de Pacante. Ensemble, nous sommes imbattables.

Or, les Blancs savent que des Comanches à cheval sont invincibles !

Un jour, nous sommes à Palo Duro Canyon avec Quanah et les autres guerriers. Un des éclaireurs vient annoncer que le colonel Mc Kenzie va nous attaquer avec sa cavalerie. J'entends la pensée toujours cohérente de Quanah qui calcule promptement la situation. Nous sommes piégés, acculés dans une région de profonds ravins : impossible d'échapper, même au galop. Quanah prend la décision désespérée de fuir à pied et de remonter le canyon en file indienne. Ils viendront nous chercher plus tard, c'est une question de survie. Quanah m'indique que Pacante et moi devons diriger le groupe de mille cinq cents chevaux. Il m'explique avec concision dans un seul soupir que nous seuls sommes entraînés et accoutumés pour le faire et que nous connaissons bien la région. Tosaguara me chuchote quelques mots d'encouragement, il me répète qu'il viendra me chercher plus tard, il m'étreint affectueusement puis je le vois s'éloigner à la hâte. Une vague d'appréhension me lacère les entrailles, je l'appelle mentalement, conscient que je ne dois pas dévoiler notre présence par des hennissements, mais il est déjà loin. Je pressens qu'il va se passer quelque chose et que je ne le reverrai plus. Je n'ai plus le temps de me rendre compte de quoi que ce soit, la cavalerie est là : un déferlement d'hommes aux uniformes bleus montant des chevaux nerveux, trépignants et contraints, la tête tirée vers le haut, les yeux exorbités. Des cris d'hommes, le sifflement de la cravache qui déchire l'air, la poussière… Ils nous encerclent comme nous encerclions les bisons à la chasse et nous acculent en

groupe hors du canyon, dans une plaine. J'entends un vacarme assourdissant près de mon oreille et je vois Temmugit s'effondrer. Temmugit, ma belle compagne, les yeux blancs exorbités, au sol avec un filet de sang dans la bouche… Je me cabre, je rue et j'essaie de tourner en arrière comme avant, quand j'évitais d'être chargé par le bison. Mais les chevaux sont tous terrifiés, je suis cloué sur place, c'est un fracas de fusillades et de confusion tout autour de moi, les détonations couvrent les hennissements d'épouvante, les chevaux se cabrent, tournent, tapent, donnent des coups de cul, essayent d'échapper aux décharges de la mort, au chaos, mais ils s'écroulent tous. Il y a du sang, de la fumée, des membres sectionnés, une odeur de chair brûlée. Je vois Pacante, mon frère, mon ami, mon compagnon d'aventures, le cheval du grand chef Quanah, qui essaie de diriger le groupe restant hors de la plaine, il galope vers l'infini, vers la liberté, vers la vie, puis il trébuche et succombe lui aussi. Pacante, pas lui, Pacante, l'invincible…

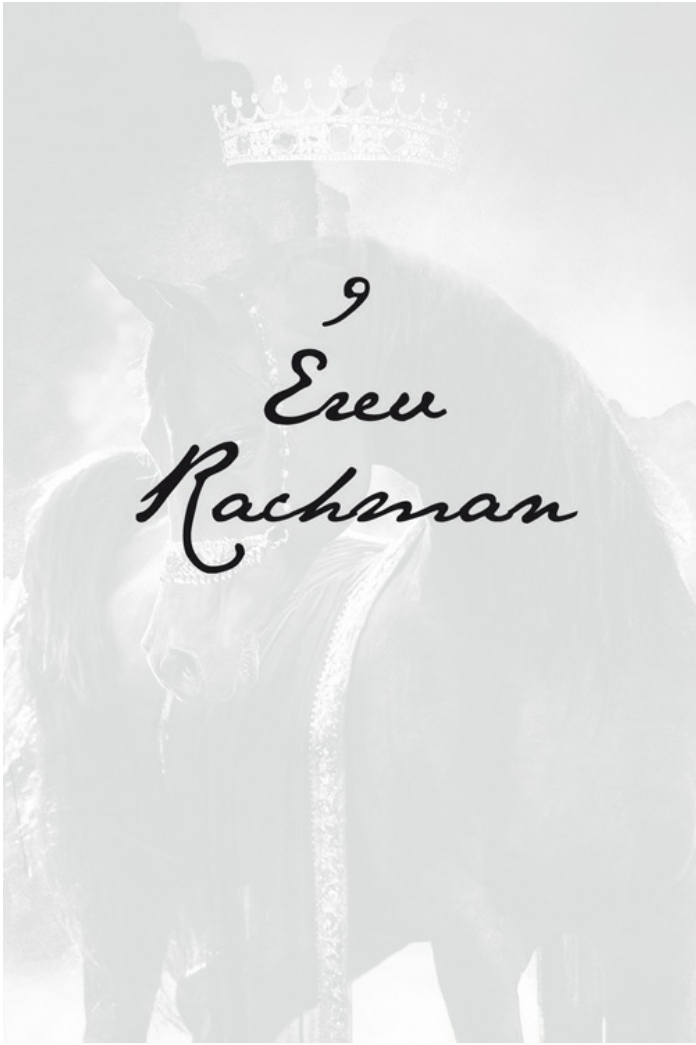
Alex, mes yeux ont tout vu. Je suis tombé, foudroyé, le dernier après le courageux Tahtatzi-Nupi, "Étoile du matin", celui qui était autrefois le *leader* de notre troupeau. Il n'y a plus d'aurore ni d'astre du matin. Il n'y a plus qu'une nuit noire sans fin. Un massacre sans nom, mille cinq cents chevaux abattus d'un coup, un déluge de sang, de poussière et de mort. Quanah et Toscaguara n'ont pas entendu, ils étaient déjà de l'autre côté du canyon. Je savais que c'était fini pour

eux ; sans nous, chevaux, c'était la mort. Une fraction de leur âme est partie avec nous. Quanah ne s'en est jamais remis. Il a pleuré ma perte et perdu le goût de la vie. La tribu Quahadi s'est rendue aux Blancs après notre extermination. Notre sang de cheval a inondé la terre d'Amérique. Le massacre au pied du canyon de Palo Duro, ce jour-là, a conclu la vie libre des derniers Comanches et, avec eux, le respect, la liberté, l'union harmonieuse de l'homme et du cheval.

Moi, Nabuni, je porte en moi la mémoire de ce qu'est la collaboration entre le cheval et l'homme. Je suis l'aube d'un nouveau jour, Alex, où les chevaux seront à nouveau reconnus comme des êtres conscients et affranchis. »

---

1 Homme-médecine.


9
Ereu
Rachman

Chapitre 9

EREV RACHMAN

L'aube

La clarté estompe les images, je me sens happé vers le haut, toujours avec la présence réconfortante de Conocer à mes côtés, à nouveau enveloppé dans son élan. Nous nous élevons dans une impulsion vertigineuse. Dans la grandeur de ses yeux dorés, je commence à capter le sens des mots de Nabuni, à percevoir l'écart qui existait entre moi et Hercule. Je ne peux pas le décrire ni le définir encore, mais j'ai une vague notion qui affleure à mon esprit, une compréhension translucide comme la senteur d'une fleur exotique… Elle embaume l'air de son parfum luxuriant et fugace, il est impossible de la capturer… Mais si je pouvais la saisir, cela engagerait une nouvelle relation avec la vie elle-même, dans laquelle je ne demanderais rien à l'autre : aucune attente, ni performance ni amour en retour. Une existence où je

n’aurais pas de préoccupations sur ce que l’on pense de moi, sur ma valeur, sur le fait d’être aimé ou non. Ce serait une relation à la vie plus intime, plus authentique. L’expérience sincère et intime d’être tout simplement dans le partage avec Hercule.

Je vois au loin des dunes dorées et des spirales de feu et de lumière. Je suis avec Conocer dans un autre lieu, il m’explique sans mots que c’est une autre fréquence que je perçois comme un lieu géographique. Tout brille ici, tout est effervescent de lumière et de douceur tiède.

Une jument noire arabe s’approche de nous. Son poil satiné luit comme le ciel mystérieux de la nuit. « Elle s’appelle Erev Rachman[1] », me dit Conocer. Sa démarche est déliée, gracile, délicate et puissante à la fois. Je me demande ce qu’il va se passer cette fois-ci. Je commence à saisir que les rencontres avec les chevaux dans ce lieu de l’autre côté ne sont pas inopportunes, elles ont une raison d’être.

Erev Rachman s’avance élégamment vers nous, elle semble caresser l’espace, sa robe étincelante contraste sur le fond ambre de ce désert impressionnant. Un arôme captivant de nénuphars, de lys bleu et de jasmin d’Arabie émane de sa robe. Elle rejoint gracieusement Conocer et pose la tête tendrement sur son encolure. Ils restent un instant unis, en silence, et un flot d’amour m’envahit, je ne peux plus penser, en les regardant je suis dans une extase de béatitude. Leurs

robes frémissent et exhalent un arôme envoûtant.

Ils se séparent mais je sens qu'ils restent unis. Erev Rachman me regarde de ses grands yeux noirs veloutés.

« Venez ! »

Nous nous retrouvons dans ce qui semble être une magnifique cité d'or, édifiée sur des vallées verdoyantes. Un cours d'eau translucide passe près de là. La magnificence et le rayonnement de cette architecture sont si grandioses que j'en suis bouche bée.

Erev Rachman me montre un homme grand, au torse nu de bronze, dont les cheveux châtains cuivrés et ondulés couvrent les larges épaules. Ses yeux, bleu Méditerranée, scintillent comme la mer de Galilée.

« Il était un temps où régnait votre roi Salomon, me murmure Erev Rachman à l'oreille. J'étais sa jument favorite, je venais d'Égypte. »

L'homme cajole affectueusement Erev Rachman et lui souffle dans les narines. Il ne semble pas nous voir, moi, Alex, ni Conocer non plus. Tout d'un coup, je sens l'impulsion vertigineuse, maintenant devenue familière, me soulever.

Je vois un nombre infini d'espaces réservés aux chevaux du roi.

« Quarante mille[2] », me transmet Erev Rachman.

Un psaume mélodieux flotte vers moi, ce sont les mots d'Erev Rachman qui touchent mon esprit.

« Nous étions si nombreux, tous en provenance d'Égypte et de Kue. Le roi nous aimait, nous, les chevaux. Nous étions plus nombreux que toutes ses femmes et concubines réunies. Il nous a fait construire des écuries splendides à Jérusalem, Hazor, Megiddo et Gezer et d'autres bâtiments pour les chariots. »

La nuit est impénétrable et douce. J'ai la sensation que nous marchons vers les étoiles qui se dessinent sur le fond bleu sombre du ciel.

« Salomon m'a choisie pour l'accompagner dans sa quête. Nous marchons tous les deux, une rare fois où il n'est pas entouré de multiples personnes. Nous allons ensemble à Gibeon car c'est le lieu le plus élevé et donc le plus propice pour les prières. Salomon veut offrir des sacrifices, il veut témoigner son amour au divin et lui parler, car il cherche des réponses.

Moi, Erev Rachman, je l'accompagne aujourd'hui, je l'accompagnerai toujours, jusqu'à mon dernier souffle. Je l'attends. Le feu de l'autel brûle et crépite, une odeur épaisse de brûlé monte à mes naseaux. La fumée est opaque, j'entends la voix de mon roi qui prie avec ferveur à voix basse… Une agréable somnolence m'envahit.

Le son des grillons dans la nuit et la fraîcheur nocturne me ramènent à la réalité. La lourde fumée s'est dissipée. Je vois mon Salomon éreinté, des gouttes de sueur sur son front, il est appuyé contre le tronc d'un grand arbre. Il se relève un peu pour m'offrir de l'eau fraîche, puis s'allonge à même le sol,

enroulé dans ses couvertures, et s'endort rapidement. Je le garde, éveillée, écoutant les sons de la Nature autour de moi.

Il dort, il rêve ; je vois les images de son rêve. C'est bien la première fois que je vois cela, je ne comprends pas très bien pourquoi. C'est comme si je pouvais entrer dans son esprit et regarder les visions de son rêve… Une lumière fulgurante s'approche de lui. Cette lumière éblouissante, qui contient tout, fait exploser le cœur de Salomon d'un amour infini, amour qui se transmet aussi à moi, Erev Rachman, témoin du rêve de mon roi. Je suis à l'intérieur de son rêve.

Dans cet état, plus rien ne compte pour lui, ni son statut de roi, ni sa vie, ni ses émotions attachées à sa vie. Il n'y a plus que cette somptueuse lumière qui est le Tout et qui lui parle. C'est cette même lumière qui est venue à moi, le jour de mon départ de la Terre, je l'ai reconnue.

Elle accueille tous les êtres, quels qu'ils soient. La voix lui demande quel est son plus grand souhait, car il lui sera accordé ce qu'il désire. Salomon, sans hésiter, choisit d'avoir le discernement et la sagesse. J'entends alors clairement sa réponse, puis plus rien, le silence de la nuit recouvre nos deux esprits comme une épaisse couverture de velours.

Ce grand cadeau n'est pas offert souvent aux humains, Alex. Salomon ouvre les yeux à l'aube et regarde autour de lui. La première chose qu'il voit, c'est moi, Erev Rachman. Nos esprits s'unissent. Il me

comprend totalement, il sait qui je suis et je me rends compte qu'on lui a accordé le langage de l'esprit. Salomon rit aux éclats tellement sa béatitude est grande. Il court comme un fou les bras levés au ciel : il remercie le Créateur, il le loue en chantant. Je galope allègrement derrière lui, je partage son euphorie, ses effusions de bonheur ! Nous jouons ensemble, je cours et je le rattrape, je le tire par la manche de sa tunique en coton. Jamais je ne me suis sentie ainsi : épanouie, j'ondule dans la félicité simple et délicieuse de cette compréhension unique entre homme et cheval.

Salomon entend le braiment d'un âne au loin, il saisit ce que ce dernier veut dire ! Il entend les oiseaux, il comprend leur langage ! Il entend le rire des brins d'herbe dans le vent et il connaît leurs soupirs… Il m'entend, moi, Erev Rachman, il saisit qui je suis intégralement : il connaît mes pensées, mes états âmes, mon esprit.

Alex, Salomon a reçu le langage des bêtes et de la nature avec la capacité de discerner le faux du vrai.

Après cette nuit avec moi à Gibeon, la sagesse légendaire de Salomon s'étend jusqu'aux contrées lointaines. La grandeur et l'opulence de son règne aussi, du fleuve Euphrate au nord-est jusqu'au sud de l'Égypte. Son territoire est renforcé par de multiples alliances diplomatiques. Mais vois-tu, Alex, avec le temps, Salomon change, il devient de plus en plus ambitieux et veut construire un immense palais pour contenir le temple sacré où il placera l'Arche

d’alliance. Nous, les chevaux, nous le regardons faire. Nous sommes impuissants. Salomon accumule femmes et concubines et fait édifier de multiples petits temples pour que celles-ci puissent vénérer leurs propres dieux. »

Erev Rachman me regarde et ses grands yeux nuit sombre s’attristent.

« Mon Salomon, hélas, a obtenu la sagesse du discernement mais il s’est perdu en chemin. Il ne distingue plus le vrai du faux, il ne sait plus ce qui compte, il s’abandonne lui-même. Pour construire sa cité colossale, il utilise des esclaves : des Hittites, des Armorites, des Perizzites, des Hivites et des Jebuzzites. Cela lui a pris treize longues années. Il enlève aussi les hommes de leurs fermes pour son service. Les ouvriers sont maltraités, mal nourris et fouettés. Quand ils sont vieux, malades ou inutiles à la tâche, on les abandonne, ils ne reçoivent pas de soins. Les sujets de son règne croulent sous les taxes, ils deviennent amers et aigris, n’admirent plus leur roi. Certes, Salomon a érigé la cité de David, une cité de grande magnificence et d’opulence, entourée d’une forte citadelle. Il a bâti un palais somptueux pour la fille du pharaon qui est maintenant son épouse. Ses cités s’étendent aux montagnes de Judah et de Jérusalem. Mais comment un homme tel que Salomon, avec sa connaissance, a-t-il pu en arriver là ? *La sagesse, même celle gracieusement donnée par le divin, doit être renouvelée tous les jours. La vraie sagesse, c’est l’écoute de son propre cœur.* Le

domaine d'un roi, aussi grand soit-il, reflète le caractère et les actions de son souverain. Maltraiter ses sujets est comparable à se manquer de respect à soi-même. À quoi servent les fabuleux jardins, les nouvelles routes et les cités fastueuses si ses sujets vivent dans la pauvreté et ont des marques de fouet sur le dos ?

Salomon, fils de David et de Bathsheba, finira par perdre Jérusalem, car petit à petit, il se détruit lui-même.

Alex, la sagesse sans la compassion peut être dangereuse…

Nous tous, chevaux de Salomon, avons assisté sans pouvoir rien faire à son déclin, sachant que son règne s'écroulerait quand il serait dans la vieillesse, qu'il n'y aurait plus de magnificence, ni d'abondance, ni de richesses, ni de bien-être pour les chevaux…

Alex, je te raconte cela parce que nous regardons d'ici de nombreux chevaux sur votre Terre. Nous souffrons de voir leurs peines. Que ce soit des chevaux de sport ou de loisirs, ils sont souvent forcés au travail pour que le cavalier puisse gagner ses prix, ils sont trop souvent utilisés, maltraités et battus. Quand ils ne sont plus compétents, en fin de carrière, malades ou blessés, ils deviennent encombrants. Ainsi, puisqu'ils ne sont plus utiles, ils sont vendus à des marchands de bestiaux ou envoyés dans des foires aux enchères comme les esclaves autrefois ou alors ils vont directement à l'abattoir. Les conditions dans lesquelles

vivent d'innombrables chevaux sont indignes. Bien trop souvent, les cavaliers ferment les yeux sur leur devenir. Toi-même, Alex, tu ne t'es jamais posé la question de savoir ce qui leur arrivait en fin de carrière. Où vont-ils quand ils ne servent plus ? Même la retraite n'est pas toujours ce que tu penses. Ils sont emportés discrètement et personne ne sait plus rien d'eux. Cependant, ces chevaux ont donné à leurs cavaliers leurs meilleures années et toute leur âme.

Salomon, avec sa sagesse, nous disait : "*Car le sort des fils de l'homme et celui de la bête sont pour eux un même sort ; comme meurt l'un ainsi meurt l'autre, ils ont tous un même souffle, et la supériorité de l'homme sur la bête est nulle car tout est vanité*[3]."

Je t'ai narré l'histoire de mon roi Salomon. Si le degré de connaissance sur votre Terre surpasse le degré d'amour et de compassion, il n'y aura plus d'équilibre, la Terre se rebellera et reprendra ce qui lui appartient. C'est une loi universelle. Le degré d'amour se gagne en respectant la liberté et en traitant gracieusement chaque être vivant…

Tout aurait pu changer. Il était donné à Salomon une opportunité unique de tout transformer par l'amour… »

Erev Rachman frotte sa tête contre moi, je sens la chaleur de son souffle et son arôme de nénuphar et de lys bleu contre ma joue. Elle se tourne vers Conocer.

« Regardez ! »

Je vois la silhouette svelte et gracieuse d'une femme

à la peau noire éclatante. Il me semble qu'elle porte des voiles aux tons arcen-ciel mais je me rends vite compte que ce sont des reflets de lumière qui émanent d'elle. La femme trempe son pied nu dans un ruisseau diaphane. De suite, de petits poissons multicolores opalescents entourent sa cheville et forment autour d'elle de petites bulles lumineuses et sonores, pétillantes comme des éclats de rire.

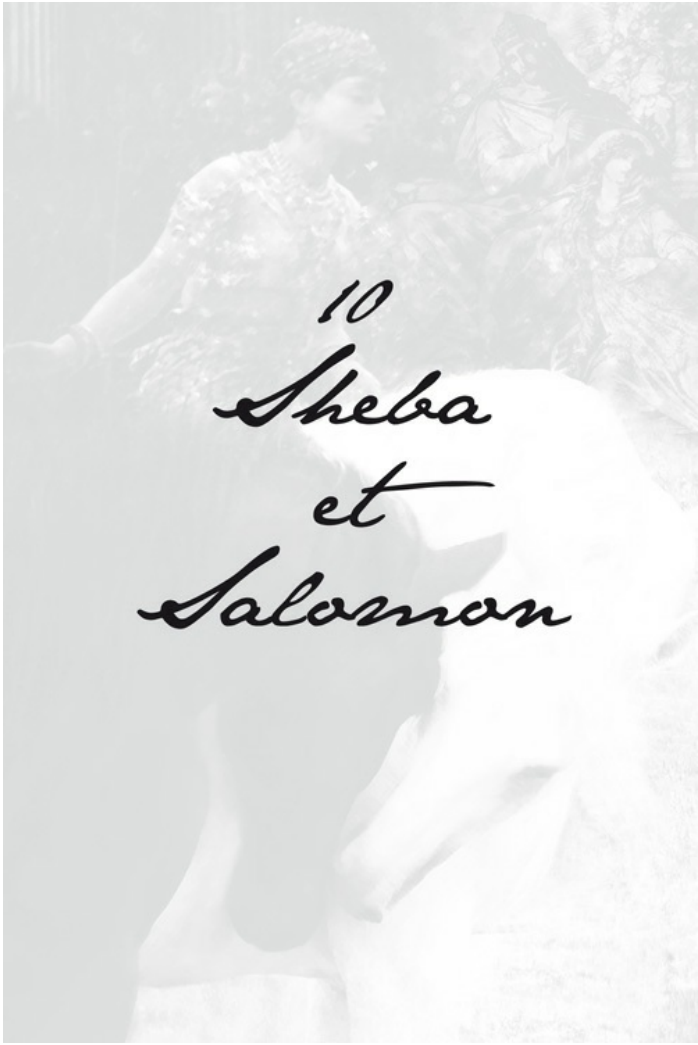
« Sheba, me transmet la voix mélodieuse d'Erev Rachman. Sheba, éblouissante de beauté, la reine de Kush, celle qui est venue conquérir le cœur de Salomon. Regarde-la, c'est elle ! »

---

1 En hébreu, *erev* signifie « soir » et *rachman* « compassion ».

2 *Premier Livre des Rois*, 4, 26.

3 *Le Cantique des Cantiques* et *L'Ecclésiaste* ont été écrits par Salomon.



10
Sheba et Salomon

Chapitre 10

SHEBA ET SALOMON

« Un jour, Salomon m'amena dans le désert avec mon compagnon de jeux Chochmah[1], un hongre de la région de Kue. Il faisait très chaud alors, et il n'y avait pas d'arbres pour se mettre à l'ombre. Salomon s'agenouilla en prière sur le sable ardent. Nous l'attendions, impatients de rentrer aux écuries du palais auprès de nos compagnons, de brouter l'herbe fraîche dans les prés verdoyants et de nous désaltérer dans les cours d'eau limpides.

Après une longue prière, Salomon attacha une note aux pattes de Kherut[2], le joli petit oiseau aux ailes d'azur qui avait accompagné notre route de ses chants joyeux, perché sur l'épaule droite de mon roi. Celui-ci lui parla à voix basse, d'un ton suave et câlin. Le petit oiseau, en l'écoutant, gonflait sa gorge de félicité, ses paupières à demi closes, et laissait échapper de petits gazouillis mélodieux.

Puis Kherut s'envola tout d'un coup dans le ciel

lapis-lazuli, vers le soleil flamboyant, de l'autre côté du désert de sable, vers le royaume de Kush[3].

Quelque temps après, nous étions tous là, les chevaux attitrés de Salomon, à attendre en ligne, nos crinières tressées avec des rubans de soie et parsemées de fleurs écarlates. Une longue caravane suivie de dromadaires déferla devant nous. Salomon, en selle sur mon dos avec Chochmah à nos côtés, attendait celle qu'il avait appelée de l'autre côté du désert, au sud de l'Arabie. Je le sentais anxieux, désireux, fébrile. Il se demandait qui était cette femme. Il avait besoin d'elle pour obtenir les épices et les autres produits de sa terre et aussi pour créer des routes de commerce. Cependant, il voulait aussi connaître la femme elle-même et non pas seulement la reine du royaume fastueux de Kush. Il y avait des rumeurs selon lesquelles elle avait pactisé avec les esprits de l'obscurité et n'avait pas des jambes de femme humaine mais des sabots de chèvre.

Salomon voulait savoir la vérité : il fit aménager un ravissant étang irisé aux portes du palais, étang qu'il fallait traverser pour y pénétrer. De cette façon, le roi pourrait s'assurer que les pieds de la reine étaient bien humains. L'eau de cet étang était d'une teinte azur et translucide. Parfois, Salomon nous y amenait et nous prenions plaisir à nous y abreuver car son eau céleste, bien que peu profonde, était délicieuse. Nous nous amusions à jouer avec les petits poissons multicolores tout au fond, à les pousser avec notre langue, formant

ainsi de petites bulles à la surface de l'eau. Pendant ce temps, Salomon s'asseyait sur le bord jonché de narcisses et de nards, les pieds dans l'eau cristalline, se plaisant à s'imaginer la venue de la mystérieuse reine du royaume de Kush, au sud de l'Arabie.

Aujourd'hui, elle est là, finalement arrivée après sa longue traversée du désert brûlant, nous allons la voir… Elle doit traverser l'étang pour s'avancer vers nous.

Moi, Erev Rachman, Chochmah et notre roi attendons avec impatience.

La voilà enfin ! La reine Sheba descend de la caravane, elle se dirige vers nous. Je sens frémir Salomon sur mon dos. Accompagnant la souveraine, de nombreux serviteurs portent des cadeaux d'or et de pierres précieuses, ainsi que toutes sortes de boîtes décorées contenant des épices, du safran et des résines d'oliban et de myrrhe.

La silhouette svelte de Sheba est vêtue d'une longue tunique aux couleurs nacrées qui chatoient dans la lumière du jour, un voile opalin couvre ses cheveux noirs torsadés et parsemés de fleurs blanches odorantes. Sheba se dirige vers l'étang, elle hésite, Salomon retient son souffle et moi avec lui. Elle soulève ses jupes moirées et nous apercevons son joli pied menu qui effleure la surface liquide iridescente, avant de se tremper délicatement en entier. Tout de suite, les jolis petits poissons bariolés encerclent sa jambe gracieuse. Sheba éclate de rire, un rire au timbre cristallin qui porte de multiples promesses de délices à

savourer, un rire qui incite à l'amour, un rire qui transperce le cœur de mon roi et y scintillera pour toujours.

Salomon met de suite pied à terre. Sheba vient vers nous, un exquis parfum exotique et sensuel de fruits, d'épices et de vanille se dégage de sa peau. Salomon ferme les paupières et respire de plaisir. Il les entrouvre rapidement, curieux de voir enfin le visage de cette femme qui est venue de l'autre côté du désert de sable.

Sheba lève délicatement son voile opalescent brodé de fils d'or et regarde le roi Salomon droit dans les yeux. Celui-ci contemple la perfection de son visage, la ligne gracieuse de son cou de gazelle paré de perles, sa peau satinée qui luit au soleil, ses lèvres vermeilles, charnues comme des mûres épanouies, ses dents blanches étincelantes, son regard éloquent, profond et mystique telle une source souterraine, occulte et enchanteresse.

Le cœur de mon roi chancelle. Il regarde à la dérobée son buste rond et séduisant qui incite à la volupté, puis il lui tourne le dos rapidement. avec un signe d'invitation à le suivre au palais ; je reste avec Chochmah au bord de l'étang.

Les jours suivants, Salomon m'oublie un peu même si je suis sa favorite. Il reste toute la journée au palais et ne sort que pour des promenades avec la reine Sheba, si attrayante. Chochmah et moi avons le privilège de rester dans une partie des jardins où l'herbe est luxuriante, sous les fenêtres de la chambre

royale. Nous entendons les rires ravis de mon roi et de la reine qui s'échangent des devinettes jusque tard dans la nuit. Je suis heureuse de retrouver mon Salomon comme avant, le cœur léger, épanoui et sincère. Il captive la reine par sa grande sagesse, ses paroles sereines et sa connaissance du monde naturel. Elle, à son tour, l'envoûte par son esprit espiègle et énigmatique, sa fine compréhension du monde subtil. Pendant six mois, ils échangent jour et nuit leurs contes ainsi que les secrets ensevelis de leurs cœurs.

Salomon vient malgré tout me parler tous les soirs et me chuchoter à l'oreille. Les soirées sont belles et douces, l'air embaume de grenadiers en fleurs et de roses écloses.

Salomon vient vers moi, je respire le bouquet de myrrhe et d'encens qui exhale de ses mains, il me parle de Sheba. Elle a ravi son cœur, il désire s'unir à elle de façon charnelle. Mais comment faire ? Elle est vertueuse, pure comme le lys. Salomon me demande comment œuvrer pour qu'elle se laisse séduire. Il me caresse avec nonchalance mais c'est la peau brûlée par le soleil de Sheba que ses mains frôlent ; il me regarde mais c'est dans ses yeux de colombe qu'il sombre ; il partage avec moi l'eau fraîche du puits mais c'est le nectar de sa bouche qui l'enivre. Salomon aime respirer mon odeur, il dit que je suis à moi toute seule le parfum de l'Égypte mais aujourd'hui, c'est elle, sa peau de miel et de cannelle épicée qu'il inhale ; il natte ma crinière noire mais ce sont ses cheveux soyeux garnis de fleurs de nards qu'il tresse ; il frotte le pelage

velouté de mes flancs, mais ce sont ses seins doux comme deux faons[4] qu'il caresse ; il m'offre des friandises de plantes aromatiques mais ce sont les fruits exotiques de leur passion qu'il désire savourer en partage.

Je suis sa jument, je ne peux pas répondre à ses questions. Il murmure à mon oreille que c'est la dernière nuit : elle part demain. Une ombre de tristesse et de désespoir pointe dans ses yeux, Salomon me dit au revoir, son cœur est lourd. Je mordille gentiment la manche de sa tunique et je tire dessus, lui suggérant ainsi de la retenir encore une nuit. Salomon sourit à nouveau : il a compris, il va la supplier de rester encore une nuit au palais. Salomon a une idée, il va préparer un festin fastueux aux mets fortement épicés, accompagnés d'un vin lourd et sucré.

La dernière nuit… Combien de fois Salomon viendra auprès de moi pour me parler de cette dernière nuit avec sa bien-aimée…

Le long repas partagé est chargé d'épices, de vin, de langueur et de contes. Ils ne peuvent pas se séparer. Finalement, après maintes supplications, la reine accepte de dormir dans les chambres du roi, dans des lits séparés.

Aucun des deux ne trouve le sommeil car leur cœur brûle de désir et de tristesse… Dans la nuit, Sheba se lève pour prendre de l'eau et désaltérer sa bouche brûlante[5]. Salomon l'entend, il se lève et lui offre un verre d'eau. Elle accepte et aussitôt, il l'étreint avec

ardeur, elle cède comme une biche encerclée par les flammes. La reine avait promis de ne rien accepter de lui mais elle a rompu sa promesse, assoiffée par les épices du repas.

Les deux amants mêlent leurs souffles et leurs corps et s'enivrent la nuit entière du vin parfumé de leur passion.

Salomon me dira souvent que ce fut la plus glorieuse nuit d'amour et de volupté qu'il ait connue avec une femme.

Ainsi comblé, il somnole à la pointe de l'aube, dans les bras de sa bien-aimée, épuisés tous les deux par tant de délices ; il rêve que le soleil quitte à jamais Jérusalem pour ne plus revenir…

Salomon me tient, il pose son visage tout contre ma tête pour cacher ses larmes, Sheba se penche vers son visage et lui donne le dernier baiser d'amour. Ses cheveux de nuit parsemés de gouttes diamantées de rosée s'entremêlent à ma crinière tandis que sa fragrance de nards, de vanille et d'épices se pose doucement sur mon pelage.

Sheba cache ses larmes sous son voile nacré, elle quitte Jérusalem, la cité de David, elle repart dans la fraîcheur matinale, elle ne regardera pas en arrière. Elle traverse le jardin de noyers, les vignes et la forêt de cyprès, pour s'acheminer vers le désert de sable qui la sépare de son bien-aimé. »

Les images s'arrêtent, Erev Rachman ajoute maintenant : « Je suis émue, Alex : Salomon a laissé partir son amour, son astre, c'était sa dernière chance, elle ne reviendra plus.

L'amour vrai c'est une source d'eau vive, par elle tu peux atteindre la conscience :

"Car l'amour est fort comme la mort.

Ses ardeurs sont des ardeurs de feu,

Une flamme de l'Éternel"[6]. »

---

1 En hébreu, signifie « sagesse ».

2 En hébreu, signifie « liberté ».

3 Le nom pour Éthiopie. Le royaume de Kush ou Kousch est l'appellation donnée par les Égyptiens antiques au royaume qui s'établit au sud de leur pays.

4 *Le Cantique des Cantique*s, 4, 5-7 : « Comme deux faons sont tes deux seins, Comme deux jeunes gazelles qui sont jumelles Et qui vont paître parmi les lis. »

5 *Premier Livre des rois*, 10 :13.

6 *Le Cantique des Cantiques*, 8 :6.

11

Sarantsatsral

Chapitre 11

SARANTSATSRAL

Erev Rachman se tourne vers Conocer et frotte affectueusement sa tête contre son encolure. Je suis à nouveau aspiré par cette extase d'amour qui émane d'eux, m'entoure et m'embrase comme un feu ardent. Je m'éveille à l'amour, je deviens un brasier vivant…

Autour de moi, il n'y a plus rien, je ne vois plus ni Erev Rachman ni Conocer, je ne sais pas où ils sont, je ne sais pas s'ils existent, s'ils ont existé. Il n'y a plus rien, que du vide, mais je n'ai pas peur des ténèbres, je ne cherche pas mon chemin, car je me rends compte qu'il n'y a plus de chemin, plus d'avant ni d'après, ni d'aller, ni de retour, juste le moment présent, vide. Sans pensées, sans notion de ma personnalité d'Alex, je suis simplement une existence qui bat à l'intérieur de ce brasier ardent.

Je reste seul au centre de la nuit, de ma nuit, dans la quiétude de l'ombre, dans la pénombre de l'incompréhensible, éclairé par le flambeau irradiant

de mon cœur. J'écoute mon intérieur, je contemple qui je suis. Je ne suis plus qu'une lueur de conscience dans une vaste étendue de rien.

« Je suis Sarantsatsral. »

La voix me sort de ma contemplation exaltée.

« Cela signifie "Lumière de lune… qui disperse les ténèbres". »

Je regarde dans le crépuscule et je vois un petit cheval à la robe dorée, à la crinière et aux extrémités des membres noires. On dirait une robe isabelle[1], me dis-je… Son pelage dense éclate de clarté d'or et dissout l'obscurité.

Je regarde la jument avec curiosité : elle est petite, son encolure est courte et large mais gracieuse. Sa croupe est bien musclée, la corne de ses petits sabots noirs luisants est très dure. Son abondante crinière noire est longue et resplendissante. Ses yeux sont comme deux astres qui pétillent de compréhension. D'elle émane une exhalaison exquise et fraîche de pins et d'étoiles des glaciers[2]. Elle hennit joyeusement et je vois un groupe de chevaux qui sort des montagnes pourpres à l'apparence volcanique.

Un lac pur de cobalt glacial se forme soudain devant nos yeux. Les petits chevaux prennent chacun leur tour pour y boire.

« Lui, c'est Naranbaatar, "Dieu du soleil". »

Il porte exactement la même robe de lumière qu'elle mais il semble un peu plus grand et massif. Une étoile

blanche se dessine sur son chanfrein.

« Le noir là-bas qui boit s'appelle Sukh, "Direction". L'alezane s'appelle Narantuyaa, "Rayon de soleil". Elle, la grise, c'est Oyunbileg, "Don de sagesse". L'autre grise que tu vois plus loin c'est Kushi, "Vie heureuse". Le bai, c'est Sukhbataar, "Héros" et l'autre alezan, c'est Enkh, "Paix". Nous étions les huit chevaux dans la vie de celui que vous connaissez comme Gengis Khan[3]. »

Je retiens mon souffle, elle voulait bien parler de Gengis Khan, le grand guerrier mongol le plus célèbre et le plus cruel de notre Histoire qui a pratiquement conquis le monde entier, semant la terreur sur son passage ? Celui qui a bâti l'un des plus vastes empires de tous les temps grâce à sa grande armée de cavaliers ? Celui dont la légende raconte qu'il a massacré plus d'un million d'humains en une fois ?

« Oui, Alex, il s'appelait Temujin. Il prit plus tard ce nom de Gengis Khan.

J'étais sa jument. Je marche dans son ombre, Alex. Je dissipe les ténèbres formées par la violence et l'ignorance de chaque acte cruel et inconscient qui a lieu sur votre Terre. Alex, j'ai participé involontairement à des centaines de génocides et j'étais présente au grand massacre de Merv[4]. Là, quatre jours durant, ils ont massacré toute une population, même les femmes et les enfants. J'ai entendu de mes oreilles Temujin ordonner à chacun de ses soldats de tuer trois ou quatre cents Perses. Alex, j'ai vu toutes les monstruosités du monde avec ces

deux yeux qui te regardent. J'ai assisté à des carnages sauvages et immondes, j'ai vu des montagnes hautes noircies et puantes de milliers de cadavres, des plaines inondées devenues des mers déchaînées écarlates de sang. Nous, les huit chevaux de Temujin, nous portons en nous à jamais les cris de terreur, les sabres scintillants qui déchiquettent les chairs, les cris terrorisés des enfants arrachés à leur mère, les femmes violées et éventrées, le sang rouge fétide, le sang noir nauséabond, le sang qui coule encore et toujours, des flots de puanteur et de sang, des monticules immenses de corps en décomposition, la terre glissante du gras des chairs mortes et de la putréfaction, la Terre, votre Terre, notre Terre, nourrie, ensemencée, moisie de barbaries, de mépris, d'atrocités, de cruauté, d'effroi et de mort. Tu comprends Alex ? Les cavaliers mongols nous ont fait piétiner les hommes agonisants et impuissants aux plaies béantes, écraser avec nos sabots endurcis des têtes tranchées au sabre, fouler sans pitié des mains suppliantes. Nous avons tiré avec nos corps des canons aux projectiles faits de prisonniers humains, porté des flambeaux pour brûler des cités entières et incinérer des êtres vivants. Nous avons parcouru des kilomètres à travers le désert, à travers les steppes glacées, le pelage couvert de gel, les yeux exorbités, notre sueur devenant buée transparente. Nous avons galopé sans trêve encore et toujours, affamés, éreintés. Nous, les dociles, nous avons toujours galopé, toujours enduré pour conquérir encore plus, pour anéantir des villes entières, pour exterminer des hommes, des femmes, des enfants, pour massacrer.

Nous, chevaux, sommes hantés par les souvenirs, nous étions complices involontaires des abominations commises par nos cavaliers, soldats de Gengis Khan.

Et après les massacres, il y avait les festins.

Je le vois encore, Temujin, ses cheveux roux épais lâchés sur les épaules, ses yeux verts assombris par le dédain, il jubile de satisfaction, il triomphe, il s'esclaffe avec ses guerriers pendant qu'il boit le lait des juments et dévore la chair d'une des nôtres, la chair de Munkhtsetseg, "Fleur éternelle", ma sœur, mon amie, ma compagne. Je pleure sa finesse, sa beauté, sa légèreté, sa délicatesse, sa présence à mes côtés. Il ne reste plus d'elle que des os blanchis dans l'assiette de Temujin. Son âme teintée du sang vermeil de toutes les horreurs vécues est devenue une fleur écarlate éternelle qui embaume les contrées lointaines et infinies de l'au-delà.

Nous, les chevaux, ne sommes pas loin de la table du festin, on nous laisse paître en liberté. J'observe Temujin avec consternation. Pendant qu'il se goinfre de la chair de Munkhtsetseg, il ordonne la parade des femmes captives épouvantées, à moitié nues. Temujin choisit pour lui les plus belles, celles qui ont les lèvres charnues, la peau douce, les hanches rondes et les cheveux soyeux et il les viole toutes brutalement, de multiples fois pendant la nuit. Il préfère celles qui appartiennent à ses ennemis. Les autres sont offertes aux soldats.

Alex, je ne peux pas oublier tout cela. Sa joie de

vivre, c'était vaincre ses ennemis, leur ôter toute possession ainsi que leurs chevaux. Sa musique préférée, c'était les hurlements de terreur et les cris de désespoir, son breuvage, les larmes de ses victimes, son aliment, le sang des massacres, son ultime exaltation, violer les femmes de ses ennemis.

Moi, Sarantsatsral, "Lumière de lune", je marche dans l'ombre de Gengis Khan et je disperse les ténèbres. Alex, nous voyons les chevaux sur votre Terre qui sont entassés dans des bétaillères et transportés dans des conditions barbares : blessés, avec des plaies béantes, suffoquant… Ainsi mutilés, ils se piétinent les uns les autres, s'effondrent sur les corps gisants, sans eau ni nourriture pendant des journées entières de transport, exposés au grand froid ou à une chaleur extrême. Ensuite, ceux qui ont survécu au cauchemar et à la déshydratation sont rassemblés dans des camps, des foires à bestiaux et envoyés à des lots d'engraissement, puis aux abattoirs.

Vos abattoirs, Alex, sont aussi abominables que les massacres en Mongolie au temps de Gengis Khan, mais peu de personnes s'en rendent compte, la vérité est cachée aux yeux des humains. Nous, les chevaux qui sommes de l'autre côté, nous voyons d'ici à l'intérieur de vos camps d'extermination : il y a les mêmes hurlements de terreur, les mêmes yeux crevés, les mêmes coups cruels qui mutilent. D'ici, de l'autre côté de votre monde, nous sentons le relent de l'extrême souffrance et les corps en décomposition.

Nous sommes témoins de l'hécatombe journalière

et, avec affliction, nous voyons les montagnes de chair qui atterrissent sur vos étalages de supermarchés. Les hommes impliqués sont tels les soldats de l'armée de Gengis Khan, cruels et sauvages, nourris de mépris de dédain et de profit, sans une trace de miséricorde dans leur cœur.

Votre Terre ne peut plus absorber autant de sang, Alex, elle est saturée. Les racines des arbres, les plantes, les fruits et les fleurs se nourrissent de sources limpides, de pluies cristallines et non de sang.

Alex, on te donnera le choix de retourner d'où tu viens pour planter ou non les semences de la compassion.

Moi, Sarantsatsral, "Lumière de lune", je t'accompagnerai pour dissiper les ténèbres, Sukh, comme son nom l'indique, te montrera la direction, Naranbaatar t'apportera la force du dieu soleil, Narantuyaa, "Rayon de soleil", éclairera ton âme, Oyunbileg te donnera le don de sagesse et de discernement, Kushi te révélera la connaissance de vivre sur Terre heureux, Sukhbataar, "Le Héros", te donnera le courage d'exposer les vérités et Enkh t'indiquera comment transmettre la paix. Tu ne seras pas seul, nous huit serons toujours avec toi, autour de toi. »

Je ne veux pas retourner là-bas, je veux rester ici avec les chevaux de Lumière. Je me tourne vers Sarantsatsral mais elle n'est plus là. Les chevaux mongols ont disparu aussi. Comment pourrai-je faire

maintenant pour supporter la sauvagerie du monde ? Comment retrouver ce silence, cette grâce paisible, cette harmonie ? Je ne veux pas repartir.

Je me demande si Conocer va revenir. Peut-être pourra-t-il me guider ? Je l'appelle, mais il ne vient pas. Peut-être apparaîtrat-il ? J'ai l'impression de marcher dans du brouillard, je me perds dans mes réflexions. Je pense à ma vie. À cet instant, je sens le parfum familier de fleurs et de verdure et Sereno apparaît, sa robe rayon de cendre se confondant presque avec le brouillard. Il appuie la tête sur mon épaule. Des flots de souvenirs me reviennent avec une précision étonnante.

J'ai toujours eu la passion du cheval, aussi loin que je me souvienne. Je me souviens comme si c'était hier. Après étalonnier, je suis devenu moniteur. À l'époque, nous enseignions aux membres de la cavalerie militaire à la retraite. Nous faisions aussi des compétitions organisées par les sociétés hippiques rurales. Au début, c'était juste une fois par an, le dimanche, et il n'y avait que des militaires, mais au fur à mesure, c'était devenu de plus en plus fréquenté. Avec Jean, François, Jean-Jacques et Martin, nous aimions faire la fête. Nous partions aux compétitions à pied avec les chevaux à 3 heures du matin pour rentrer à la même heure le lendemain. Et il fallait nettoyer les écuries dès 6 heures du matin…

Quand le chef, monsieur Pierre, partait en vacances, nous n'étions plus surveillés et là, c'était la grosse

rigolade ! Nous apprenions à faire des bêtises aux chevaux, surtout aux étalons, car ces derniers sont très joueurs.

Corynthe, un grand bai, était le préféré du chef. Dans le box, nous faisions peur à ce cheval en criant « Wouf !!! » plusieurs fois pour qu'il attaque, puis nous lui donnions un sucre… Quand monsieur Pierre rentrait de vacances et qu'il ouvrait la porte du box, il se faisait sortir par le cheval. De notre côté, nous nous cachions pour observer la scène en riant.

Il y avait aussi Flamme, un Anglo-arabe[5] très chatouilleux. Nous lui avions appris à se mettre debout dès le pied à l'étrier. Quand monsieur Pierre voulait le monter, Flamme se cabrait. C'était très drôle aussi ! Seulement après, nous étions punis : obligés de ramasser les mauvaises herbes pendant des heures et de balayer toute l'écurie.

À un autre cheval, un noir, je me rappelle, nommé Galopin, nous avions appris à ruer rien qu'en chatouillant son rein. À l'époque, nous tenions bien en selle alors cela nous faisait rire. Le cheval n'arrêtait pas de donner des coups de cul, surtout lorsqu'un pan de veste lui frottait le dos.

Il ne se passait pas une journée sans que nous ne fassions des bêtises quand les anciens ne nous regardaient pas et ne nous surveillaient pas.

Les étalons, dès qu'il pleuvait, nous les marchions dans le manège. Comme ils sautaient sur tout ce qui bougeait, nous nous amusions à les faire grimper les uns sur les autres…

Il y avait aussi Lennox, un étalon qui tirait le fumier tous les matins. Si nous dirigions trop vite le wagon rempli dans un angle droit, le chargement partait brusquement dans la fosse à fumier et Lennox, surpris, galopait alors comme un fou, traînant derrière lui le wagonnet renversé. Pour remettre l'engin sur les rails, il nous fallait appeler les anciens, en prétextant un déraillement accidentel pour ne pas nous faire punir.

L'hiver, par mauvais temps, nous montions les étalons de sang dans le manège, au départ pour une marche d'un quart d'heure. Mais comme cela nous donnait des fourmis dans les jambes, nous trottions, toujours en silence. Quand les chevaux étaient concentrés, je raclais avec ma pointe de pied le pare-botte pour faire du bruit. Le moindre son faisait partir les chevaux dans tous les sens avec des coups de cul ! Quand un des anciens se retrouvait ainsi à terre, tout vexé qu'il était, il devait apporter un gâteau ou une bouteille à boire selon la coutume.

Nous avions aussi mis au point un système avec des pailles et des grains de riz : nous soufflions vers les fesses du cheval devant nous… Et pan, le cheval tapait dans le pare-botte ! C'était la pagaille partout. Les anciens ne savaient pas qui était le coupable, parce que personne ne le dénonçait. Jean, François, Jean-Jacques, Martin et moi étions solidaires.

J'aimais la rigolade ! J'arrivais même à donner des conseils absurdes sur un ton sérieux, juste assez pour

être cru. Un soir, je discutais avec un client. Ce dernier me dit : « J'ai chaud, faut que je boive quelque chose ! » Alors en train de parer[6] un cheval, je lui ai proposé : « Prends un bout de corne et suce-le, ça coupe la soif ! » Eh bien il l'a fait ! C'était difficile de ne pas exploser de rire !

Les anciens, nous les respections quand même. Les chevaux, c'étaient nos copains ! Nous aimions blaguer et faire les quatre cents coups avec eux. Parfois, c'était trop… Les anciens ne punissaient pas les chevaux, mais bien nous…

---

1 Robe isabelle : Robe dans les tons jaune sable avec les crins et l'extrémité des membres noirs.

2 Nom attribué à la fleur des montagnes, l'edelweiss.

3 Ce nom peut se traduire par « Gouverneur universel ». Né à Temujin, v. 1162-18 août 1227.

4 Merv : Ville de Perse considérée comme la perle d'Asie.

5 Anglo-arabe : Race de cheval de selle d'origine française à sang chaud. Ce cheval est issu du croisement d'un pur-sang avec un cheval arabe.

6 Le parage est l'action de sectionner l'excédent de corne avant le renouvellement de la ferrure. Le parage physiologique ou naturel est le façonnage du sabot qui se rapproche de l'usure naturelle de la corne afin de restaurer l'équilibre biodynamique du pied, permettant ainsi au cheval, même de compétition, de ne pas être ferré.

12
Lao

Chapitre 12

TAO

« Ici il n'y a pas de punitions. D'ailleurs, il n'y a jamais eu de punitions, ton esprit a choisi tes expériences, c'est toi qui as tout choisi, mais à travers tous tes apprentissages, tu cultives ta conscience. »

La senteur exquise de fleurs et de verdure se répand autour de moi, je reconnais la présence de Sereno. Je ne comprends pas très bien… Qu'est-ce que j'ai choisi ?

Sereno me regarde dans les yeux. Son regard est empli de compassion… Dans le reflet paisible de ses yeux, je me sens pour la première fois comme un être complet, sans être jugé, sans avoir à faire plaisir à qui que ce soit, juste accepté tel que je suis, moi, Alex. Et tout au fond, encastré à l'intérieur de cette sensation de percevoir qui est ce moi, entier, intégral, j'appréhende une clarté lumineuse, un astre irradiant, je reconnais la présence de Conocer. Mon cher Conocer est à nouveau à mes côtés, mon cœur jubile. Et dans cette exaltation,

mon esprit amorce une réflexion : comment se fait-il que Conocer soit à l'intérieur de cette sensation de mon moi profond ? Je n'ai pas le temps de chercher une réponse.

« Je ne suis jamais parti, je suis toujours avec toi, simplement tu ne me vois pas. »

Je commence à percevoir que dans ce lieu, il n'y a pas de distances ni de séparations géographiques telles que je les connais sur Terre. Sereno et Conocer m'accompagnent toujours, simplement, selon les expériences que je choisis de vivre, je peux les voir ou ne pas les voir.

« Ici, il y a un nombre infini de dimensions qui toutes correspondent à un niveau de fréquence des êtres qui l'habitent. À l'intérieur de chacune, la représentation physique du lieu que tu vois, les perceptions que tu as et tes vécus sont différents, car ils sont animés par les pensées du groupe qui les a créés. Nous voyageons avec toi à travers ces différentes dimensions dans lesquelles tes expériences sont multiples, pour que tu puisses acquérir une connaissance variée. La dimension d'où nous venons, Sereno et moi, t'est inaccessible pour l'instant car tu portes encore ton corps humain.

Ces dimensions sont aussi reflétées à l'intérieur de toi. Un jour tu pourras savourer ce qui est beau et éternel au sein de ton être.

Viens, tu vas connaître Tao. »

À peine a-t-il fini de me transmettre ces mots qu'un cheval blanc apparaît devant nous. Conocer et Sereno semblent très bien le connaître. Tous les trois se témoignent de grands signes d'affection fraternelle en enlaçant leurs encolures. Puis Tao vient vers moi, pose la tête contre mon cœur et me pousse un peu, tout doucement. C'est une sensation surprenante : j'ai l'impression de flotter comme si j'étais élastique et je bascule un peu en arrière… Cependant je ne tombe pas. Tao répète le même geste à plusieurs reprises et à chaque fois un sentiment puissant de libération m'inonde. Comme si ce simple mouvement libérait en moi des nœuds épais et oppressants qui étaient là depuis très longtemps.

"Dureté et rigidité sont compagnons de la mort. Fragilité et souplesse sont compagnons de la vie[1]."

J'essaie de réfléchir à cette phrase mais comme à l'habitude dans ce lieu, ce n'est pas nécessaire car ici les pensées se transmettent et s'intègrent immédiatement. Je ne sais même pas qui m'a transmis cette phrase, Sereno, Conocer ou Tao…

À nouveau, je suis saisi dans une spirale d'images de pensées et de sensations maintenant familières.

« Il s'appelait Li Erlh, c'était mon maître. C'est le terme employé à cette époque, mais Li Erlh me disait qu'il n'était pas mon maître, seulement mon compagnon humain. »

Tao me transmet une image. Je vois un homme âgé aux cheveux blancs et au front dégarni. Il porte une moustache et une barbichette blanches. Sa peau est

ridée, hâlée par le soleil, ses yeux bruns pétillants brillent d'intelligence et de bonté.

« Nous allions tous les jours à la cour impériale de Zhou. Nous partions à l'aube car nous habitions dans un petit village pas trop loin. J'aimais cette promenade avec lui. Il fallait passer par un bois dont les arbres étaient trempés de rosée. Li Erlh riait comme un enfant quand nous passions sous les branches. Sa barbe blanche devenait comme un nuage d'étoiles parsemé de gouttes de rosée cristalline. Li Erlh parlait peu, mais à moi, il chuchotait toujours des paroles tendres. Il partageait ses pensées les plus profondes. Il ne comprenait pas pourquoi les hommes ne prenaient pas la voie de la bonté. Li Erlh était la compassion incarnée. Je l'avais vu maintes fois aider les siens par son regard indulgent, ses paroles clémentes, ses actes charitables. Il rayonnait toujours de douceur et de bienveillance. Enfants et adultes accouraient à lui pour recevoir un peu de sa lumière.

Avant d'être son compagnon, j'étais un des chevaux appartenant à la cour impériale.

Un jour, un des hommes m'avait battu avec une telle sauvagerie, que j'avais du sang dans les yeux et que des plaies béantes se formèrent sur mon dos. À chaque coup de bâton, il disait qu'il fallait casser mon caractère et que c'était comme cela que j'allais apprendre. Auparavant, il m'avait même attaché à une corde, mon cou tordu d'un côté pendant une journée entière. Il disait que c'était pour que j'apprenne à

tourner à gauche ou à droite quand lui le voulait. Une fois libéré de cette corde, j'ai ressenti une telle douleur à mon garrot[2] meurtri que malgré la blessure occasionnée par la corde et la sensation de perte d'équilibre, j'ai rué violemment et sauté la barrière en bois pour m'échapper. J'ai galopé le plus loin possible mais ils m'ont rattrapé à plusieurs avec des cordes et, lui, l'homme à la tunique bleue et aux yeux noirs, a retroussé ses longues manches et a déclaré qu'il allait s'occuper de moi. Je ne pouvais pas échapper aux coups de son bâton car j'étais attaché à nouveau. Cette fois-ci la douleur était tellement insupportable que je ne tenais plus debout, je m'effondrai sous les coups. C'est alors que je vis à travers la buée de mes yeux ce vieillard à la barbe blanche qui accourait vers nous. Il se tenait très droit, montrant une grande force malgré son âge. Il attrapa la main de l'homme à la tunique bleue et lui dit en le regardant droit dans les yeux : "La violence même bien intentionnée se retournera toujours contre toi !"

Puis il prit le bâton des mains de l'homme surpris, le brisa en deux et le jeta par terre. L'homme se confondit en mille excuses car il savait que ce vieil homme vêtu d'une longue robe jaune était Li Erlh, le gestionnaire des archives à la cour impériale, considéré comme un ascète et un saint, ayant les faveurs de l'empereur.

Le vieux sage posa la main sur ma mâchoire pour arrêter le sang qui coulait de ma bouche. Il montra sa paume recouverte de mon sang écarlate à l'homme

consterné et lui dit d'un ton ferme : "Retiens ceci : imposer sa volonté aux autres, c'est force. Se l'imposer à soi-même, c'est force supérieure[3]."

Puis il lui fit signe de la main de déguerpir et l'homme à la tunique bleue, après maintes révérences, s'empressa de suivre ses ordres… Je ne le revis plus. À partir de ce jour-là, je fus sous la protection de Li Erlh qui m'amena chez lui, dans son village. Il est venu tous les jours pour m'appliquer des emplâtres d'herbes et me nourrir. Il m'a abreuvé de ses mains, il m'a lavé et m'a guéri de toutes mes plaies et même de mes fractures grâce à la force de son esprit de pure miséricorde. Par la suite, une fois que je fus bien rétabli, nous allions ensemble tous les jours à la cour impériale. Je suivais ses moindres mouvements, je me donnais à lui, par reconnaissance, par amour. Il n'avait pas besoin de casser mon caractère parce qu'il me guidait par la cohérence de son esprit. Li Erlh, lui, il était différent des autres. Il comprenait que nous, les chevaux, avons conscience de nous-mêmes et des autres. Il a pris le temps de me découvrir et il a saisi qui je suis avec mes émotions et mes pensées grâce à son écoute, sa disponibilité. Il n'était que pure gentillesse, tolérance et bonté avec moi, me respectant pour qui je suis. Et ainsi, nous avions une relation de grande complicité et de collaboration. »

Tao me regarde avec ce regard de bonté altruiste qui lui est propre. La sensation que quelque chose se dénoue à l'intérieur de moi revient. Je commence à comprendre une autre façon de faire pour les cavaliers,

une autre façon d'aborder la relation avec le cheval. Je pensais que c'était ainsi avec mon Hercule mais je me rends compte maintenant d'une tout autre dimension que j'ai négligée dans ma vie. Ici, tout me paraît si simple et si harmonieux.

Tao me pousse délicatement avec sa tête. Par ce geste, je revois vivement une scène dans une écurie où j'étais allé travailler un temps au Canada. Je me rappelle avoir croisé Tomahawk, un jeune bai qui était en débourrage avec Mike, celui qui venait s'occuper des jeunes chevaux. Je le vois comme si c'était hier, attaché très court, pour que sa tête soit tournée sévèrement d'un seul côté toute une journée, sans pouvoir faire le moindre mouvement. Je suis passé devant lui de multiples fois. C'était normal, il fallait que les chevaux répondent au quart de tour, ils devaient savoir aller à gauche ou à droite et donc, dans la préparation pour les *barrel horses*[4], il y avait les exercices intensifs d'incurvation. Une sensation de consternation m'envahit, je ressens Tomahawk comme si j'étais lui. Comment n'ai-je rien senti, moi qui aime tellement les chevaux ?

« Parce que cela faisait partie de ce que tu acceptais comme étant normal », me répondit Tao, lisant dans mes pensées.

Chacun voyait des choses comme celles-là tous les jours dans presque toutes les écuries. Je me rappelai que, parfois, j'avais éprouvé un sentiment d'inconfort, un tressaillement dans mes entrailles. Comme la fois où j'étais allé travailler dans un ranch aux États-Unis

et que j'avais vu un cheval palomino[5] attaché à un poteau pendant des heures et des heures sur trois jambes, car l'une était entravée. C'était une technique de débourrage. Il allait faire du western[6]. Je ne connaissais pas son nom, c'était un inconnu, je suis passé devant lui et j'ai détourné mon regard. Après tout, ce n'était pas mon affaire, je n'allais pas changer le monde et encore moins le monde du cheval. J'avais dérobé mon regard parce que je ne voulais pas éprouver cette sensation de gêne et de honte au fond de moi. Et toutes les fois aussi quand je suis passé devant les box sombres et que j'ai évité les regards tristes remplis d'ennui des chevaux, partout, même au cours de voyages lointains. Et toutes les fois où j'ai vu et n'ai rien dit… Comme le cheval à la robe souris de *reining*[7] qu'il fallait débourrer à l'âge d'un an et demi… Beaucoup trop tôt ! Et celui de dressage[8] qui était trop grand et auquel on avait limé les sabots au maximum pour l'inscrire à tout prix dans la catégorie de taille poney voulue par son propriétaire ! Et le galopeur à la robe aubère[9] à qui on devait donner sa dose de dopant comme à tous les autres !

« Mieux vaut allumer une bougie que maudire les ténèbres[10]. »

Tao interrompt mes pensées : « Le but de ta venue ici, Alex, c'est la prise de conscience, cette lueur qui s'éveille à l'intérieur de toi, ton rapport à la vie, aux

autres et à toi-même. Grâce à elle, tu pourras apporter ta connaissance là-bas quand tu y retourneras, pour éclairer les ténèbres. »

Mais je ne veux pas y retourner, je suis heureux ici, avec vous tous, je suis chez moi !

« Ce n'est pas juste une question de se sentir bien ou libre ou heureux. Cela ne te serait pas suffisant. Quand tu allumes ta bougie, tu commences à sortir de l'obscurité et, avec cette clarté, tu commences à marcher. Et quand tu marches avec cette lueur, les ténèbres se dissipent autour de toi et chaque endroit devient chez toi. C'est ainsi que tu t'éveilles à qui tu es véritablement, tu retournes à la source. Nous avons tous nos graines à semer. »

Tao me montre à nouveau des images de lui et de Li Erlh.

« Un jour, mon vieux maître se sentit fatigué et triste. Il en avait assez de voir la violence autour de lui et surtout il se sentait impuissant pour l'arrêter. Il voyait l'empire de Zhou décliner de jour en jour. Toutes ses paroles sur la bonté semblaient vaines. On le prenait pour un sage certes, mais un peu fou et pour le reste des gens, la sagesse n'était pas utile face à la difficile réalité quotidienne, et la bonté encore moins. Être bon signifiait être bête et se faire avoir.

Un jour, à l'aube, Li Erlh vint me chercher et il me dit que nous allions partir très loin pour traverser la

frontière ouest de la Chine et marcher vers le Tibet, dans la voie de la bonté.

“L’essence du tao est l’art du *wu wei*[11], cela ne veut pas dire qu’il faut être inactif !” me dit-il en riant.

Nous avons voyagé longtemps, traversant des plateaux et des bassins mais je ne prêtais pas attention à mon environnement, contrairement à mon habitude, car j’écoutais les pensées de Li Erlh.

Les pensées de mon maître étaient tristes, mais lumineuses à la fois, il se dirigeait vers son avenir où il pourrait créer un réseau d’exemples pour l’humanité ; il savait qu’il accomplissait son destin. Après de nombreuses journées de voyage lors desquelles Li Erlh me confia ses pensées et sa philosophie, nous arrivâmes à la porte ouest. Là se tenait Yinxi[12], le gardien de la porte. C’était un homme corpulent, revêtu d’une tunique noire et de bottes souples. Ses longs cheveux noirs étaient attachés en chignon au sommet de sa tête. Il avait une toute petite barbichette et portait une épée. Il reconnut tout de suite Li Erlh et se prosterna devant nous. Mon maître lui disait qu’il n’était qu’un simple fermier, mais Yinxi refusa de le croire.

“Je sais qui tu es, on te nomme aussi Laozi, le vieux sage vénérable de la cour impériale, celui dont on parle. La renommée de ta charité est arrivée jusqu’ici. Je t’en supplie, transmets-moi ton enseignement, je serais ton disciple.”

Li Erlh lui répondit : “Le tao qui peut être dit n’est pas le vrai tao[13], mais si ton cœur brûle d’un désir ardent je peux te montrer des pratiques.”

En route vers la porte ouest, Li Erlh m’avait confié ses contemplations.

“Tao, mon cher compagnon, c’est ce quelque chose d’indéterminé qui existait avant la naissance de l’univers. C’est l’essence primordiale de l’univers, c’est l’incompréhensible, c’est tout ce qui est. Tu es tao et moi aussi, affirma-t-il en plaisantant. Tao n’a pas de paroles, tao est inaltérable, il n’a pas de nom, il circule partout. Cette chose que je ne peux pas décrire, je l’appelle tao.

Mon compagnon de route, je te nomme ainsi pour me le rappeler tous les jours : notre but c’est de devenir un avec le tao, d’harmoniser notre esprit avec la nature pour atteindre le *wu wei*, la voie sans effort. Toi, mon cher compagnon cheval, tu n’as pas un esprit chaotique comme le nôtre, tu n’as pas besoin de pratiques méditatives ou morales. Tu es déjà tout cela, donc je te nomme Tao !”

Voyant la soif de compréhension de Yinxi, Li Erlh, décida de rester auprès de la berge de la porte ouest un temps. Le disciple lui apportait des fruits tous les matins avant la pratique. Ensuite, nous allions au bord d’un ruisseau et ils mangeaient ensemble en silence un repas frugal. Yinxi ne m’oubliait jamais, il avait toujours des friandises pour moi. Puis l’après-midi, Li Erlh écrivait car Yinxi l’avait supplié de laisser une trace de sa connaissance. Il faisait beau en ces mois de

printemps, toute la nature florissante semblait jubiler de se joindre à nous. C'est ainsi que mon sage maître composa le *Tao Te Ching*, assis sur l'herbe, au bord du ruisseau, les pieds dans l'eau fraîche, accompagné du gazouillis des oiseaux. Je restais toujours proche de lui à brouter l'herbe riche et abondante pendant qu'il dessinait les caractères avec application sur ses feuilles en parchemin, le dos appuyé contre un tronc d'arbre. J'aimais regarder aussi les bulles dans l'eau et les petits cercles concentriques qui s'y formaient. Nous restâmes pendant de longs mois sur ce site accueillant et agréable. Yinxi devint son plus fidèle disciple et Laozi lui transmit les techniques occultes au sujet de la longévité. Ce furent des jours heureux et tranquilles, de longs jours plaisants de paix et d'harmonie, les plus comblés de ma vie. Et puis un soir, Li Erlh me dit qu'il avait fini, que nous allions partir à l'aube. Il donna ses rouleaux d'écriture à son élève avec ces recommandations : "Yinxi, il est temps pour moi de partir. Je te donne ces écrits. Si tu suis les instructions, tu deviendras toi-même un immortel. Ces écrits parlent de nombreuses choses mais, Yinxi, le seul et unique secret c'est la conscience. *Prendre conscience, c'est transformer le voile qui recouvre la lumière en miroir*[14]."

Yinxi prit les rouleaux des mains de Li Erlh en pleurant à chaudes larmes, il savait qu'il ne nous reverrait plus.

« Cher Yinxi, mon fidèle disciple, quand tu seras prêt et que tu auras perfectionné ton art, je viendrai

avec Tao à ta rencontre à nouveau et nous t'amènerons avec nous dans les terres éternelles. »

Le lendemain, Li Erlh vint me chercher, il monta avec légèreté et souplesse sur mon dos et nous partîmes vers l'embrasement de l'aurore. Cette fois-ci, il ne me dit pas où nous allions. Empli d'allégresse, il fredonnait des chansons en me caressant l'encolure. C'était le début de l'été. Je ne me rappelle qu'une chose, la dernière que je vis : un grand halo illuminé à l'horizon. Alex, c'est ainsi que je suis arrivé ici, dans cette dimension. À travers lui, j'ai atteint l'aboutissement de qui je suis maintenant. La pureté de Li Erlh nous souleva directement ici, sans passer par le processus de la mort. C'est pourquoi dans votre monde personne ne sait ce qui lui est advenu. Il n'y a plus de traces de Li Erlh, que vous nommez Lao Tseu, après son passage à la porte ouest, mais sa connaissance reste dans ses écrits et la légende de sa sagesse continue à inspirer les cœurs de ceux qui sont en quête. Alex, bientôt tu retourneras là-bas, mais tu te souviendras et tu pourras dissiper les ténèbres à ton tour. »

---

1 *Tao Te Ching* de Lao Tseu.

2 Chez les quadrupèdes, le garrot est une zone du corps située sur le dessus, à la jonction du cou et du dos.

3 *Tao Te Ching* de Lao Tseu.

4 *Barrel horse* (nom du cheval) et *barrel racing* (nom de la discipline). Dans cette discipline, le cavalier doit faire tourner son cheval très vite autour de tonneaux.

5 Palomino : Couleur de robe d'apparence dorée.

6 Western : Equitation de pratique pour les cow-boys, devenue une équitation de loisirs et de compétition.

7 Reining : Discipline de compétition d'équitation western.

8 Dressage : Forme d'équitation classique devenue un sport de compétition où l'attention est placée sur les différents mouvements de dressage.

9 Dans le domaine de l'hippologie, robe, crins et extrémités mélangés d'alezan et de blanc.

10 *Tao Te Ching* de Lao Tseu.

11 Signifie « la non-action », « l'activité sans action », « la non-résistance ». Le wu wei est considéré comme une des plus hautes vertus.

12 La référence à ce personnage se trouve dans le texte de Sandong Zhunang, *Pearly Bag of the Three Caverns*, écrit du XVIIe siècle.

13 *Tao Te Ching* de Lao Tseu.

14 *Tao Te Ching* de Lao Tseu.

13
Panacée

Chapitre 13

PANACÉE

Je ne comprends pas très bien comment dissiper les ténèbres. Ici, il y a une tout autre façon de voir que je ne connaissais pas auparavant. Je me sens différent maintenant, comme si j'avais grandi intérieurement au simple contact de Tao.

Je sens l'arôme familier de fleurs et de verdure de Sereno, je suis immédiatement projeté dans mon passé, le jour d'un grand concours. Nous sommes dehors, j'attends mon tour avec Hercule. Toute mon attention est concentrée sur lui et sur notre préparation, mais j'observe quand même les autres cavaliers du coin de l'œil. Je les trouve tendus, nerveux, sûrs d'eux à la fois. J'entends mes pensées d'alors : « Ils en font trop, leurs chevaux sont trop contractés, stressés. Ce n'est pas dans le respect du cheval ! Qui parmi eux l'a lui-même préparé et soigné de A à Z ? »

Et soudain me revient le souvenir d'Éric avec sa jument pie[1], Fantaisie. Je le mettais en garde car il

voulait trop vite passer à des compétitions avec des barres à un mètre trente.

Il s'est quand même engagé dans quelques concours avec quatre jours d'épreuves. Je l'avais pourtant prévenu d'y aller doucement ! Je lui ai demandé s'il se rendait compte de la difficulté que cela représentait pour sa jument. Éric n'avait visiblement que faire des quarante-cinq obstacles que la jument devrait franchir. Je lui avais pourtant déjà fait compter ses sauts à l'entraînement pour qu'il se rende compte… Mais même arrivé à quarante, il en voulait plus, toujours plus.

Beaucoup de chevaux sont poussés à bout, puis réparés de partout par les vétérinaires, avec infiltrations, cellules-souches afin de reconstruire tendons et ligaments. Ces chevaux passent leur vie sous antibiotiques et corticoïdes, enfermés au box, car ils coûtent très cher. Dès que cela va mieux, l'entraînement recommence.

Nous avons tous commis des erreurs…

« Ce qu'il faut, c'est ne pas continuer à en faire », me dit Conocer qui apparaît soudain. Comme d'habitude, une sensation de réjouissance intense se fait sentir en sa présence.

« Ton lieu d'expérience a été sur Terre en ma compagnie et celle d'Hercule. Tu as tout le temps d'aller et de venir entre ici et la Terre pour comprendre, assimiler et évoluer parce qu'il n'y a pas de mort. Tu vois bien, ici, nous vivons tous éternellement. »

L’image de mon camarade de longue date, Jean-Luc, apparaît dans mon esprit. Lui, un jour, a compris. Alors qu’il était devenu comme moi cavalier de compétition de haut niveau, l’ambition a vite pris le dessus. Irascible, intransigeant, exigeant, alors que Sultan, son cheval, lui donnait tout… C’était devenu impossible de faire entendre raison à cet ami qui souffrait de l’exigence des épreuves de concours de saut d’obstacles à haut niveau au milieu des meilleurs cavaliers et chevaux du monde.

Comment gagner ? Jean-Luc voulait absolument gagner ! Je lui avais pourtant expliqué qu’il était déjà bon cavalier, qu’il n’avait rien à prouver, mais il ne voulait rien entendre.

Ce n’est plus comme avant… Encore, c’est pire pour les amateurs parce que, souvent, ils ne connaissent même pas leur cheval et ses besoins réels. De plus, les barres utilisées sont de plus en plus légères, posées sur des taquets de plus en plus plats avec des distances de plus en plus techniques. Pour être classés dans ces épreuves, les engagés n’ont plus le droit d’effleurer une barre car le souffle du sabot la ferait tomber et il y a énormément d’argent en jeu…

Jean-Luc avait donc oublié ce que nous avions appris quand nous étions jeunes. Il lui fallait à tout prix réussir, tant pis pour son cheval Sultan poussé à bout. Sultan, je le connais bien, c’est un magnifique cheval à la robe louvet[2] avec un très bon caractère, qui fait tout pour plaire à son cavalier. Un beau jour que Jean-Luc

cravachait Sultan, la claquette[3] du fouet s'est retournée sur lui, lacérant son œil. Maintenant, cet ami est borgne. Depuis, il a changé sa façon de faire suite à une grosse remise en question. Il a commencé à écouter son cheval, faisant preuve de beaucoup de courage, allant à l'encontre de l'opinion des collègues. Il s'est mis aussi à dénoncer les dérives dans la préparation des chevaux comme le dopage, les barres à pics, les chevaux barrés[4], enfin toutes les choses impensables pour que le cheval fasse toujours plus, toujours à cause de l'argent.

Jean-Luc a encaissé critiques et hostilités. Mais lui, maintenant, il respecte son cheval dont il reconnaît les besoins, il accepte l'idée que Sultan n'est pas égal tous les jours, comme lui-même d'ailleurs. Il est patient, il le travaille en douceur. Au final, il a de bons résultats.

Faut-il en arriver là ? Faut-il un accident pour en prendre conscience ?

Je perçois la senteur verte de Sereno tout autour de moi, ainsi que le contact angélique, suave et subtil du poil de Conocer, qui interrompt mes pensées.

Ce dernier grignote affectueusement mes cheveux et me dit : « Et toi, comment as-tu fait ? »

Moi, Alex, je n'ai pas fait comme les autres. Enfin, j'espère. J'ai essayé de servir les arts équestres de mon mieux. Le bien-être d'Hercule était toujours le plus important pour moi. Par exemple, le matin, nous faisions un petit trotting. J'aimais ce moment de complicité avec lui dans la fraîcheur matinale. C'était toujours un délice de se retrouver. Puis il allait un peu

au paddock pour se détendre. Ensuite je le longeais[5] en licol[6], sans enrênements, en mouvements libres. Hercule était toujours motivé, généreux, jamais je ne l'ai soumis à moi. Nous partagions le travail, c'était un plaisir. Ensuite, nous faisions un peu d'exercices sur le plat, toujours en mors simple. Et puis nous allions autant que possible à la mer en balade, Hercule adorait ça. J'appelais régulièrement les ostéopathes, les maréchaux et les vétérinaires.

Tout d'un coup, je suis pris par une grosse sensation de vide. Hercule me manque terriblement. Où peut-il bien être ? Que lui est-il arrivé ?

Hercule était en pleine forme, pourquoi s'est-il écroulé ? Et où est-il maintenant ?

Je me rends compte maintenant que j'aurais pu profiter plus de chaque instant avec lui, apprécier le toucher de son poil velouté, m'exalter à sa senteur douce et moite. J'aurais pu être avec lui à chaque instant, être l'eau fraîche qui le lave, le sable qui le soutient, la brise qui le caresse, même la barre qui l'effleure. J'aurais pu écouter la musique de ses sabots, le timbre de ses pensées, l'océan de ses émotions. Malgré notre travail et nos entraînements, il aurait juste fallu que je sois dans cet instant complètement présent avec lui. La simplicité d'un petit moment partagé avec lui serait devenue grandiose, infinie.

Conocer penche la tête contre la mienne et un effluve d'amour me remplit le cœur.

« Hercule va bien, ne t'inquiète pas, il se repose. Viens, allons rencontrer Panacée ! »

Je me sens emporté dans un élan de force centrifuge, entouré de Sereno et de Conocer. Immédiatement apparaît une jolie ponette alezane qui vient vers nous, très heureuse de nous voir. Ses grands yeux semblent me reconnaître. Elle est toute fine et légère et son regard bienveillant me met immédiatement à l'aise. Elle s'approche de moi, je pose la main sur son encolure. Une fragrance merveilleuse émane d'elle, indescriptible et apaisante comme si on avait marié le foin odorant et l'encens. Elle nous engage à la suivre. Nous nous dirigeons vers de grands bâtiments qui semblent être faits de cristal ou de lumière tangible. Tout autour se trouvent de grandes étendues vertes et des lacs de couleur saphir. De nombreux chevaux rentrent et sortent des bâtiments, visiblement très affairés. Je vois aussi des êtres avec des formes humaines mais je n'ai pas le temps de poser mon attention sur eux. Tous tendent vers un même but. Nous nous dirigeons à l'intérieur des bâtiments et, immédiatement, je suis envahi par une sensation extraordinaire de bien-être et de paix profonde.

« C'est ici que viennent les chevaux pour récupérer, c'est notre lieu de repos. Viens, nous allons te montrer », me dit Panacée.

« Tu vois, Alex, quand les chevaux meurent, ils viennent directement ici. Nous sommes très nombreux. Regarde ! »

Je vois un groupe de chevaux qui semblent blancs tellement ils scintillent de lumière. Ils entourent et soulèvent un cheval bai foncé avec une liste blanche, puis le reposent à terre. Ce dernier a les yeux égarés, il a l'air perdu.

« Lui, c'est Tempo, il vient d'arriver », me dit Panacée. Immédiatement, un autre groupe de chevaux s'approche de lui et l'amène vers les collines verdoyantes que nous voyons au loin.

« Il n'est pas encore conscient de l'endroit où il se trouve. C'était un galopeur[7]. Depuis l'âge d'un an, il a subi l'usage du tord-nez[8] de façon intensive et injustifiée. »

Panacée me montre des images de la vie de Tempo. Je le vois enfermé dans un garage, un homme aux cheveux clairs le tape avec la râpe. Il le tient agressivement avec un tord-nez tandis qu'un maréchal-ferrant tient son postérieur droit fermement pour le ferrer. Pour Tempo, la douleur est insupportable, il ne peut pas bouger. Complètement affolé, il essaie de s'échapper mais il ne peut pas à cause du tord-nez. L'homme aux cheveux clairs lui lance : « Toi, j't'aimerais bien qu'dans mon assiette ! » Ensuite, Tempo a tellement été tranquillisé chimiquement qu'il a perdu la notion de qui il est. Il a passé toute sa vie ainsi, sans trop de conscience, comme si son esprit avait été endormi à faire des gestes mécaniques et à suivre la volonté de ses cavaliers. Puis, comme il n'était plus assez performant en courses, il a été vendu

très peu cher. Il est mort dans la nuit. Panacée m'explique : « Sur votre Terre, on a conclu à un décès de cause inconnue, à l'âge de quatre ans seulement ! Mais la vraie cause Alex, c'est que son esprit emprisonné dans son corps et dans cette vie sans sens a brisé ses chaînes et s'est envolé. Ici il va finalement retrouver le vrai sens de lui-même, se retrouver. Ensuite, il pourra rejoindre le groupe qui lui correspond. Nous appartenons tous à un groupe qui est comme notre tribu. Il y a beaucoup de tribus très différentes dans de multiples dimensions. Quand nous sommes avec les membres de notre propre tribu, nous sommes en harmonie et en accord parfait à tous points de vue. »

Conocer me transmet en pensée que le bien-être que je ressens ici, l'amour et la communion qui pénètrent mes cellules font partie de la récupération de ces chevaux. Certains ont eu des vies plus faciles, d'autres plus traumatisantes, mais tous viennent ici un temps pour se reconstituer grâce à la bienveillance extraordinaire spécifique à ce lieu.

Panacée me dit en pensée : « Il y en a d'autres qui ont besoin de plus de réconfort et de soins : nous devons les reconstruire entièrement. Viens, je vais te montrer nos cliniques. »

Nous entrons dans un bâtiment pyramidal très large, toujours fait de cristal. Cependant, sa forme change selon la façon dont je le regarde : parfois sous forme

de pyramide, parfois sous forme de dôme. C'est très surprenant. Je ferme les yeux et les ouvre à nouveau. Même la matière cristalline semble être parfois de différentes couleurs irisées… Conocer, très amusé en voyant ma tête, frotte affectueusement son chanfrein contre mon front. Il me transmet en pensée qu'ici, ce qui semble solide ne l'est pas et que toute forme varie selon nos souhaits, nos pensées et nos perceptions. Je suis surpris par la quantité d'êtres présents dans ce lieu. Ils entrent et ils sortent des bâtiments : des chevaux, des humains comme moi, et d'autres êtres que je ne saurais définir, mais tous portent un corps de lumière. Dans l'air, la sensation de compassion et d'amour est si intense et pénétrante que j'ai l'impression que je vais défaillir. Sereno et Conocer m'enlacent et me soutiennent. Conocer m'indique de regarder vers le haut. Par la pointe du faîte des bâtiments s'écoule une lumière splendide. Celle-ci parle, elle est vivante : une bienfaisance et une bonté infinies en émanent.

« Nous ne pouvons pas rester ici longtemps, me transmet Panacée, car cette lumière est trop intense pour toi : tu portes encore ton corps humain… Mais nous souhaitions te montrer ce lieu. »

Je vois un cheval café au lait[9] couché sur ce qui semblerait être un lit de foin sauf que la couleur en est si brillante et la fragrance si odorante que je ne pourrais le définir comme du foin. Un grand cheval blanc penche la tête vers lui amicalement.

« Celui qui est couché, c'est Quellus, me dit

Panacée. Il était trotteur[10] monté, mis au travail à partir de deux ans. On lui a coupé les ligaments de la rotule pour améliorer ses performances, mais il ne s'en est jamais remis. Alors, il a été euthanasié. La décision a été prise rapidement, il n'a pas eu le temps de se préparer. J'entends la phrase de son propriétaire : "Quand ils sont cassés, on les change." Ici il lui est donné ce temps pour retrouver l'intégrité de sa structure physique. Tu sais, il y a des chevaux qui sont euthanasiés trop tôt, sans vraie raison, simplement parce qu'ils ne sont plus utiles ou ne peuvent plus faire de compétitions. Alex, la vie sur votre Terre est sacrée et devrait être préservée à tout prix. Quand ces chevaux se retrouvent hors de leur corps, ils ne savent pas toujours où ils sont, nous devons aller les chercher pour les mener ici. Cependant, il y en a d'autres qui souffrent beaucoup et les libérer est un acte de compassion. Dans ce cas, les chevaux sont prêts et nous sommes tout de suite là pour les accueillir. Sur votre Terre, le choix de l'insensibilité ou de la compassion est souvent le vôtre. Nous nous dégageons de notre libre arbitre pour vous permettre de faire ce choix. Cela fait partie de votre évolution. »

Et pour ceux qui meurent suite à des accidents ? demandai-je à Panacée.

« Cela fait partie de leur destin et de leur propre évolution, répondit-elle. Nous sommes au courant de ce qui leur arrive et nous arrivons à temps pour les accueillir. Tu vois, le grand blanc qui se penche sur Quellus, c'est Incitatus. Viens, tu vas le connaître,

c’est lui qui s’occupe de la section des chevaux de courses. Tu sais, dans votre Histoire, il a été le cheval de course favori de l’empereur Caligula[11], comme tu dois sûrement le savoir. On a dû te l’apprendre à l’école quand tu étais petit. »

Je me demandais si elle me taquinait : elle était tellement joyeuse et pétillante, c’était difficile de savoir !

« Eh bien, reprit Panacée, Incitatus était un grand cheval de course de char. Son maître, l’empereur Caligula, était passionné pour ce sport au point de concourir en personne. Quelquefois, il attelait Incitatus avec un autre cheval, parfois avec deux autres et parfois même avec trois autres. Tu sais, notre cher Incitatus était adulé par Caligula. De ce fait, il ne pouvait pas avoir une vie normale de cheval. Il vivait dans un immense palais de marbre construit juste pour lui. Sa mangeoire était faite d’ivoire et son seau d’eau, d’or massif. Il était revêtu de coûteuses couvertures de velours pourpres et son encolure était alourdie par des colliers de pierres précieuses. L’empereur Caligula lui avait même attitré des esclaves ! Regarde-le maintenant, il est libre, vêtu tout simplement de sa robe de lumière, il est heureux ! Tu ne le reconnaîtras peut-être pas par rapport aux images de tes livres d’Histoire d’enfant. Maintenant, il est à sa juste place, il fait son œuvre. À l’époque, Caligula invitait sénateurs et citoyens de haut rang social en son honneur à des banquets qu’il lui faisait présider. Puis un jour, sa folie s’aggravant, il le fit citoyen de Rome

et voulut même le nommer consul car il disait que son cheval était un modèle d'obéissance. Cependant, ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que chaque fois qu'Incitatus gagnait une course, l'empereur insensé, ivre de félicité, lui offrait toutes sortes de délicatesses pour le récompenser : des viandes et du vin que notre bon Incitatus refusait. Alors, l'empereur lui donnait à manger de l'orge saupoudrée de paillettes d'or et de pierres précieuses moulues finement.

Je te parle de tout cela, Alex, pour souligner la folie, l'excès et la corruption qui prédominent chez vous dans le monde des courses. À cause de cela, notre nature et nos besoins de chevaux ne sont pas respectés. Beaucoup de chevaux qui viennent à vous et qui sont pris pour faire de la course sont bourrés d'anabolisants et d'hormones de croissance à un très jeune âge. Pour les surexciter, ils sont gavés d'une nourriture trop riche, composée de litres d'avoine noire, qui, associée au stress, leur cause des ulcères[12]. Ensuite, juste avant la course, pour les stimuler encore, certains humains leur font ingérer toutes sortes de substances toxiques.

C'est le même type d'empoisonnement qu'a subi Incitatus quand Caligula lui donnait à manger de l'orge mêlée de paillettes d'or et de poudre de pierres précieuses. Pour cela, Caligula a été qualifié de fou furieux mais dans votre monde des courses, maintenant, l'usage de substances pour décupler les performances est considéré comme normal. Le

résultat, c’est ce que tu vois ici, dans nos cliniques. Caligula était une brute sanguinaire avec un esprit dérangé, avide de pouvoir, et qui semait la terreur dans son empire. Ses autres passions, à part les courses avec Incitatus, furent les orgies, l’inceste, les débauches ainsi que le spectacle des tortures et des exécutions… »

---

1 Cheval pie : Deux couleurs de robes bien distinctes, dont le blanc. La peau est rose.

2 Robe louvet : Robe, extrémités et crins sont alezan et noir mélangés.

3 Extrémité de la cravache.

4 Barrage : Système qui lève la barre d’obstacle au moment où le cheval la franchit. Comme c’est extrêmement douloureux, le cheval saute plus haut après. Technique illégale mais toujours employée, loin du regard public. Parfois, des barres en fer ou des bâtons avec des objets pointus sont employés, comme des capsules de bière.

5 Le travail à la longe sert à valoriser le développement des allures, assouplir, équilibrer.

6 Licol, ou licou : Pièce de harnachement placée sur la tête du cheval permettant de le conduire ou l’attacher.

7 Galopeur : issu de la race des pur-sang, il est employé pour la course de vitesse ou d’obstacle.

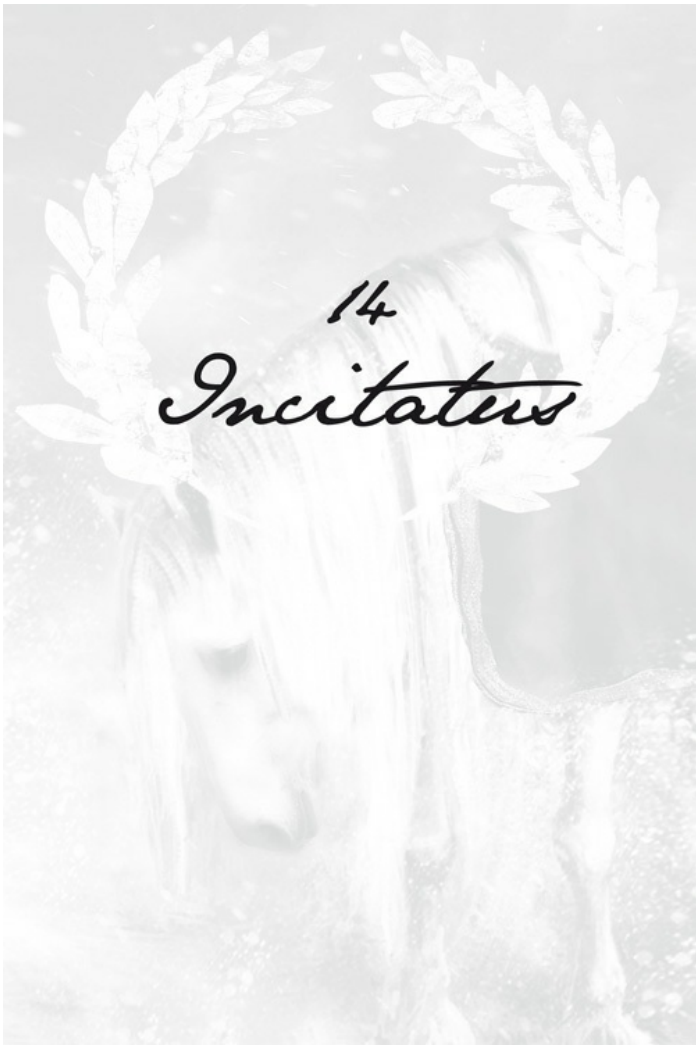
8 Tord-nez : Instrument qui serre le nez des chevaux. Utilisé pour les immobiliser.

9 Pelage et crins proches du jaune.

10 Trotteur : Cheval employé dans les courses de trot monté ou attelé.

11 Caligula, Caius Julius Caesar Augustus Germanicus (31 août 12 à Antium-24 janvier 41 à Rome). Devient un tyran. Beaucoup d'assassinats marquent son règne. Meurt assassiné en 41.

12 *Cheval Santé*, numéro 27, août-septembre 2003, p. 5, *Cheval Santé*, numéro 29, octobre 2003-décembre 2004, pp.22-24 et *Cheval Santé*, numéro 35, décembre 2004-janvier 2005, p.7 (près de 90 % des chevaux de courses atteints).



14
Incitateus

Chapitre 14

INCITATUS

« Voici Incitatus, reprit Panacée. Il va te montrer le reste de cette section. »

Incitatus, avec de grands yeux curieux, se joint donc à nous. Émane de lui un bouquet odorant qui me fait penser à des fleurs d'herbe sacrée[1] mêlées à du foin et à des feuilles d'olivier. Cette senteur m'entoure et me réconforte. C'est une sensation très difficile à expliquer : je suis rassuré tout d'un coup, comme si toute l'insanité du monde duquel je proviens n'existait plus. Il n'y a plus qu'ordre, cohésion, justesse et harmonie. Je sens que je peux me reposer sur Incitatus, lui demander conseil et que ses messages traduiront la plus haute vérité.

Incitatus entend mes pensées et me dit : « La seule vérité qui existe, Alex, est à l'intérieur de toi. Tu trouveras les conseils à l'intérieur de toi ! Cette paix ne s'obtient ni par les prières, ni par les souhaits, elle s'obtient par une pratique interne[2]. C'est toi qui dois la

trouver. Il suffit de faire le premier pas. La violence engendre la violence, la folie engendre la folie, Alex. En revanche, tu peux mener les autres vers des moyens non-violents, en leur faisant connaître ce qui est juste ou non pour chaque cheval. Pour cela, quand tu partiras d'ici, tu seras gardien des chevaux et tu pourras révéler la vérité[3]. Pour accomplir cela, Alex, tu devras retourner sur Terre. Si tu mènes une pratique interne régulière et cherches la quiétude à l'intérieur de toi, alors nous te guiderons. Car tout est éphémère, tout change et disparaît. Il est facile de se perdre dans l'apparence des choses. *La seule réalité est celle que tu trouveras à l'intérieur de toi. Petit à petit, tu auras moins de pensées chaotiques et ton corps physique deviendra plus lumineux*. Ensuite tu pourras être le gardien des chevaux. »

J'écoute Incitatus alors que j'ai des quantités de questions à poser. Grâce à l'étincelle dans ses yeux, je comprends qu'il a saisi mes préoccupations, mais il poursuit.

« Les réponses viendront toutes seules, ne t'inquiète pas. Il est préférable de ne pas être en quête à l'extérieur de soi. Plus tard, tu comprendras qu'il n'y a pas de quête, car tout est déjà présent. *En venant ici, auprès de tous les chevaux que tu rencontres, tu apprends à te libérer de la quête et de l'illusion que tu dois trouver quelque chose ou devenir quelqu'un pour être heureux. Quand tu retourneras sur Terre, tu pourras mener ta pratique interne et retrouver cet état*

que tu as expérimenté ici. »

Incitatus se tourne et me présente son encolure. J'y pose la main : je reçois immédiatement une grande bouffée de senteur de fleurs d'herbe sacrée, de foin et d'olivier. Cette fragrance apporte une sensation nouvelle, un espoir indéfinissable où la transformation est possible pour moi et pour les chevaux sur Terre. *Je me rends compte aussi que mon niveau de conscience est au fondement de ce devenir.*

« À l'époque où je vivais sur Terre, mes intestins étaient couverts d'ulcères et je faisais des coliques violentes dues à l'or mélangé à ma nourriture. Par miracle, je récupérais à chaque fois après une crise et je continuais à gagner des courses pour Caligula. Plus je gagnais, plus il me vénérait. Un jour que les spasmes reprenaient et qu'il me forçait à ouvrir la bouche pour me faire boire son meilleur vin dans un gobelet d'or, je l'ai mordu violemment. Ne s'y attendant pas, il s'est mis dans une rage démesurée au point de dégainer son épée pour, d'un coup net, me trancher la tête… »

Incitatus me dépeint avec une multitude de sensations cet événement. Je me sens comme si j'étais lui. Je me retrouve instantanément au-dessus de mon corps de cheval gisant, couché sur la paille dans la stalle de marbre. C'est très surprenant, je ne suis plus dans mon corps physique, or je me sens très vivant. Je vois mon sang qui coule de ma tête sur mes couvertures de velours. Le ruisselet de sang tache de

pourpre les sandales de l'empereur. Caligula, en voyant ses doigts de pieds nus devenus cramoisis, pousse des hurlements de terreur. Ses cris d'effroi alarment tout le palais. Il y a soudain toute une foule autour de lui. Puis Caligula s'effondre en sanglotant sur mon corps raide. Il me supplie, il gémit : "Pardonne-moi, Incitatus ! Reviens, s'il te plaît ! Je t'en supplie, reviens ! Je ne peux pas vivre sans toi, tu es mon seul amour, il n'y a que toi que j'aime ! J'aurais voulu t'épouser, j'ai choisi Caesonia pour femme parce qu'on m'y a forcé. Reviens ! Tu es mon âme, ma vie, ma raison, reviens…" Mais il est trop tard, je ne peux plus revenir. Puis je l'entends encore brailler de colère, me traitant de lâche, m'insultant. Il martèle violemment mon poitrail inerte de ses poings, puis se lève, se frappe la poitrine, menace les serviteurs avec la lame de son épée luisante de mon sang. Apeurés, ceux-ci s'écartent tous de lui. Moi, je n'ai plus peur, je ne sens plus rien, plus d'angoisse, plus d'affolement, plus d'affres de douleurs aux tripes. Je suis au-dessus de mon corps et j'observe la scène. Je me sens extraordinairement bien, libre pour la première fois, loin de ses excès notoires et de ses crises de folie. Je vois que quatre hommes le retiennent car il menace de mettre fin à sa propre vie. Puis, je me sens soudain soulevé et je me retrouve dans ce lieu, moi Alex, à côté d'Incitatus.

« C'est ici que j'ai choisi d'accueillir et de rétablir les chevaux qui sont abîmés et détruits par les courses. Viens, je vais te montrer », me dit Incitatus.

Nous nous dirigeons tous vers un groupe de chevaux et d'êtres à forme humaine. Un cheval noir, aux yeux tristes, porte la tête basse. En l'approchant, je perçois que l'une des formes humaines qui pose les mains sur lui est celle d'une femme. De ses mains coule un liquide d'or qui pénètre les pores du cheval. Je me sens pris de curiosité.

Incitatus m'explique : « Lui, c'est Ali, c'était un trotteur. Avant une course, il a été cagoulé au box, frappé sur tout le corps pour exciter tous ses sens. Des humains lui ont enlevé la cagoule juste avant la course. Ali est resté traumatisé à vie. Puis, comme il ne rapportait plus d'argent, il a été envoyé à l'abattoir pour la viande dans les pays européens. Cette femme que tu vois rétablit sa structure physique.

La jument à la robe isabelle, là-bas, c'est Ishaia. D'une maigreur effrayante, elle était utilisée pourtant en endurance[4]. Les vétérinaires n'ont rien dit par peur, car son propriétaire était très riche et de position sociale élevée… Un jour, Ishaia s'est écroulée. Son cavalier l'a cravachée en public pour la forcer à se relever mais elle a baissé la tête et rendu son dernier soupir. Nous sommes allés la chercher immédiatement. Nous l'attendions. »

Je suis saisi d'une peine immense, l'angoisse me serre les tripes, j'ai la tête qui tourne. Comment est-ce possible ?

« Regarde, me dit Panacée, ici, nous nous occupons d'eux. Quand ils auront récupéré leur état, toute cette

souffrance ne sera plus qu'un songe. Tu sais, sur votre Terre, il y a beaucoup de personnes bienveillantes qui œuvrent comme nous en essayant d'éradiquer l'ignorance. Il y a beaucoup d'organisations qui récupèrent les chevaux cassés par les maltraitances, tous ces humains les remettent en état en leur offrant une vie digne. C'est la même chose qu'ici, sauf que c'est sur un autre plan. »

« Nous souhaitons que tu connaisses la vérité, parce qu'il y a trop d'excès, ajoute Incitatus. Tu ne connais peut-être pas bien le monde des courses, Alex. Pour le trot[5], nous sommes mis au travail dès dix-huit mois, après avoir été sevrés très tôt, à trois ou six mois. Nous sommes immédiatement ferrés avec des fers très lourds pour nous muscler et, juste avant les courses, on nous les enlève pour que nous soyons plus rapides. L'afflux très soudain du sang cause des fourmillements dans nos membres avec une douleur atroce. Nous sommes complémentés dès le début avec des anabolisants, des hormones de croissance et une nourriture non naturelle pour décupler artificiellement nos forces. On nous impose des embouchures douloureuses avec souvent des pics pour nous empêcher de galoper, on nous bouche les oreilles, on nous attache la langue pour que nous ne la mordions pas ou pour qu'elle ne passe pas au-dessus du mors. Si ce traitement inhumain était imposé à vos athlètes humains, il y aurait des dénonciations. Et puis ce sont les entraînements impitoyables, les champs de courses, l'isolement du box. Nous ne pouvons pas avoir des rythmes physiques et psychiques équilibrés.

Tu vois, le cheval bai aux balzanes[6] blanches là-bas qui est couché, c'est Spunk. Il est mort d'une crise cardiaque lors d'une course d'endurance. Les vétérinaires l'ont autopsié et lui ont trouvé de la vodka et des venins de serpent[7] dans le sang. Le stress et l'anxiété, les produits chimiques et les efforts trop intenses et soutenus nous achèvent très jeunes. Nous avons souvent des coliques mortelles, des claquages de tendons et des ruptures de ligaments. Et puis, dès que nous ne sommes plus performants, c'est l'abattoir pour les hongres, l'élevage pour les juments et les entiers s'ils ont de bons papiers. Tout cela existe parce que les enjeux financiers sont très importants pour vous, les humains.

Les courses n'ont jamais été un plaisir pour nous, à aucun moment de votre histoire. Nous ne sommes pas faits pour cela. Cependant, nous sommes prêts à collaborer avec les humains et participer aux courses parce que cela vous fait plaisir, mais pas de cette façon, Alex, pas de cette façon… »

Je décèle les clefs que me donne Incitatus.

« Que cela soit sous forme de jeu, en considérant nos besoins et notre bien-être physique, mental et émotionnel, en ayant des égards pour chacune de nos personnalités diverses ! Nous devons être traités avec estime… Puissions-nous être associés et non dominés. Et puis, à la racine de notre maltraitance, il y a le grand enjeu financier et le désir de pouvoir.

D'ici, nous versons des larmes quand nous voyons les souffrances des nôtres et sommes incapables de les

aider… Nous pleurons aussi parce que nous constatons comment vous, les humains, sombrez dans la tentation des gains et du pouvoir. »

Je suis désespéré, est-ce possible qu'il n'y ait personne de bon ? Je pense à mon ami François et son hongre tacheté Boréalis Aurora. François, lui, il est altruiste : il m'avait raconté qu'une nuit, il avait rêvé qu'un poulain tacheté le happait doucement du bout des lèvres pour lui dire de venir le chercher. Ce rêve l'a étrangement marqué.

Quinze jours plus tard, ce même poulain tacheté rentrait dans sa vie grâce à un ami qui lui proposait de prendre une part dans son achat d'un cheval de trot. François le reconnut sur-le-champ et, très ému, décida de l'acheter pour moitié. Boréalis Aurora fut entraîné pour les courses de sulky[8]. François s'attachait de plus en plus à ce poulain, au point qu'il commença à l'écouter de près et à se renseigner sur le type d'entraînement prodigué. Quand il comprit que c'était trop ardu pour ce dernier, il décida de le retirer des courses et de le mettre au pré. Il lui trouverait bien une autre activité qui lui conviendrait. François est un homme brave, au cœur compatissant. Il souhaite que Boréalis Aurora soit heureux avant tout. N'y a-t-il pas d'autres personnes comme lui ?

Incitatus capte ma pensée et répond immédiatement. Ici, les pensées s'entendent même avant qu'elles ne soient formulées. Tout est perçu très vite. « Bien sûr, Alex, il y a un grand nombre de personnes qui aiment

les chevaux et qui souhaitent leur bien. D'ici, nous les reconnaissons. Cependant, nous cherchons à combler l'ignorance, car il y a tellement d'humains qui ne savent pas ! Ils ne peuvent pas sentir de l'intérieur ce que tu es en train d'expérimenter ici. C'est pour cela que tu visites ce lieu, pour que tu saches. Tant que l'ignorance ne sera pas éradiquée sur votre Terre, il y aura des tentations et de la corruption car celles-ci vous empêchent de cheminer vers la lumière de la conscience.

Regarde, tu vois la jument noire, là-bas, avec la marque au fer rouge[9] ? C'est Elfe, elle avait quatre ans. Sa gardienne l'a ramenée au box une fois séchée, après une course victorieuse. Puis elle est partie. Alors, un des compétiteurs concurrents est venu donner à Elfe du chocolat pour qu'elle passe positif au contrôle antidopage[10]. Ensuite, comme il avait peur que ce ne soit pas assez dissuasif pour arrêter la carrière de la jument, ils sont venus à plusieurs lui fracasser les jambes, par jalousie. Elfe a dû être euthanasiée. Nous sommes immédiatement allés la chercher pour l'amener ici.

Alex, c'est l'ignorance qui est le réel poison, car elle obscurcit l'esprit et mène à l'affliction. L'ignorance, c'est de ne pas reconnaître qui on est véritablement et penser qu'il n'y a pas assez de richesses pour vous tous. Or l'abondance matérielle et spirituelle est en profusion partout et si tu as confiance en toi, tu recevras. »

Je me sens étourdi, confus : mais comment dois-je faire alors pour me sortir de l'ignorance ?

« C'est pour cela que je te parle de ta pratique. C'est cela qui amènera la cohérence et la paix à l'intérieur de toi. Après ton retour sur Terre, tu seras inspiré, exalté par l'intensité de ton apprentissage ici. Mais petit à petit, la vie quotidienne reprendra le dessus et il se peut que tu oublies. C'est pourquoi tu peux choisir de cultiver cet état. Nous pouvons te guider mais personne ne peut le faire à ta place. *La vérité et la connaissance sont à l'intérieur de toi, au plus profond de ton cœur. Là se trouve toute la connaissance de l'univers. Si tu libères ton esprit de ce qu'il cherche à acquérir, tu te libéreras de l'ignorance.* Cela se fait en observant tes émotions, tes pensées, tes perceptions quand elles surviennent et en te concentrant dans le silence. *C'est une pratique. Cherche à trouver la conscience qui se trouve dans le creux secret de ton silence.* »

---

1 Ainsi nommée à Rome. Le nom commun est verveine.

2 *Ittha Sutta*, AN 3.65.

3 « Ils ne suivent pas le dharma ceux qui ont recours à la violence pour atteindre leur objectif. Mais ceux qui mènent les autres par des moyens non-violents, connaissant le bien et le mal, peuvent être appelés gardiens du dharma », *Bouddha Quotes* (prince Gautama Siddharta, 563-483 av. J.-C.).

4 Course d'endurance de longue distance et chronométrée. Malgré les contrôles vétérinaires, il y a beaucoup d'abus dans ces compétitions.

5 Trot monté : Dans cette compétition, le cheval doit rester au trot et ne pas se mettre au galop.

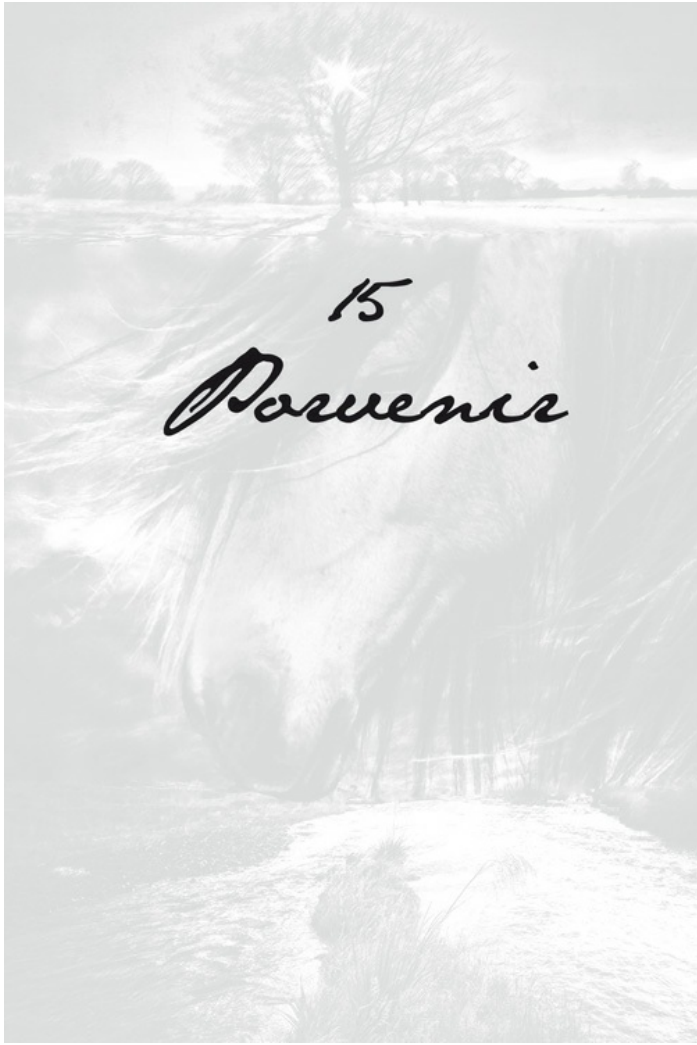
6 Balzane : Marques blanches sur les membres.

7 Articles « Jeux équestres mondiaux : 30 millions d'amis pointe du doigt l'épreuve d'endurance ». Écrit le 22 août 2014 à 14h18 par Katia Lautrou pour France Bleu Cotentin. http://www.30millionsdamis.fr/actualites/article/7807-pour-des-jeux-equestres-mondiauxrespectueux-du-cheval/
http://www.lemonde.fr/sport/article/2013/10/07/la-princesse-haya-face-a-une-hecatombe-dechevaux-et-de-cas-positifs-en-endurance_3489898_3242.html

8 Le driver est assis sur un sulky tracté par le cheval qui doit trotter le plus vite possible pour atteindre le premier la ligne d'arrivée, sans se mettre au galop sous peine de disqualification.

9 Les chevaux sont marqués au fer rouge afin de les identifier. Traditionnellement utilisé chez certaines races. Processus très douloureux qui est interdit dans certains pays.

10 Pour les chevaux de course, voir www.cheval-francais.eu/fr/les-courses.htm. Pour les chevaux de sport, voir www.ffe.com/ffe/La-FFE/Instances-Disciplinaires-et-Dopage/DopageActualites-regles-de-prevention-nationales-et-internationales-documents-a-telecharger



15 Souvenir

Chapitre 15

PORVENIR

« Alex, tu ne peux plus rester ici longtemps, me dit Panacée. Allons voir les chevaux d'obstacles. »

Je laisse Incitatus à contrecœur, j'aimerais tant apprendre plus avec lui…

Ses yeux sourient gaiement, il hennit, car il a capté ma pensée : « Tu reviendras, Alex… »

Nous nous dirigeons avec Panacée, Conocer et Sereno vers un autre bâtiment. Je vois encore beaucoup de formes humaines s'occupant des chevaux. Ces silhouettes ne me regardent pas et semblent ne pas me voir.

« Ces personnes que tu vois, c'étaient des cavaliers et des hommes et des femmes de chevaux comme toi, poursuit Panacée. Maintenant, ils dédient leur temps à aider les chevaux et à réparer les blessures.

Regarde l'alezan là-bas, à la tache blanche sur le nez, c'est Sol. Des humains lui ont frictionné les pieds

avec des produits qui brûlent au contact de la barre, ce qui est très douloureux. Chez vous, ce n'est plus permis désormais sur les concours de haut niveau, les guêtres sont vérifiées à chaque sortie de piste. Mais Sol porte encore des blessures anciennes.

Elle, au nez de renard[1], c'est Tenerife. Tu vois les marques sur son corps ? Elle a été brûlée et porte des cloques causées par les coups de stick[2]. Il va lui falloir du temps.

Et lui là-bas, le gris au cap de Maure[3], c'est Roméo, il était célèbre. Il a tout eu : éperons électriques, barres éjectables, protège boulets très serrés… Tout cela pour améliorer la qualité de son saut. Le pire pour lui, c'était la souffrance psychologique due à l'intransigeance de son cavalier.

Et elle, aux tâches fauves, c'est Rosa de Alba. Comme c'était une grande sauteuse mais qu'elle s'est mise à boiter, on lui a fait une névrotomie[4] sur son pied douloureux afin d'éradiquer la douleur…

Lui, là-bas, le noir avec la belle face[5], c'est Élan, il est mort d'une colique très violente en concours. Il n'a pas été soigné pour ne pas être positif lors des contrôles sanitaires en concours. Le vétérinaire qui était sur place n'a pas osé dénoncer la situation. Ce vétérinaire est décédé et il est venu ici ; c'est une des personnes que tu vois. Il fait partie du groupe de médecins qui s'occupent des chevaux.

Tu vois, Alex, quand un cheval a beaucoup souffert dans la dimension matérielle, il lui faut des soins de

notre côté pour effacer les blessures physiques et morales, pour le reconstituer. Nous avons notre propre groupe de médecins vétérinaires et de soignants qui proviennent de dimensions diverses, animé par un pur désir de secourir et d'éradiquer la désolation. En général, ils sont instruits avant de venir ici par des vétérans spécialisés, de grands maîtres de compassion.

Et là-bas, le bai avec le croissant sur le front, le plus jeune du groupe, des humains l'ont monté avec une chaîne de vélo à la place du mors et une muserolle[6] avec des picots en fer. Quand son seul compagnon de box est mort, il a arrêté de manger et s'est laissé mourir. »

Conocer et Sereno me soutiennent car je m'affaisse, abasourdi par la souffrance inimaginable de tous ces chevaux contrastant avec l'ineffable bonté qui se dégage de ce lieu.

Panacée nous amène vers un autre bâtiment. Une multitude de poulains vient en cabriolant vers nous. Ils souhaitent la présence réconfortante de mes trois compagnons.

« Ceux-ci, me dit Panacée, ont été étiquetés comme méchants et laissés à l'abandon avec le licol qui s'est incrusté au fil du temps dans la peau de la tête, faisant quasiment partie de leur crâne. Avec la croissance, les poils ont même fini par le recouvrir. Cela prend du temps pour les rétablir. Mais regarde comme ils sont joueurs et épanouis maintenant ! »

Panacée me regarde de ses yeux pétillants. Son arôme de foin odorant et d'encens m'enrobe et me

console.

« Tu sais, Alex, ces poulains sont tous issus de l'insémination artificielle. Avant de descendre sur votre Terre, la conscience choisit ici le corps qu'elle va occuper, comme sa couleur de robe et ses marques spécifiques. Elle décide aussi quels seront ses apprentissages. Le poulain, lui, est toujours allègre, heureux de naître et d'expérimenter la vie. Cependant, pour la jument porteuse, cela est différent, car elle ne comprend pas ce qui lui arrive : elle a subitement des changements hormonaux qu'elle ne peut pas interpréter. Une jument sait bien quand elle a été saillie et qu'elle va porter. Elle a la même conscience corporelle que vous, humains. »

Sur ces mots, Sereno pose son front contre le mien, son exquise senteur verte fleurie m'emplit de sa grâce, et avec elle me vient un souvenir. Je me retrouve submergé par l'image d'une jument.

Fatigué par les voyages successifs, je suis dans une ferme pour reprendre des forces avant la grande épreuve hippique suivante. Un jeune homme vient m'annoncer que le vétérinaire est arrivé pour inséminer une jument. Je décide d'aller voir par curiosité. C'est une jument grise aux yeux très foncés. Elle s'appelle Isis. Je remarque immédiatement qu'elle est très agitée : elle ne sait pas ce qui va se passer. Comme elle est effrayée, le vétérinaire me demande de la tenir. J'essaie de la calmer avec mes mots et mes caresses mais en même temps, je me sens honteux

comme si je la trahissais. Je ne devrais pas être ici, ce n'est pas ma place. Je hasarde timidement à voix haute la possibilité qu'Isis ne souhaite peut-être pas cette insémination. Mais le vétérinaire et le propriétaire de la jument ne prêtent aucune attention à mes paroles, ils sont trop affairés. Je vois la main du vétérinaire couverte d'un long gant de plastique bleu s'enfoncer à l'intérieur de la vulve de la jument. Celle-ci tressaille fortement et je sens au plus profond de mes entrailles son désarroi. Le vétérinaire, pendant ce temps, parle au propriétaire et raconte des blagues. Je suis mal à l'aise, humilié presque, j'ai la tête qui tourne, mais j'essaie de ne pas le montrer. Je cache tout au fond de moi ce que j'éprouve.

L'effluve délicieux de Sereno me ramène à l'instant présent, je suis à nouveau aux côtés de Sereno, Conocer et Panacée. Celle-ci me dit : « Tu as souvent repensé à Isis au cours de ta vie et tu t'es demandé comment elle a réagi en sentant ces changements hormonaux et son ventre grossir. C'est parce que ce jour-là, tu as pu te sentir comme elle, mais tu n'as pas voulu le voir… Maintenant, tu vois.

Remarque tous les petits là-bas, ce ne sont pas des poulains, ils sont juste petits. Quand il a été découvert qu'ils étaient qualiteux mais trop petits pour être des chevaux de sport, on leur a scié le garrot pour passer en catégorie poney. »

Je sanglote. Pourquoi ? Je ne comprends pas toute

cette misère. Mes larmes n'ont pas goût de sel ici. Au sol, elles brillent comme l'arc-en-ciel pour se réunir sous la forme d'une petite mare argentée musicale.

« Ce sont des larmes de compassion, me transmet Conocer. Ici, c'est le lieu de repos où viennent tous les esprits après leur passage. Ici, tout se métamorphose et ils retournent à l'état qui leur est propre. Nous n'allons pas tout te montrer. Nous avons aussi une section juste pour les Pur-sang arabes du show : leur souffrance est incommensurable. Il y a bien d'autres sections de soins pour tous ceux qui ont souffert, c'est très vaste, tu ne pourras pas tout voir. Tu ne peux pas rester ici trop longtemps ; une autre fois… »

Nous sortons du bâtiment, un jeune cheval bai foncé avec une étoile sur le front se dirige vers nous ; ses yeux sont remplis de clarté. Il émane de lui une senteur douce et chaleureuse telle celle des chrysanthèmes ensoleillés[7]. Une sensation de force, de vérité et d'honnêteté provient de lui et coule à l'intérieur de moi.

« Voici mon frère Porvenir, me dit Panacée. Il œuvre pour que les humains puissent corriger et améliorer les conditions de vie pour nous, chevaux, dans le futur. Tu sais, dans son passé sur Terre, il a été battu à mort car des humains le jugeaient dangereux et impossible à monter. La vraie raison, c'est qu'il avait des dents de loup[8] qui n'avaient pas été retirées jusqu'à l'âge de six ans. La douleur lui était insupportable. Après son passage, il a rencontré d'autres chevaux qui ont été soumis aux abus comme

lui. C'est au contact d'Al Andaluz qu'il a choisi d'aider ses semblables maltraités. Al Andaluz appartenait à un homme très influent du monde des taureaux. Pour se venger de son cheval parce que ce dernier n'avait pas assez bien fait, son propriétaire lui a attaché avec des cordes coupantes les quatre jambes à un poteau. Brisé par la douleur, la faim et la soif, Al Andaluz est décédé. Il est resté cassé, allongé, la poussière sèche dans la bouche. Suite à cette rencontre ici donc, Porvenir a décidé qu'il était temps de donner des outils aux humains. Il a commencé à éduquer dans cet autre plan les futurs cavaliers aux techniques nouvelles. Ces cavaliers viendront plus tard sur Terre diffuser des informations nouvelles. Quelques-uns sont déjà sur votre Terre, avec cette connaissance. Ce sont des méthodes nouvelles pour certains d'entre vous, mais vieilles comme le temps… Beaucoup de cavaliers sont en recherche, ils aiment les chevaux et ils comprennent qu'il est nécessaire d'agir dans le respect.

Le bâtiment que tu vois à gauche, entouré de pâtures, c'est son école. Porvenir t'y invite. Tu peux venir avec nous un peu maintenant et t'imprégner du savoir qu'il y a ici. Tu recevras des connaissances mais, un jour, tu reviendras apprendre en profondeur. Tu vois, tous les chevaux ici ont senti et enduré la vie terrestre de la même façon que vous, les humains. Ce qui est fondamental, c'est de savoir que pour chaque cheval qu'il maltraite, le bourreau se fait du mal à lui-même, car nous sommes tous unis, homme ou cheval, nous sommes similaires, nous ne faisons qu'un, nous venons de la même source. Bientôt, Alex, tu devras

retourner dans le monde matériel et faire savoir ce que tu as acquis ici. »

Mais je ne veux pas y retourner. Je veux rester ici, je veux aider les chevaux blessés.

« Tu peux rester un temps avec nous et Porvenir si tel est ton souhait, mais il te faudra quand même repartir. »

Je pensais avoir tout fait. Je ne comprends pas. J'ai étudié pendant un an dans un grand centre d'éthologie et puis j'ai monté Hercule avec un licol en corde fine, pensant que c'était mieux que du métal dans la bouche. Je sais que certains vétérinaires pensent que c'est rude car les nœuds causent de la pression sur les nerfs de la face. Ai-je mal fait ? Parfois, je l'ai travaillé juste avec une corde autour du cou. Nous avons aussi appris les exercices à la longe en licol. Hercule a bien détendu son dos de cette façon, il était musclé, relax, heureux. Notre complicité s'est bien développée, nous étions toujours connectés. J'ai aussi évité les box pour le mettre dans un milieu plus naturel parce que j'ai appris qu'une litière de copeaux ou de paille n'était pas adéquate pour ses pieds et que l'immobilité prolongée sans une bonne circulation pouvait lui causer toutes sortes de problèmes de santé ainsi que le fragiliser face aux vers intestinaux.

Puis, avec toute mon équipe, nous avons beaucoup voyagé en camion, motivés par les compétitions entre concurrents. Nous nous arrêtions régulièrement en chemin pour nous détendre les jambes et donner de

l’eau aux chevaux. Le matin, avant les épreuves, j’allais travailler Hercule tête en bas pour lui détendre encore le dos, et puis nous jouions ensemble. C’était nos plus beaux moments de plaisir ! De retour aux écuries de concours, j’allais moi-même le masser avec des huiles spéciales à la place du groom et lui mettre des boots réfrigérantes pour favoriser la circulation des jambes. Je faisais tout pour Hercule et lui me donnait tout. Notre relation était fondée sur la confiance et le respect mutuels. Je n’ai pas envie de retourner dans le monde temporel s’il n’est pas là avec moi, à mes côtés. Il ne va pas y être n’est-ce pas ? Je ne pourrai pas le voir ici ?

« Alex, me communique Conocer, tu as déjà accompli beaucoup. Tes rencontres plus tôt avec Nabuni et Tao n’étaient pas anodines. Grâce à eux, tu as pu sentir à l’intérieur de tes cellules ce qu’est une véritable relation de confiance et de respect entre un cheval et son cavalier. Ici, avec Incitatus et Porvenir, il t’est donné l’opportunité d’apprendre ceci : bien au-delà de l’éthologie que tu connais, apprendre ce qu’est une relation d’esprit à esprit. Tu peux rester un petit temps avec nous. Tu retrouveras Hercule quand il sera prêt. »

1 Dans le domaine de l’hippologie, marque acajou autour des naseaux et des lèvres.

2 Badine longue et fine.

3 Dans le domaine de l’hippologie, tête plus sombre que la couleur du corps.

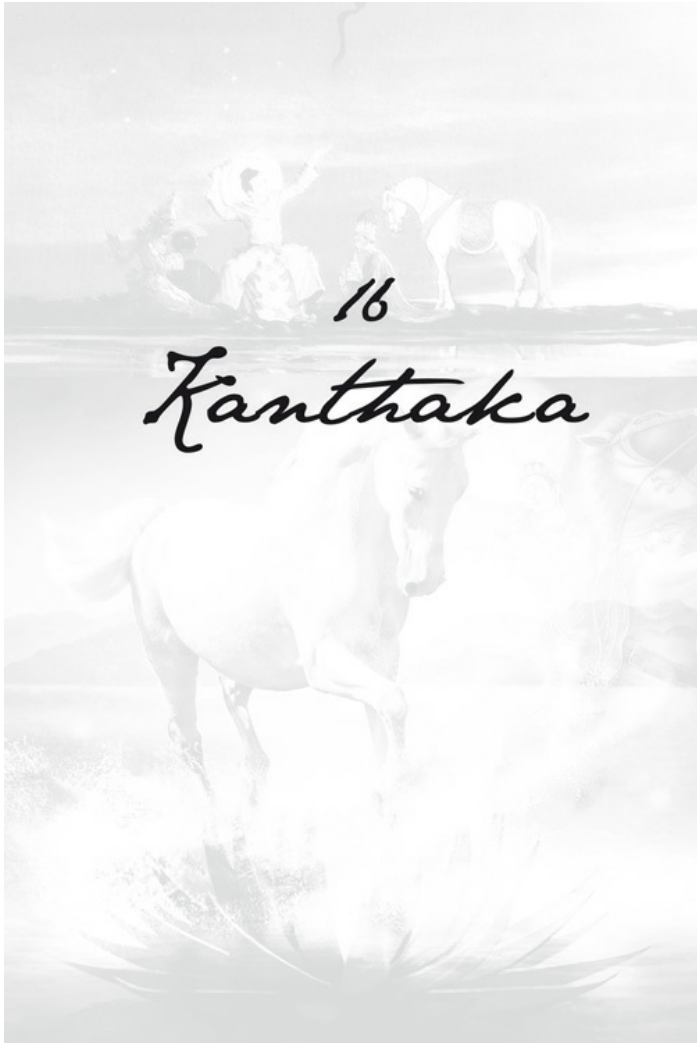
4 La névrotomie plantaire est une opération qui consiste en la section, avec ou sans perte de substance, des cordons nerveux qui vont se distribuer au pied, dans le but de rendre insensible cette partie, lorsqu’elle est le siège d’une douleur persistante et rebelle à tous les moyens de traitement. C’est une ressource extrême car elle prive le cheval de toute sensibilité.

5 Dans le domaine de l’hippologie, très large liste blanche sur la tête du cheval.

6 Partie du filet qui se règle par le cavalier.

7 Fleur utilisée dans les offrandes bouddhistes. Dans la tradition chinoise, cette fleur symbolise une vie facile et chanceuse.

8 Première prémolaire supérieure petite et irrégulière. La dent de loup est maltraitée par l’appui du mors et cause au travail des défenses ou une mauvaise position de la tête et de l’encolure. Il est parfois préférable d’extraire une dent de loup.



16
Kanthaka

Chapitre 16

KANTHAKA

Je veux sortir de la souffrance ! Je ne peux plus voir tant de souffrance et de misère !

Sur mes pensées, Conocer, Sereno, Panacée et Porvenir disparaissent immédiatement, je suis entouré d'une brume dense et grise, je me sens sombrer dans un sommeil profond. J'essaie de garder ma conscience éveillée mais je n'y arrive pas, mon esprit s'engourdit. Il n'y a plus rien autour de moi, je ne pense plus, je ne vois plus. Il y a juste quelques formes diffuses et des pensées oppressantes qui se dessinent à travers mon rêve. Je ne sais pas depuis combien de temps je somnole, mais cela me semble être une éternité.

J'ouvre les yeux enfin, j'ai du mal à sortir de la torpeur, je lutte et je lutte encore, je sens que c'est impératif : il faut que je me réveille, il faut absolument que j'arrive à me réveiller.

Je supplie de l'aide !

Je sens de l'eau sous mes pieds, je regarde et je vois que je suis maintenant debout dans une source d'eau argentée. Cette eau semble être vivante, délicate et onctueuse à la fois, elle est translucide et encercle mes chevilles de sons liquides, délicats et harmonieux. En contemplant cette eau vive et bienveillante, mon cœur est inondé d'allégresse, je repense à ma vie de cavalier, à mes préoccupations : l'entraînement, les compétitions, les prix, les succès et les défaites, les jalousies des cavaliers, les copains, les romances avec les femmes, tout ce qui était si important pour moi. Tout cela me semble désormais vide, dérisoire. Il n'y a plus d'Alex, plus de nécessité de chercher, de triompher, de prouver… Plus rien. Ma quête s'arrête là. J'ai très envie de rire. Il n'y a que cet instant précis qui existe, ce moment présent, ce bien-être toujours renouvelé, mes pieds dans cette nappe fluide et mélodieuse sous l'auréole resplendissante d'une lueur de lune. Je me sens plus éveillé maintenant, tous mes sens sont exaltés. Je comprends que je suis complètement libre et uni avec tout ce qui est. J'ai toujours été libre, j'ai toujours fait partie du tout.

À cet instant apparaît devant moi un splendide cheval blanc immaculé. Sa robe est telle une conque blanche nacrée étincelante de mille rayons de lumière. Il est large et de très haute stature, majestueux comme aucun jamais vu auparavant. Un faisceau flamboyant sort juste au-dessus de son chanfrein. C'est comme si ce faisceau éblouissant pénétrait à l'intérieur de mon

esprit et façonnait ma compréhension des choses. Une pure nuée de fragrance de lotus blanc et de santal s'exhale de son corps puissant.

« Je suis Kanthaka. »

Je saisis immédiatement que Kanthaka sait tout de moi : mon passé, mon présent, mon futur, directement et simultanément. Cependant je me sens drapé de sa grande bienveillance sans jugement. La sensation de puissance, de compassion et de sagesse qu'il répand est incommensurable et va bien au-delà de ma connaissance. Je sens que c'est tellement incommensurable que je ne peux même pas le concevoir. Je pressens qu'il appréhende tous les phénomènes de l'univers aussi clairement qu'un diamant étincelant. En sa présence les forces obscures qui obstruaient mes possibilités de progression disparaissent, mon esprit est alerte, serein et limpide. J'en suis tout ébloui mais en même temps cet état me paraît tout à fait normal, comme si c'était mon état naturel.

« Ici, ton nom sera Asva Abhedabhava[1], me transmet Kanthaka. Tu es *leader* de chevaux et ton apprentissage est d'assimiler que tous les êtres ne forment qu'un. Ce que tu ressens, c'est le tout début du réveil d'un sommeil provoqué par l'ignorance.

Je me nomme Kathanka. J'étais le cheval royal favori du prince Siddharta, que tu connais comme Gautama Bouddha, et nous vivions dans la cour fastueuse de son père, le roi Suddhodana. Gautama et moi sommes nés le même jour.

Avec le prince Siddharta, nous allions à toutes les manifestations, car, selon la coutume, il devait montrer ses capacités en tant qu'archer, combattant à l'épée et cavalier. »

Khantaka me fait connaître sa vie en pensée et en image, je vois se déployer devant moi des scènes du noble prince Siddharta sur sa monture royale, son torse sculpté couleur de bronze luisant sous le soleil torride. Il participe à toutes sortes de jeux et de compétitions avec d'autres jeunes princes dont quelques-uns sont ses cousins. Les jeunes femmes aux saris bariolés, brillants sous le soleil, y assistent. J'entends la clameur de la foule, Siddharta est le favori, par sa beauté, son charme et sa magnanimité. Moi, Alex, je me sens comme si j'étais maintenant Kanthaka. Je sens en moi une fougue extraordinaire, surhumaine, et mon cœur est exalté de contentement. J'adore les jeux avec mon prince, je suis en accord total avec son esprit, j'entends ses pensées, il a à peine besoin de me guider. Ma force et ma rapidité s'allient parfaitement avec sa souplesse et sa dextérité. Mon esprit est aussi aiguisé qu'une de ses flèches. Je deviens un avec son esprit lucide et poli comme un diamant. Nous sommes complètement absorbés par le moment présent, par la célébration du jeu et par notre union. C'est pour cela que nous gagnons pratiquement à tous les jeux… Personne ne peut nous battre !

Je remarque cependant que mon maître tourne souvent la tête vers la belle princesse Yasodhara. Celle-ci est assise parmi le groupe des femmes.

Comme une fleur exotique, elle se distingue des autres par sa grâce et sa noblesse. Elle est vêtue d'un attrayant sari orange et or qui révèle ses formes fines et rondes. Ses longs cheveux noirs sont tressés en nattes garnies de fleurs embaumantes de jasmin. Elle se penche en avant pour mieux voir le prince. Son cou fin et gracile paré de perles délicates est tel celui d'un faon, ses yeux noisette pailletés d'or contemplent la figure masculine, énergique et svelte de Siddharta. Elle espère secrètement qu'il sera le gagnant car, outre son apparence séduisante qui l'attire, elle décèle aussi la profonde bonté de son être.

Nous vivons dans le luxe et l'opulence, jamais nous ne sortons des enceintes du palais. Cependant ces dernières sont immenses, encerclant un territoire grand comme un petit pays, comprenant même une vaste forêt odorante. Nous allons y galoper tous les matins. Je suis entièrement comblé avec mon prince Gautama Siddharta.

Malgré notre vie parfaite, je le sens souvent inquiet comme s'il lui manquait quelque chose. C'est peu visible mais toujours présent. Parfois il me caresse et même s'il est avec moi, au fond, son esprit est ailleurs. Je cherche à l'aider mais je ne sais pas comment. Je le pousse affectueusement avec ma tête pour qu'il revienne au présent, parfois même je mordille sa main ; attentif, il revient alors à moi, me sourit, me parle avec des mots tendres, mais ce fond d'insatisfaction est toujours là, comme si mon prince cherchait quelque chose. Pourtant il a tout ce qu'il faut

et il va bientôt épouser la belle Yasodhara car nous avons gagné toutes les compétitions.

Divyadarzin[2] est mon plus proche compagnon de jeu, nous faisons souvent des compétitions soit ensemble, soit en concurrence. Divyadarzin a le poil noir satin comme la nuit, avec une liste blanche, il est monté par le prince Anuruddha[3], cousin de Gautama Siddharta.

Quand nous n'étions pas en balade, en jeux ou en compétitions, nous, les chevaux, nous étions tous en liberté ensemble avec Datita[4], l'étalon monté par Devadatta, autre cousin de Gautama. Dans notre groupe, il y a aussi Deeptamshu[5], l'étalon monté par Ananda[6]. Nous disposions d'un terrain très ample et verdoyant encadré d'arbres fruitiers, avec un grand ruisseau où nous aimions nous abreuver.

Diviadarzin nous avait raconté qu'il avait entendu chez les palefreniers de la cour royale une rumeur qui disait que le prince quitterait un jour le royaume pour devenir un ascète et que, de fait, nous ne pouvions jamais sortir des enceintes du palais, c'est pourquoi elles étaient si vastes. Ainsi en avait décidé le roi Suddhodana pour protéger son fils Siddharta.

Mais je connais si bien mon prince, je vois son insatisfaction grandir comme un arbre à l'intérieur de lui malgré son mariage fastueux avec la belle Yasodara et la naissance espérée d'un fils. Je le sens de plus en plus détaché des activités du palais. Le prince

Siddharta, auparavant toujours joyeux et prêt à défier ses cousins aux jeux d'épée, est maintenant souvent en retrait et pensif. Il m'amène galoper loin au-delà des arbres fruitiers dans la forêt et passe des heures assis près du ruisseau, recueilli, à contempler l'eau claire et sereine. Je suis toujours à ses côtés et même si je broute l'herbe verte luxuriante, je reste attentif à ses pensées. Il souhaite partir, il lui faut quitter le palais, connaître le monde, mais il redoute l'idée de laisser seuls Yasodara et leur fils. Je vois les pensées de mon prince. Dans son imagination, il prend la tête de Yasodara dans ses mains, ses longs cheveux noirs déferlent sur sa poitrine, sa senteur de rose et de musc embaume ses sens, il lui soupire à l'oreille qu'il va partir, qu'il doit partir. Le bébé nouveau-né s'éveille, il pleure, Yasodara le prend dans ses bras.

Le prince Siddharta les enlace tous les deux dans ses bras puissants, il berce l'enfant et explique à son épouse qu'il a besoin de connaître et de comprendre la cause de la souffrance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Il sait que tout cela existe hors de l'enceinte du palais. Il ne sera pas en paix tant qu'il ne connaîtra pas.

Maintes fois le prince Siddharta repasse cette scène dans sa tête jusqu'à ce que je vienne l'interrompre. Je le tire par la manche pour le sortir de sa rêverie, il voit son visage et ma tête se refléter dans l'eau cristalline. Il rit. Son rire éclate autour de nous comme des bulles

de rosée. Siddharta pose délicatement la main sur la surface translucide de l'eau, cela forme des bulles et des cercles concentriques, nos reflets disparaissent.

"Regarde Kanthaka, me dit-il en riant. 'Comme l'étoile filante, le mirage, la flamme, l'illusion magique, la goutte de rosée, la bulle sur l'eau ; comme le rêve, l'éclair ou le nuage : considère ainsi toute chose[7]."

Mon cœur est ravi, épanoui en compagnie de mon prince.

Cette nuit, le prince Siddharta Gautama a finalement décidé de quitter le palais de son père. Ce dernier, préoccupé par l'aspect sombre de son fils ces derniers temps, se rappelle la prophétie et prend peur qu'il ne veuille partir. Il organise donc une grande fête en son honneur et y invite les meilleurs danseurs et les meilleurs musiciens. Mais Siddharta, pris de torpeur, s'endort pendant les représentations. Moi, je suis dehors, je sais qu'il va se réveiller et venir me chercher, j'attends notre balade nocturne dans la forêt. Nous galoperons ensemble dans la fraîcheur de la nuit, loin du bruit et des lumières du palais, nos cœurs et nos esprits ne formant qu'un. Cependant, quand le prince Siddharta s'approche de moi et me pose la selle d'étoffes brodées, je saisis que cette fois-ci nous n'allons pas seulement en forêt, mais quitterons la fortification érigée par le souverain père. Je hennis d'entrain, cependant je suis aussi un peu inquiet parce que je ne sais pas où cela va nous mener. Personne

n’entend mes hennissements car tous les membres du palais se sont endormis profondément. Nous partons en silence et Channa, son fidèle compagnon et loyal serviteur, s’accroche à ma queue. Nous arrivons à la rivière Anoma[8]. Là, mon prince pose pied à terre. À cet instant, une sensation sinistre m’étreint le cœur, je ne peux pas préciser ce que c’est mais je sens que c’est la fin, le vide. Siddharta enlève devant nous ses habits princiers et ses parures, il les jette au sol. Il coupe ses longs cheveux avec son épée et lance les boucles noires dans la rivière. Il s’adresse à son serviteur Channa et lui enjoint de me ramener au palais. Sur ces mots, la compréhension soudaine de ce qui va se passer et l’étendue de l’horreur à l’idée de perdre mon prince m’envahissent. Siddharta veut se séparer de moi. Comment ? Je ne peux pas vivre sans lui, ma vie lui est dédiée. Comment pouvons-nous nous séparer ? Je suis lui et il est moi. Channa le supplie aussi, il veut rester son loyal serviteur, il veut le suivre mais Gautama ne lui accorde pas son vœu. Alors, Channa, à contrecœur, les larmes aux yeux, fait demi-tour et me tire par le licol. Je ne veux pas partir, je ne veux pas me séparer de mon prince, mon bien-aimé. Channa tire et tire encore ; je reste immobile. Je refuse encore. Non, cette fois-ci, je ne vais pas coopérer. C’est alors que Siddharta s’approche de moi, pose doucement son front contre mon chanfrein, sa douce odeur de santal et de lotus blanc m’inonde. Il n’a plus besoin de parler. Je comprends, c’est notre adieu, il doit aller accomplir son destin. Je ne me révolte plus, je consens à suivre Channa malgré la déchirure en mon cœur, pour lui,

pour mon prince. Channa monte sur mon dos. Je regarde Siddharta s'éloigner, il ne se retourne pas, il n'est plus là. Seule reste sa senteur de santal sur mon chanfrein mouillé par mes larmes mêlées à celles de mon prince… Mon cœur affligé éclate de peine.

« Vous, les hommes, dites que les chevaux ne pleurent pas. »

Puis, Kanthaka poursuit : « Alex, à cet instant, au moment de quitter mon prince, mon cœur s'est brisé en mille morceaux, il a explosé de chagrin, et j'ai rapidement quitté votre monde. C'est ainsi que je suis venu ici, pour devenir à mon tour brahman[9].

Me voilà devant toi, maintenant tu me connais, je suis Kanthaka. Ne cherche plus, Alex, il n'y a plus rien à chercher. *Sois ta propre lampe, ton île, ton refuge. Ne vois pas de refuge hors de toi-même*[10]. Tu es moi et je suis toi, nous sommes aussi le prince Gautama Siddharta. Tu as devant toi un aperçu de ce qu'est la conscience infinie. Quand tu reconnais que tu es, en essence, comme nous tous, un être spirituel qui précède l'être matériel, quand tu reconnais que nous sommes tous unis, alors la dominance, la violence et la souffrance sont vains. C'est ainsi que tu trouves la paix. Ici, tu t'es imprégné de multiples enseignements, tu as compris les chevaux, tu as compris comment être présent vis-à-vis de toi-même, comment être présent avec eux, comment devenir un, tu as connu la quiétude, tu as embrassé le vide et, surtout, tu as acquis la compassion. Tu dois retourner maintenant. »

Je pense à mon Conocer, à Sereno, Tao, Sarantsatsral, Erev Rachman, Nabuni, Esplendido, Incitatus… Je ne veux pas les quitter.

Avec cette pensée, je devine la forme familière de Conocer et son bouquet délicieux d'oliban et de myrrhe… Ici, il suffit d'une pensée et elle se manifeste. En sa présence, une onde de félicité m'envahit. Il est là, il est revenu !

« Alex, tu ne nous quittes pas, c'est simplement que tu ne nous vois pas. Nous serons tous avec toi dans ta nouvelle vie. Maintenant, tu as la conscience. Ne t'abandonne pas, me transmettent Kathanka et Conocer en pensée.

Rappelle-toi : si tu ne t'abandonnes pas toi-même, si tu ne nous abandonnes pas, tu sauras ce qu'est vivre une union sacrée. C'est ainsi que devrait être une relation entre un cheval et son cavalier.

Rappelle-toi : *prendre conscience, c'est transformer le voile qui recouvre la lumière en miroir.* »

Je me sens glisser vers le bas, tout devient flou, tamisé. À travers la pénombre, j'entrevois la silhouette éblouissante du corps d'Hercule entourée de Conocer et de Kanthaka. Un effluve de son odeur douce et moite ainsi que la sensation familière de son poil flottent vers moi. Une onde d'euphorie m'envahit. Je l'appelle : « Hercule, Hercule ! » Ma voix ne forme aucun son. « Hercule, Hercule ! » crié-je plus fort. Toujours aucun son, mais j'ai la certitude qu'il m'a

entendu. Le tracé du corps d'Hercule devient une petite lueur dans la pénombre, au centre de deux étoiles, tout s'assombrit, je n'ai plus connaissance de rien.

Je me réveille, j'ouvre les yeux, ils me brûlent, je suis ébloui par la lumière. Des visages consternés se penchent sur moi, ils me parlent mais je n'entends pas leurs mots. J'entends une clameur derrière eux mais je n'y prête pas attention. Je les regarde mais je ne les vois pas. Je sens le poil de mon Hercule bien-aimé sous ma main, je sens son corps, il est dense et raide, sa tête est tout contre la mienne, ses beaux yeux jadis si pleins de vie sont vides comme deux gouffres. Je vois son œil de tout près, il y a juste une larme comme une goutte de rosée qui coule de son œil… « Vous les humains, vous dites que les chevaux ne pleurent pas… »

J'essaie de me dégager mais je ne peux pas, le corps d'Hercule est trop lourd. Je cherche à saisir ma réalité : où suis-je ? Que s'est-il passé ? Pourquoi est-il si raide et froid ? Qui suis-je ? Est-ce que j'ai rêvé ?

« Alex, Alex, respire… »

Je vois le visage préoccupé de Jean-Luc, penché sur moi.

« Ne bouge pas, surtout ! Ne bouge pas ! Respire, allez, à pleins poumons ! On va te sortir de là, t'inquiète pas. Tu nous as fait peur ! On croyait que tu étais mort… Hein, le coquin, il nous a fait peur… »

Je respire. Une légère senteur de lotus blanc et de bois de santal flotte dans l'air.

Je me rappelle.

Je souris aux gens autour de moi, je ris même, c'est comique. Ils ont tous des têtes d'enterrement, ils n'ont pas l'air de comprendre.

« Pourquoi tu rigoles, Alex ? Hercule est mort sur le coup. Tu étais inconscient, dans le coma. Alex, on a eu peur, on a pensé que c'était la fin. Combien de temps, je ne sais pas, mais une minute de plus a dit le docteur et tu ne revenais pas. Et dis-moi, tu as l'air de trouver ça drôle, tu n'aurais pas perdu ta tête, dis donc ? Bon, heureusement que tu es vivant, c'est ça qui compte, tu es vivant ! »

Je suis vivant : « Comme l'étoile filante, le mirage, la flamme, l'illusion magique, la goutte de rosée, la bulle sur l'eau ; comme le rêve, l'éclair ou le nuage : considère ainsi toute chose[11]. »

---

1 En sanscrit signifient « cheval » et « non séparé ».

2 En sanscrit, signifie « avoir une vision divine ».

3 Anuruddha est le cousin de Siddharta, Gautama Bouddha. Il a atteint la vision divine.

4 En sanscrit, « Bien-aimé ».

5 En sanscrit, « Rayon de lumière ».

6 Frère de Devadatta et étudiant principal du Bouddha.

7 Les citations du Bouddha sont traduites du Tripitaka (sanskrit IAST : *Tripitaka* ; pali : Tipitaka ; *tri* : trois, *pitaka* : corbeille) ou Trois corbeilles est l'ensemble des textes du canon bouddhique. Il s'agit d'un très vaste recueil de textes fondateurs sur lesquels s'appuient l'ensemble des courants bouddhistes theravâda. Son nom viendrait du fait que les textes anciens, rédigés sur des feuilles de palme, auraient été rangés dans des paniers. Les « trois corbeilles » sont les trois sections du tripitaka : Sūtra Pitaka (Sutta Pitaka), Vinaya Pitaka (Vinaya Pitaka), et Abhidharma Pitaka (Abhidhamma Pitaka). Il aurait été mis par écrit pour la première fois au Sri Lanka au Ier siècle av. J.-C., à l'occasion du quatrième concile. La première version imprimée date du XIXe siècle et fut réalisée en Birmanie. Il existe au XXI*e* siècle des versions sur CD-ROM ou en ligne.

8 Anoma : rivière au sud du Népal.

9 Mot sanscrit qui signifierait « la réalité ultime ».

10 *Tripitaka*. Voir note 92 page 189.

11 *Tripitaka*. Voir note 92 page 189.

Et le cheval dit :

« Je te suivrai, comme une ombre partout où tu iras,

je t'emmènerai avec moi vers les douces et pâles couleurs de l'aube
et des couchers de soleil rougeoyants.

Mais je t'en prie, ne cherche pas à emprisonner mon fil de vent,
ne t'assois pas sur mes pensées.

Il te suffira d'un seul instant où tu penses que je suis à toi
pour que je sois déjà loin de toi. »

Mitakuye Oyasin, « Nous sommes tous connectés »
Prière Lakota

SOURCES

Chapitre Salomon

Compton's Encyclopedia Online, "Solomon", The Learning Company, Inc., 1998

Encyclopedia Britannica, "Solomon", Volume 10, 15th Edition, 1997

Encyclopedia Judaica, "Solomon", 1978

Kings I, Chronicles II, The Jewish Publication Society's translation, New York : 1985

Le Cantique des Cantiques, in *Ancien Testament*, version Louis second, 1910

Chapitre Sarantsatsral

Genghis Khan : Emperor of all men, Harold Lamb, 1927

Amériques : le cauchemar des chevaux en fin de carrière, Blog « Un éléphant dans mon salon », 14/03/14, Catherine Vincent

Chapitre Nabuni

"Native american horses the mustangs", *National geographic*, *People of the horse*, David Quammen, March 2014

Empire of the summer moon : Quanah Parker and the rise and fall of the Comanches, the most powerful tribe in *American History*, S.C.Gwynne, May 2010, Scribner, New York, pp. 13-96

Frontier Blood : the saga of the Parker family, Jo Ella Powell Exley, Texas A&M University Press, 2000

"The age of horse culture, American Indian horsemanship", www.spanishmustangworld.com

Quanah Parker Comanche Chief, Rosemary Kissinger, Pelican Publishing Company, Inc., 1991

Carbine and Lance : The story of Old Fort Sill, Wilbur Sturtevant Nye,1969 by the University of Oaklahoma Press, Norman, publishing Division of the University

Handbook of American Indians North of Mexico, Frederic Webb hodge, 2 vols, Washington : GPO, 1907, q. 1910, New York : Pageant, 1959

The Comanches : Lords of the South Plains,

E. Wallace and E. Adamson Hoegel, University of Oklahoma Press, Norman Publishing division of the university, Copyright 1952, 1986

The Civilization of The American Indian series, volume 34

Chapitre Tao

Te Ching, *Laozi*, by Stéphan Mitchell, Harper Collins publishers, 1988

Tao te king un voyage illustré, *Lao Tseu*, éd. Stephen Mitchell, traduction française, Synchronique éditions, 2008

Daoist Mystical Philosophy : the scripture of western ascension, Livia kohn, Three pines press, 2007

Chapitres Panacée et Incitatus

Article equi-libre.fr
« Cours ou crève » de Pierre Enoff
http://www.equi-libre.fr/index.php?option=com_flippingbook&view=book&id=5&page=1&Itemid=257

Ittha Sutta : What is Welcome (*AN* 5.43), translated from the Pali by Thanissaro Bhikkhu

Access to Insight (Legacy Edition), 30 November 2013, http://www.accesstoinsight.org/tipitaka/an/an05/an05.0

Chapitre Kanthaka

http://www.buddhanet.net/e-learning/pathmaps.htm

Teachings of the Bouddha, Jack Kornfield, Shambhala Publications, Inc., 1993

The Heart Sutra : The womb of the Buddhas, Shoemaker 7 Hoard, Red Pine, 2004, Kindle edition

Pour contacter l'auteur

www.lailadelmonte.com

Association pour les Chevaux : Peace for Horses

www.peaceforhorses.eu